BIBL. NAZ.
VITT. EMANUELE III
148
L
50
NAPOLI

L
50.

GALERIE

HISTORIQUE

DES HOMMES LES PLUS CÉLEBRES.

To. II.

3-4

GALERIE

HISTORIQUE

DES HOMMES LES PLUS CÉLÈBRES

De tous les siécles et de toutes les nations.

Contenant leurs Portraits, gravés au trait, d'après les meilleurs originaux, avec l'abrégé de leurs vies, et des observations sur leurs caractères ou sur leurs ouvrages; par une Société de gens de lettres.

Publiée par C. P. LANDON, peintre, ancien pensionnaire de l'Académie de France, à Rome; seul propriétaire de l'ouvrage.

TOME II.

A PARIS,

Chez C. P. LANDON, quai Bonaparte, n.° 23.

DE L'IMPRIMERIE DES ANNALES DU MUSÉE.

AN XIII. — 1805.

BOSSUET.

H. Rigaud pinx. *Landon direx.*

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

BOSSUET.

Jacques Benigne Bossuet, né à Dijon, en 1687, d'un conseiller au parlement, mourut en 1704, après avoir fourni une vaste carrière de gloire. Il prit le bonnet de docteur de Sorbonne, en 1642, prêcha plusieurs fois devant le roi, depuis 1661 jusqu'en 1669, que ses succès dans la chaire lui valurent l'évêché de Condom, et l'année suivante la nomination de précepteur du dauphin. Il fut promu à l'évêché de Meaux, en 1681. Comme précepteur du dauphin, et aumônier de la dauphine, il passa une partie de sa vie à la cour, ce qui rend prodigieux l'immensité de ses travaux, de controverse. La Bruyère l'a appelé *un père de l'église*, et ce jugement a été adopté. En effet, il combattit corps à corps l'église protestante, défendit l'orthodoxie contre le quiétisme du pieux Fénélon et les libertés de l'église gallicane contre la cour de Rome. Il était tour-à-tour l'épée et le bouclier de l'église. Son principal ouvrage contre les protestans est l'*Histoire des Variations*. C'est un chef-d'œuvre de forte dialectique et d'analyse. C'est, avec les Lettres provinciales, le seul ouvrage polémique qu'on lise encore. Il ne faut pas citer pour sa gloire son attaque contre Fénélon: On a attribué à l'*Exposition de la Foi*, par Bossuet, plusieurs conversions remarquables, entre autres celle de Turenne.

Mais ses deux titres à l'immortalité, sont *le Discours sur l'Histoire universelle*, et ses *Oraisons funèbres*. Dans le premier, composé pour l'éducation du dauphin, il a donné aux récits des faits, la noblesse et la rapidité de l'éloquence, sans sortir du style historique. L'on a observé avec raison que c'était l'histoire de la providence et de la nation juive; qu'il donnait pour cause aux grandes révolutions des empires, les décrets mystérieux de Dieu sur les Juifs, comme l'astronome Ptolomée faisait de la terre, qui est l'une des plus petites planètes, le centre unique de tous les mouvemens célestes. Mais c'est sur le talent de l'écrivain que portent les éloges, et l'on ne saurait en trop donner à ce morceau admirable, nous dirions sublime, s'il ne fallait pas réserver cette expression pour ses Oraisons funèbres. Toutes ont de grandes beautés; mais quatre sont incomparables, savoir: celle de la *reine d'Angleterre*, celle de la *duchesse d'Orléans*, celle du *grand Condé*, celle de la *princesse Palatine*. « Ce « sont des chef-d'œuvres d'une éloquence qui ne « pouvait pas avoir de modèle dans l'antiquité, et « que personne n'a égalée depuis. Bossuet ne « s'y sert point de la langue des autres hommes. « Il fait la sienne; il la fait telle qu'il la lui faut « pour la manière de penser et de sentir qui est à « lui; expressions, tournures, mouvemens, con- « structions, harmonie, tout lui appartient. » *La Harpe*.

J.

D'AUBUSSON.

P. Sevin del.t *Landon direx.t*

NAPOLI

D'AUBUSSON.

D'Aubusson naquit, en 1423, d'une famille considérée dans la province de la Marche. Sa destinée était de combattre et de vaincre les Turcs. Jeune encore, il servit en Hongrie où ils avaient fait une irruption, et eut une grande part à la victoire que remporta sur ces peuples Albert, archiduc d'Autriche, et gendre de l'empereur Sigismond. De retour en France, D'Aubusson servit sous Louis XI, alors dauphin. Mais bientôt, enflammé par les victoires que Huniade remportait sur les Mahométans, par un zèle pieux, et peut-être aussi par le desir de la célébrité, il se fit recevoir chevalier de S. Jean-de-Jérusalem.

Lorsque, après avoir passé par plusieurs grades, il fut parvenu, en 1476, à la dignité de grand-maître, il donna tous ses soins à fortifier l'île de Rhodes. Le destructeur de l'empire d'Orient, le conquérant de Constantinople, Mahomet II, irrité du refus qu'il avait fait de lui payer tribut, envoya contre lui, en 1480, une flotte de 160 vaisseaux et cent mille hommes. Fort de son courage, de ses lumières, de la confiance de ses chevaliers qui se montrèrent dignes de leur illustre chef, D'Aubusson triompha des Ottomans. Ceux-ci, affaiblis par la perte de près de 10,000 soldats

et d'un certain nombre de vaisseaux, furent contraints à la retraite, après deux mois de siége. Mahomet se préparait à venger en personne la honte de ses armes, lorsque, l'année qui suivit cet événement, sa mort délivra l'ordre et les princes chrétiens de ce terrible adversaire.

Zizim, fils de Mahomet, fuyant Bajazet son frère, à qui il avait disputé le trône, vint implorer la protection du grand maître. Celui-ci l'envoya en France, pour mettre sa personne en sûreté. Si, dans la suite, la mort de ce malheureux prince ne parut pas naturelle, cet événement est entièrement étranger à D'Aubusson; et les soupçons d'empoisonnement ne se portèrent que sur le pape et les Vénitiens.

Quoique D'Aubusson eût inspiré assez d'estime à Bajazet pour que ce sultan lui eût promis de ne plus attaquer les chevaliers de S. Jean-de-Jérusalem; le grand-maître n'en suivait pas moins ses plans belliqueux. On pense que le regret de n'avoir pu armer les princes chrétiens contre les Turcs avança le terme de sa carrière. En cherchant à affaiblir les Ottomans, D'Aubusson était guidé par une sage prévoyance et non par un zèle aveugle; car, 18 ans après sa mort, Soliman II s'empara de l'île de Rhodes, malgré l'héroïque résistance du grand-maître Villiers de l'Isle-Adam.

D'Aubusson mourut, en 1503, à l'âge de 81 ans.

D. D.

BEN-JOHNSON.

Gérard Hontherst pinx.t *Landon direx.t*

NAPOLI

BEN-JOHNSON.

Le talent de Racine ne fut point, dit-on, deviné par Corneille; et le père de la scène française, loin d'applaudir aux essais de l'auteur de Phèdre, lui conseilla d'abandonner la carrière du théâtre.

Ben-Johnson, plus heureux que Racine, non-seulement eut le suffrage de Shakespeare, mais encore trouva, dans l'appui que lui prêta ce rival généreux, les moyens de faire représenter ses pièces.

Benjamin Johnson, né en 1574, descendait d'une ancienne famille écossaise. Son père, qu'il perdit avant de voir le jour, ne lui ayant laissé aucune fortune, il prit fort jeune le parti des armes, et se distingua dans les guerres de Flandre. Réformé à la paix, il obtint une bourse au collége de S. Jean, à Cambridge, et se livra avec ardeur à l'étude des belles-lettres. Une querelle qu'il eut avec un de ses camarades l'obligea de se battre en duel. Son adversaire succomba, et Jonhson, contraint de quitter l'université, se sauva à Londres où ses amis le cachèrent, et eurent bien de la peine à le soustraire à l'échafaud.

Ben-Johnson employa le temps de sa retraite forcée à lire Chaucer, Beaumont, Fletcher et autres poètes de sa nation. Les succès de Sha-

kespeare l'enflammèrent, et dès-lors sa vocation fut décidée. Dès qu'il n'eut plus à craindre les suites de sa malheureuse affaire, Ben se présenta dans la lice, où il éprouva d'abord les obstacles qui arrêtent les jeunes auteurs. Ses ouvrages furent refusés par des comédiens ignorans; et, sans la protection de Shakespeare qui surmonta les dédains de ses camarades, en prenant lui-même un rôle dans une des pièces du jeune auteur, le talent de Johnson, étouffé dès sa naissance, eût été perdu pour l'Angleterre.

Les productions de ce poète consistent principalement en pièces de théâtre. Le goût des Anglais diffère tellement du nôtre, que nous ne pouvons guères décider du mérite des tragédies de Johnson. Le cas particulier que Shakespeare en faisait est une grande présomption en leur faveur. On a encore de Ben-Johnson un recueil de poésies légères, de ballades, d'épigrammes, où l'on trouve de la verve et de l'imagination.

Ben-Johnson, pauvre et malade sur la fin de ses jours, demanda une augmentation de pension à Charles II qui lui fit remettre dix guinées. « Le roi « m'envoye dix guinées, dit Ben-Johnson mou- « rant, parce que je suis pauvre, et pauvrement « logé : son ame est encore logée plus à l'étroit ! »

Ben-Johnson mourut en 1637, et fut enterré à Westminster. On lit sur sa tombe cette épitaphe laconique et expressive : *O rare Ben-Johnson !*

G. M.

S. BOCHART.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III NAPOLI

Vanschuppen pinx.t *Landon direx.t*

BOCHART.

Samuel Bochart naquit à Rouen, en 1599, de René Bochart, ministre de l'église réformée, et d'Esther Dumoulin, sœur du célèbre Pierre Dumoulin.

Il composa, à l'âge de 14 ans, 44 vers grecs en l'honneur de Dempster qui les plaça en tête de ses Antiquités romaines.

Pasteur de l'église de Caen, il y soutint une dispute publique, pendant douze jours consécutifs, contre le père Véron, jésuite. La reine de Suède ayant voulu l'attirer près d'elle, il fit le voyage de cette contrée avec le célèbre Huet, et il puisa, dans les manuscrits arabes de la bibliothèque de Stockholm, les lumières qu'il répandit depuis sur toutes les questions qu'il a traitées.

De retour dans sa patrie, il continua son application aux devoirs de son état, ainsi qu'aux travaux de la littérature savante; et, toujours ami de Huet, il fut son confrère dans l'Académie de Caen. Ce docte évêque écrivit, en vers latins, leur voyage de Suède.

Les principaux ouvrages sur lesquels la réputation de son grand savoir s'est établie, sont ceux qui portent les titres de *Phaleg* et de *Chanaan*. En qualité de ministre, Bochart prêchait; et chaque difficulté qu'il rencontrait dans le texte

de la Bible, était aplanie par le travail le plus actif.

C'est le résultat de toutes ces dissertations qu'il a depuis réunies dans un même corps d'ouvrage où il traite de la dispersion des peuples; des colonies phéniciennes, et des animaux mentionnés dans la Bible, parmi lesquels on est assez surpris, quoique cela soit très-naturel, d'y trouver l'agneau pascal. Il se proposait aussi de donner un traité des plantes, qui ne fut pas trouvé assez avancé pour être publié après sa mort. Il a même fait une dissertation pour prouver que le *dudaim* n'est pas une truffe. Si le petit melon que les botanistes nomment aujourd'hui *cucumis dudaim*, est la même production végétale que les Orientaux d'alors avaient en vue, il faut avouer que Bochart avait raison.

Quel que soit l'esprit exclusif de système qui lui faisait rapporter tout aux Phéniciens, Bochart est toujours cité par les savans, parce que celui qui met beaucoup de matières en mouvement peut se tromper sur la conséquence finale, sans se tromper sur les conséquences intermédiaires.

Bochart mourut subitement, au fort d'une dispute dans l'Académie de Caen, l'an 1667.

La famille de M. Bochart de Saron est issue de la même souche.

Z.

AGNÈS SOREL.

Gerardin del.t *Landon direx.t*

BIBLIOTECA NAZIONALE NAPOLI

AGNÈS SOREL.

Gentille Agnès, plus d'honneur tu mérite,
La cause étant de France recouvrer,
Que ce que peut dedans un cloître ouvrer
Close nonain, ou bien dévot hermite.

Agnès Sorel mérite d'être distinguée parmi les maîtresses des rois. Tandis que les autres ont trop souvent avili leurs amans, elle a vraiment illustré le sien: elle ne s'est servi de l'empire que l'amour lui donnait sur Charles VII que pour lui inspirer un courage digne de son rang et convenable à sa situation. Ses titres à l'estime et même à la reconnaissance des Français sont attestés par les vers que nous avons cités, et que François I fit en voyant son portrait: ils prouvent qu'un demi-siécle après la mort de Charles VII, on regardait comme une vérité constante qu'au moment où ce prince, désespérant de sa fortune, allait abandonner son royaume aux Anglais, et se retirer en Dauphiné, Agnès s'unit à la reine pour le détourner de ce funeste dessein, et lui fit embrasser le seul parti qui pût sauver la monarchie, celui de vaincre ou de mourir en roi. Une autre circonstance qui distingue également Agnès, c'est que quoique maîtresse du roi, et même la première qui ait été publiquement reconnue, elle ne cessa pas de mériter et d'obtenir l'estime et l'amitié de la reine Marguerite d'Anjou, princesse vertueuse et très-attachée à son mari. L'épouse par-

donna à la maîtresse, parce que l'Amour n'insulta point à l'Hymen ; et ces deux femmes, réunies par le sentiment même qui devait les diviser, travaillèrent de concert au bonheur et à la gloire du roi.

Agnès Sorel naquit en 1409, à Fromenteau, près de Loches en Touraine, d'une famille noble. Elle perdit ses parens étant en bas âge, et fut élevée par une tante. Charles VII se trouvait à Chinon ; il entendit parler de la beauté d'Agnès, voulut la connaître, la vit, l'aima, la conduisit à la cour, et la plaça auprès de la reine, en qualité de fille d'honneur, en 1427. *Monstrelet* et d'autres historiens ont prétendu que la passion du roi pour Agnès ne passa jamais les bornes légitimes : ce qu'il y a de certain, c'est qu'il en eut trois enfans. On la nomma *Dame de Beauté*, parce que Charles VII lui avait donné la seigneurie de Beauté-sur-Marne ; mais ce nom lui convenait d'ailleurs parfaitement : lorsqu'elle mourut en 1450, elle était encore, disent les chroniques, *la plus belle entre les belles*. Aux grâces extérieures elle joignait celles d'un esprit cultivé ; elle avait l'ame élevée, généreuse et désintéressée. On lui éleva un tombeau dans l'église collégiale de Loches qu'elle avait richement dotée. Les chanoines prièrent dans la suite Louis XI de les débarrasser d'un objet si mondain : il y consentit, mais à condition qu'ils lui rendraient ce qu'ils avaient reçu d'Agnès, et cette réponse mit fin à tous les scrupules.

F.

DE VERTOT.

P. P. pinx.t *Landon direx.t*

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III
NAPOLI

VERTOT.

René Aubert de Vertot, d'une famille noble de Normandie, naquit à Bennetot en 1655. Il n'eut pas plutôt terminé ses études, qu'il témoigna le desir d'embrasser l'état ecclésiastique, entra au séminaire, et disparut au bout de peu de temps : ce ne fut qu'après six mois de recherches qu'on le découvrit dans un couvent de Capucins, à Argentan. Sa famille voulut vainement l'en tirer ; il persista dans sa résolution, et il venait de faire profession, lorsqu'une maladie longue et aiguë le forçant de choisir une règle plus douce, il entra chez les Prémontrés. L'abbé Colbert, alors général de l'ordre, voulut se l'attacher et lui donna un bénéfice considérable ; mais les murmures et l'opposition de ses confrères forcèrent le père Vertot à se réduire à une simple cure, celle de Croissy-la-Garenne, près Marly. C'est là qu'alliant aux fonctions de pasteur l'étude des belles-lettres et celle de l'histoire, il publia, en 1689, *ses Révolutions de Portugal*. Elles eurent le plus grand succès. *Les Révolutions de Suède* parurent en 1696, et ajoutèrent encore à la réputation de l'auteur : Bossuet disait alors que c'était une plume taillée pour la vie de M. de Turenne. Vertot, après avoir plusieurs fois permuté sa cure, la résigna enfin en 1703, et vint à Paris partager les travaux de l'Académie des in-

scriptions dont il avait été nommé membre en 1701. Ce fut là le dernier des changemens d'état que l'on appeloit *les Révolutions de l'abbé de Vertot*. Débarrassé désormais de tout soin étranger à ses études favorites, il s'y livra entièrement, enrichit de dissertations intéressantes la collection des Mémoires de l'Académie, donna plusieurs ouvrages sur différens points de l'histoire moderne, et publia successivement *ses Révolutions romaines*, le plus estimé de ses ouvrages, et *son Histoire de l'ordre de Malte*. Celle-ci termina la carrière littéraire de l'abbé de Vertot. Il vécut encore plusieurs années, mais accablé d'infirmités qui ne lui permettaient plus un travail suivi. Il est mort en 1735. Cet auteur a été placé à juste titre au rang de nos meilleurs historiens. S'il n'est ni profond dans ses réflexions, ni vigoureux dans ses portraits, il connaît généralement bien le vrai style de l'histoire; le sien est toujours noble, élégant et pur; sa narration est pleine, bien coupée, rapide et attachante. Le seul reproche qu'on ait pu lui faire, c'est de n'avoir pas été assez difficile dans le choix de ses matériaux, et d'avoir quelquefois embelli ses récits aux dépens de la vérité. On assure qu'ayant reçu des mémoires authentiques du siége de Malte, il n'en fit point usage, et se contenta de dire : *c'est trop tard, mon siége est fait.*

F.

DIDEROT.

Greuze pinx.t *Landon direx.t*

NAPOLI

DIDEROT.

Denis Diderot naquit à Langres, en 1713. Après avoir commencé ses études chez les jésuites de cette ville, il vint les terminer à Paris. Ses parens le destinèrent d'abord à l'état ecclésiastique, et ensuite au barreau. Diderot, placé chez un procureur, montra autant d'aversion pour la chicane qu'il en avait montré pour la théologie. Doué d'une pénétration vive et d'une imagination ardente, avide de tous les genres de connaissances, il se sentait appelé par un attrait irrésistible à cultiver les sciences et les lettres, et négligeait les études de son état pour ne s'occuper que de géométrie, de physique, de morale, de métaphysique et de littérature. Son père, mécontent de sa conduite, cessa de lui payer sa pension; mais cet état d'abandon qui dura quelque temps ne put vaincre le goût impérieux qui le maîtrisait: bientôt son travail et ses talens pourvurent à ses besoins et le tirèrent de l'obscurité. Diderot avait déja donné au public plusieurs ouvrages; il avait traduit avec *Eidous* et *Toussaint* la grande compilation de *James* intitulée *Dictionnaire universel de Médecine*, lorsqu'il publia ses *Pensées philosophiques* : cette production commença la réputation de l'auteur. On lui proposa alors de traduire l'Encyclopédie de *Chambers*. Diderot, que son vaste génie et ses connaissances variées rendaient propre à remplir dans son entier le plan

dont l'ouvrage anglais ne présentait qu'une esquisse imparfaite, conçut alors le projet de réunir dans un dictionnaire vraiment encyclopédique les procédés de tous les arts et les vérités de toutes les sciences, de présenter à la fois l'histoire de l'esprit humain et le tableau de ses acquisitions. Le prospectus qu'il publia excita un enthousiasme général : les hommes les plus recommandables de tous les rangs, les écrivains les plus éclairés de la nation s'associèrent à Diderot et à d'Alembert pour coopérer à ce grand ouvrage, et le premier volume de l'Encyclopédie parut en 1751. On sait assez quelle a été la destinée de ce livre fameux. L'autorité en arrêta bientôt la publication, puis la permit de nouveau, puis enfin la défendit sans retour. Ces persécutions éloignèrent plusieurs coopérateurs illustres ; il fallut achever l'ouvrage avec précipitation, prendre de toute main pour le compléter, continuer en secret à l'imprimer et le distribuer clandestinement. Diderot ne s'était d'abord chargé que de la description des arts et métiers ; il consacrait tous ses soins à cette belle partie, lorsqu'il vit retomber sur lui seul presque tout le poids de l'entreprise : son courage et ses talens empêchèrent qu'elle ne demeurât imparfaite, et il eut la gloire de la terminer. Il s'en faut bien, sans doute, que l'Encyclopédie soit également bonne dans toutes ses parties : mais si l'exécution de cet ouvrage n'a pas toujours répondu et aux promesses des éditeurs et à l'attente du public, ne le doit-on pas aux circonstances qui accompagnèrent

sa publication? Il est d'ailleurs certain que dans cet immense recueil le bon l'emporte encore de beaucoup sur le mauvais, et que tel qu'il est, il nous présente le plus beau monument dont l'esprit humain ait jamais conçu l'idée.

Pendant que Diderot se livrait au travail de l'Encyclopédie, il donnait encore au public un grand nombre d'ouvrages qui étaient tous lus avec avidité, mais dont il payait quelquefois le succès de son repos. L'indépendance et la hardiesse de ses opinions sur les questions les plus délicates fournissaient contre lui des armes dont ses ennemis ne négligèrent pas de se servir: *sa Lettre sur les Aveugles* lui valut six mois de détention à Vincennes. M. Naigeon, son ami et le dépositaire de ses manuscrits, a réuni toutes ces productions dans une édition en 15 volumes. C'est la seule complète; elle contient un grand nombre de morceaux qui n'avaient pas encore été publiés. En parcourant ce recueil, il est impossible de ne pas reconnaître un écrivain ingénieux, éloquent, profond, également propre à pénétrer les vérités abstraites de la philosophie, à discuter les principes des arts et à peindre leurs effets; de ne pas admirer cet esprit étendu, cette imagination vive et brillante qui embrassait à la fois et sans effort tous les objets de nos connaissances. Mais on regrette en même temps qu'un si beau talent ait en quelque sorte parcouru tous les sujets, sans se fixer sur aucun; que Diderot ait toujours semblé craindre l'effort d'une recherche sui-

vie, et que de tous ses travaux il ne reste aucun corps de doctrine, aucun grand ouvrage qui serve à fixer le rang qui lui est dû comme philosophe et comme écrivain. On a remarqué que dans ses écrits, il ne sut jamais former un tout de ses idées. Cette première opération qui ordonne et met chaque chose à sa place, était pour lui trop lente et trop pénible. Il écrivait de verve avant d'avoir rien médité : aussi a-t-il écrit de *belles pages*, comme il le disait lui-même, mais il n'a pas fait un livre. « Qui n'a « connu Diderot que dans ses ouvrages, dit Marmontel, ne la point connu. Ses systèmes sur l'art « d'écrire altéraient son beau naturel. Mais lorsqu'en parlant il s'animait, et que laissant couler de « source l'abondance de ses pensées, il oubliait ses « théories et se laissait aller à l'impulsion du mo« ment ; c'était alors qu'il était ravissant. Cet « homme, l'un des plus éclairés du siècle, était « encore l'un des plus aimables ; et sur ce qui tou« chait à la bonté morale, l'éloquence du senti« ment avait en lui un charme particulier. Toute « son ame était dans ses yeux, sur ses lèvres : ja« mais physionomie n'a mieux peint la bonté du « cœur. » Les longs travaux de Diderot ne l'avaient point enrichi. L'impératrice de Russie se chargea de sa fortune : elle acheta sa bibliothèque, lui en laissa la jouissance, et lui fit présent d'une maison. Diderot est mort en 1784.

F.

OLIVIER CROMWEL.

Vander-Werf pinx.t Tardon dir.ex.t

NAPOLI

OLIVIER CROMWEL.

Olivier Cromwel est l'homme le plus extraordinaire du dix-septième siécle. Il changea le gouvernement de sa nation, et, si l'on ne peut pas lui attribuer entièrement la révolution qu'éprouva l'Angleterre, il s'en empara avec une audace et un succès qui étonnent encore plus que la révolution elle-même. A un petit nombre près de partisans exaltés, Cromwel fut détesté de tous ses contemporains: il le fut des royalistes, pour avoir violé et ensanglanté le trône; des républicains, pour avoir étouffé les élémens de la république; des presbytériens, pour leur avoir enlevé leur influence. Or ces trois partis formaient toute la nation anglaise. Dans le reste de l'Europe, dont il avait outragé les dogmes politiques ou religieux, la haine ne fut pas moins violente, quand elle fut libre de toute crainte. Ajoutons l'influence de la famille royale proscrite, lorsqu'elle fut rétablie, à la mort du protecteur, le triomphe des opinions et des partis opprimés, l'horreur qu'inspire la tyrannie; toutes ces passions réagirent contre la mémoire de Cromwel, et l'ont poursuivie jusques dans l'histoire. Nous avons essayé de l'en affranchir, et de rapprocher, autant que le permet notre cadre très-resserré, les événemens de leurs causes.

Le 3 avril 1603, le jour même que mourut la reine Elizabeth, et que les Stuarts étaient appelés à la couronne d'Angleterre, naquit, dans une condition privée et peu opulente, Olivier Cromwel, qui devait précipiter du trône le second roi de cette famille, et y monter à sa place, sous un autre titre. Cromwel fit ses études à l'université de Cambridge. Il n'y fut remarqué que par l'irrégularité de ses mœurs. En sortant de l'université, quelqu'un lui procura l'accès et même la protection du duc de Buckingham, favori fameux de Jacques I et de son fils. Le duc présenta Olivier Cromwel au roi qui eut avec lui une longue conversation en latin, lui témoigna de la surprise de ce qu'il n'avait pas pris le grade de docteur, et lui donna cent guinées. Cromwel crut que la carrière du haut clergé lui était ouverte par l'accueil de Jacques I, et s'empressa de retourner à Cambridge pour y acquérir la dignité scolastique qui lui manquait. Mais le roi étant mort, Olivier Cromwel resta indécis sur le choix d'un état. Il suivit d'abord son protecteur Buckingham dans la malheureuse expédition destinée à secourir la Rochelle et les protestans de France. Ensuite il accompagna à Paris l'ambassadeur, comte Edmond, qu'il avait connu à Cambridge. Ce fut à cette occasion qu'il vit le cardinal de Richelieu, et qu'on lui fait prédire par ce ministre une des-

tinée extraordinaire. Ce fut encore dans le même voyage que, visitant le château de Vincennes, il répondit à ceux qui lui disaient que plusieurs princes redoutables au gouvernement y avaient été détenus : pourquoi les enfermer? On ne doit jamais frapper les princes qu'à la tête. Si ces deux anecdotes n'ont pas une très-grande authenticité, elles ont du-moins toute la vraisemblance qui peut se déduire du caractère de Cromwel et de la catastrophe de Charles I.

De retour à Londres, il épousa une femme fort belle, Elizabeth Brenthon. Mais il n'avait ni état, ni fortune, et l'assassinat du duc de Buckingham, mort chargé de la haine publique, lui enlevait les espérances qu'il avait pu fonder sur ce favori tout puissant. Sa femme avait été liée, dans l'enfance, avec une nièce de l'évêque de Lincoln, prélat en crédit. A la faveur de cette liaison et d'une parenté éloignée de Cromwel avec cet évêque, les deux époux réclamèrent sa protection. L'on a prétendu que le prélat avait été plus sensible à la beauté de la femme qu'à la parenté du mari; que ce fut pour l'éloigner qu'on l'envoya servir sous le prince d'Orange; qu'étant revenu en Angleterre, après une campagne dans laquelle il avait montré du courage, il trouva l'évêque plus épris; qu'il dissimula ce désagrément domestique, en affectant l'extérieur

et les pratiques de la dévotion. Quel qu'en fut le motif, ce changement de manière d'être paraît certain. Il quitta l'épée, et il est probable qu'il reprit alors le projet de s'avancer dans l'église. L'évêque de Lincoln le reconnut pour parent, et le fit employer à des négociations secrètes avec l'épiscopat d'Ecosse. La cour soutenait ce corps, comme partisan de l'autorité arbitraire, et les presbytériens, les calvinistes l'attaquaient violemment par cette raison. Mais Cromwel fut rendu suspect: un autre évêque ambitieux, jaloux, dit-on, de l'évêque de Lincoln, dénonça son parent comme *puritain* déguisé, comme ennemi secret de l'autorité royale: il fut congédié. Il est probable encore qu'on n'avait point calomnié Cromwel: qu'ayant pressenti l'energie des sectes qui poussaient à l'indépendance, ainsi que la faiblesse et l'incapacité du gouvernement et de ses appuis, il avait préjugé l'issue de la lutte. Il ne fallait pas tout son génie pour la prévoir. La rapidité et la violence des événemens qui suivirent de près prouvent que leur germe était très-avancé.

Cromwel n'ayant plus d'espérances du côté de la cour, les tourna du côté opposé. Il se fit remarquer par son austérité religieuse; par sa ferveur à réciter de longues prières, par son empressement à rassembler chez lui les puritains les plus influens. La secte l'adopta, et le fit nommer membre du

parlement. Ce fut la cause première de sa fortune ; car cette secte eut, dans la révolution anglaise, la même marche et la même influence qu'a eue le *jacobinisme* en France, un siècle et demi après.

Ce parlement où entrait Cromwel était commandé au faible Charles I par des embarras de toute espèce, par les clameurs de l'armée d'Ecosse, et les murmures publics. Les communes étaient menaçantes, avant d'être installées. Cromwel avait alors 37 ans. Il s'en fallait beaucoup qu'il annonçât les grands moyens qu'il développa dans la suite. « Sa figure était peu gracieuse, dit Hume, son « habillement mal propre, sa voix discordante, « son langage plat et embarrassé. L'ardeur de son « esprit le portait à parler souvent dans la cham- « bre, mais il s'attirait peu d'attention. Pendant « plus de deux ans, son nom ne se trouve que « deux fois dans les comités, et ceux dans lesquels « il était admis avaient moins à traiter d'affaires « publiques que de religion et autres objets du « zèle. Jamais il ne fut compté entre les orateurs « et les beaux esprits de la chambre basse. » Ainsi Cromwel suivait le mouvement de la révolution, mais ne le donnait pas ; il n'était pas même remarqué.

La chambre des communes avait ouvert la session par des plaintes et des projets de réforme contre

le gouvernement; elle avait ensuite mis en accusation, et enfin fait décapiter le plus capable, le plus énergique des ministres du roi, le comte de Strafford. Dès ce moment, les communes et le roi furent en hostilités. L'histoire remarque que Cromwel « se joignait toujours au parti qui portait tout à l'extrême contre le roi. » A cette époque, il avait environ 43 ans, et ne semble pas encore bien avancé. La guerre civile étant née de cet état de choses, Cromwel se proposa pour pénétrer dans la première ville attaquée par les troupes du roi. Il y réussit. Ce succès lui fit attribuer la levée du siége. Il fut fait colonel. C'est le second échelon de sa fortune; mais il est déja bien loin du premier! Le parlement s'était emparé des milices; Cromwel put se composer facilement un régiment d'élite qu'il disciplina avec austérité, dont il exalta le fanatisme, en priant, jeûnant, pleurant, et combattant vaillamment avec lui. Ce corps, qui ne l'abandonna jamais, devint le principal instrument de son élévation. Ce fut à sa tête qu'il fit les actions d'éclat sur le champ de bataille, et les coups d'état contre les parlemens. De colonel, il parvint bientôt à être commandant en second de l'armée du parlement, dont il était en même temps membre: dès-lors il fut le chef réel de l'armée. Ce n'est pas que le parlement ne reconnût qu'il lui avait laissé trop prendre d'autorité; mais il n'était plus en mesure

de la lui ôter, car Cromwel s'était déja rendu maître de la personne du roi. Apercevant que la chambre des communes pensait à s'arranger avec Charles I, il fit présenter par l'armée des adresses énergiques où l'on reprochait à la chambre son inconstance et la honte dont elle se couvrirait, en rétablissant un roi qu'elle-même avait dégradé; et, comme ces adresses, quoique menaçantes, ne produisaient pas assez d'effet, il fit délibérer le conseil qu'il avait fait organiser dans l'armée: c'était une sorte de *parlement militaire*, opposé *au parlement législatif:* les officiers supérieurs y représentaient la chambre haute, et deux soldats choisis avec soin, par compagnie, formaient une chambre des communes, sous la dénomination très-exacte *d'agitateurs*. Cette institution et le régiment de Cromwel furent les deux léviers avec lesquels il renversa le trône et la puissance parlementaire. Il les changea ensuite en appuis, pour soutenir son usurpation. On a maintenant la clef des événemens postérieurs.

Muni d'une délibération de ce conseil, Cromwel, qui n'était encore que commandant en second, sous Fairfax, se rendit brusquement à Londres avec un corps d'armée, fit cerner la chambre des communes par son régiment dévoué, entra dans la salle, et ordonna d'arrêter en sa présence 41 des membres. Le lendemain 160 furent congédiés;

d'autres se retirèrent par terreur. Cromwel remplaça les absens par des gens à lui, pris dans les dernières classes. Cet amalgame s'étant déclaré le parlement de la nation, Cromwel lui fit aussitôt créer une commission pour juger le roi qu'il avait enlevé. Il eut soin de se faire nommer de cette commission, et s'arrogea le choix du président, qui fut l'un de ses confidens intimes. Londres et l'Angleterre n'avaient pas eu le temps de revenir de leur surprise, que la tête de Charles I était tombée.

Le procès de ce prince montre tout Cromwel. On y voit son audace pour entreprendre, son activité pour exécuter, son hypocrisie profonde, l'absence de toute sensibilité, un mélange de trivialité et d'autorité qui semblent inconciliables. Il y a des anecdotes qui sont des espèces de révélations de son caractère. La briéveté de celle qui suit nous permet de la citer : au moment où les juges de Charles I signaient son arrêt de mort, lorsque la plume vint à Cromwel, il en barbouilla d'encre la figure de son voisin, qui lui rendit la pareille. Tous les historiens rapportent ce fait, qui n'est pas le seul de ce genre dans sa vie. Cromwel contempla le supplice du roi d'une croisée, décorée pour lui d'un carreau de velours. De ce moment, il fut souverain de fait. Il semble avoir eu plus de peine à se donner

un titre qu'à s'emparer du pouvoir. Il fut tourmenté plusieurs années de l'ambition du titre de roi ; mais il l'avait avili lui-même dans l'esprit de l'armée, pour perdre Charles I ; et ses gendres, devenus ses principaux instrumens, le menacèrent de l'abandonner, s'il ceignait la couronne royale. « Après avoir été suspendu, dit Hume, entre « ses craintes et ses insatiables desirs, après l'ago- « nie et les perplexités d'un long doute, il fut « obligé de refuser cette couronne qui lui avait « été offerte par les représentatifs de la nation. » Il se contenta du titre de protecteur. Malgré les actes de déférence et la docilité des parlemens, et quoiqu'il y fît nommer ses créatures, Cromwel traitait ce corps avec le dernier mépris, le faisait trembler, ou le dissolvait, aussitôt qu'il y apercevait, ou qu'il y soupçonnait quelque opposition ou de la malveillance. Ainsi il ordonna un jour à tous les membres de la même chambre des communes qui avait servi à son élévation, de sortir de la salle, en les accablant des plus grossières injures, et il en ferma lui-même la porte. Une autre fois, il n'y laissa entrer que ceux qui signèrent l'engagement de se soumettre à tout ce qu'il voudrait. A un troisième parlement, il fallut une permission personnelle pour entrer en fonctions.

Il se faisait craindre au dehors comme au de-

dans. Les premières puissances de l'Europe rivalisaient de prévenance envers lui, et presque de bassesse. Les Hollandais firent frapper à ce sujet une médaille satirique où étaient représentés Cromwel le derrière nu, et les ambassadeurs de France et d'Espagne se disputant l'hommage du premier baiser. C'était son audace, sa fermeté, ses succès qui le faisaient redouter, et non l'étendue de sa politique. Hume dit au contraire « que « ses entreprises au dehors semblent avoir été le « résultat d'une impétueuse furie ou d'une pré« vention fort bornée, plus que d'une prévoyance « froide et d'une mûre délibération. » Cependant ses armes furent heureuses, la nation acquit du poids dans la balance politique, et un accroissement de prospérité.

Si l'on ne considère que la rapidité, la force des événemens qui ont élevé Cromwel au suprême pouvoir, et les espaces qu'il a franchis, il semble imposer silence à la justice et à la morale, par la puissance de son génie. C'est pour cela qu'il est arrivé que ceux même qui s'étaient proposé de le flétrir ont été frappés d'étonnement et d'une admiration involontaire qui paraît les dominer. Ainsi Bossuet, relevant avec son éloquence l'infortune de Charles I et de sa veuve, dut avoir le dessein de rendre odieux Cromwel, leur bourreau, l'usurpateur de leur trône. Sa

qualité d'évêque catholique, la cause des rois, la circonstance, tout lui en faisait une loi. Cependant il le fait plus respecter que haïr dans le portrait imposant qu'il en a tracé. « Un homme, « dit-il, s'est rencontré d'une profondeur d'esprit « incroyable, hypocrite raffiné autant qu'habile « politique, capable de tout entreprendre et de « tout cacher, également actif et infatigable dans « la paix et dans la guerre, qui ne laissait rien « à la fortune de ce qu'il pouvait lui enlever par « conseil et par prévoyance; mais au reste si « vigilant et si prêt à tout, qu'il n'a jamais man« qué l'occasion qu'elle lui a présentée : enfin « un de ces esprits remuans et audacieux qui « semblent nés pour changer le monde. » Dans ce portrait, Cromwel paraît avoir créé les circonstances, plutôt qu'en avoir profité. L'éloquence de Bossuet agrandit l'usurpateur. Le sage Hume, faisant plus d'usage de sa raison, comme son siécle et le genre de l'histoire l'exigeaient, attribue au contraire plus de part aux circonstances qu'à Cromwel dans cette grande crise politique. Il assigne des causes simples et naturelles aux événemens, quelque extraordinaires qu'ils soient. Par exemple, l'avancement et l'élévation de Cromwel dans l'armée, au milieu de ses supérieurs et de ses rivaux, est de ce genre. « Cet avancement, dit-il, « ne paraîtra point l'effet d'une habileté extraor-

« dinaire, si l'on considère que Fairfax, simple « gentilhomme, qui n'avait pas, comme Cromwel, « l'avantage d'être du parlement, était parvenu « par les mêmes degrés à un rang supérieur, « et qu'avec une portion commune de capacité « et de pénétration, il aurait pu conserver. Il « ne fallait pas beaucoup d'art et d'industrie pour « exciter une telle armée à la révolte contre le « parlement. La retenir dans l'obéissance était « une entreprise plus difficile. Lorsque la brèche « fut une fois ouverte entre le pouvoir civil et « le pouvoir militaire, l'autorité absolue tomba « d'elle-même au général.... »

Le même historien, toujours modéré, désapprouve qu'on charge la mémoire de Cromwel de trop violens reproches. « Dans les préjugés et « les passions du temps, continue-t-il, il ne pa- « raîtra pas fort étrange qu'il préférât la cause « du parlement à celle du trône, puisqu'aujour- « d'hui même quantité de personnes sages et bien « instruites penchent à croire que, du côté de la « justice, la question peut passer pour équivoque. « Le meurtre du roi, la plus atroce de ses actions, « fut déguisé à ses yeux, sous une épaisse nuée « d'illusions fanatiques et républicaines, et réel- « lement il n'est pas impossible que lui et plu- « sieurs autres ne le regardassent comme l'action « la plus méritoire qu'ils pussent jamais exécu-

« ter. Son usurpation qui s'ensuivit ne fut pas « moins l'effet de la nécessité que de l'ambition. » Telle est la différence qui existe entre l'Orateur et l'Historien : l'éloquence veut des passions : elle attache tout à des noms qu'on puisse admirer ou blâmer, aimer ou haïr. L'histoire calcule l'influence des choses comme celle des hommes. Aussi il y a moins de héros pour la dernière. Elle réduit beaucoup de célèbres personnages à n'être que des hommes heureux ou adroits à saisir la fortune.

L'étonnement suit Cromwel jusqu'au tombeau. Il avait tenu le gouvernail d'une main ferme et avec succès, pendant huit années ; il s'était débarrassé, par la violence, ou par habileté, de ses ennemis et de ceux qui auraient pu prétendre au partage du pouvoir, ou l'entraver ; l'autorité du parlement n'était qu'une ombre ; la sienne était toute puissante dans les trois royaumes, reconnue et redoutée par l'Europe : cependant cet homme, d'une audace excessive, d'une intrépidité froide, d'une force morale et physique extraordinaires, languit et meurt dans les angoisses de la terreur, à 55 ans. Il y a unanimité entre les historiens sur la cause et les détails de sa fin. Voici quelques observations du judicieux Hume.

« Toutes les ruses de sa politique avaient été

« si souvent employées, qu'elles commençaient « à perdre leur effet; et l'autorité de son office, « au lieu d'être confirmée par le temps et le « succès, semblait chaque jour devenir plus in- « certaine et plus précaire.... En un mot, tant « de difficultés environnaient le protecteur, que sa « mort, dans une conjoncture si critique, passe, « aux yeux d'un grand nombre de bons juges, « pour le plus heureux événement de sa vie. De « son temps même on jugeait qu'avec toute son « adresse et son courage, il n'aurait pas pu main- « tenir beaucoup plus longtemps son administra- « tion usurpée.... Accablé du poids des affaires « publiques, redoutant sans cesse quelque fatal « accident; ne voyant autour de lui que des amis « faux et d'irréconciliables ennemis; n'ayant la « confiance d'aucun parti, il ouvrit les yeux, et « son pouvoir lui parut dépendre d'un si petit « poids de factions et d'intérêts, que le plus « léger incident, sans aucune préparation, était « capable de le renverser.... Chaque action de « sa vie semblait trahir ses terreurs. La vue d'un « étranger lui était à charge. Il observait, d'un « œil inquiet et perçant, tous les visages qui ne « lui étaient pas familiers. Jamais il ne se remuait « d'un pas, sans une bonne garde. Il portait une « cuirasse sous ses habits. On ne le voyait reve- « nir d'aucun lieu par le chemin droit, ni par

« celui qu'il avait pris en allant. Dans tous ses « voyages, il marchait avec la plus grande pré- « cipitation. Rarement il dormait plus de trois « nuits dans la même chambre, et jamais il ne « faisait connaître d'avance celle qu'il avait choi- « sie. Il se défiait de celles qui étaient sans dé- « gagement et sans portes de derrière : son pre- « mier soin était d'y placer des sentinelles. La « société l'épouvantait, lorsqu'il faisait réflexion « à la multitude de ses ennemis inconnus, cachés, « implacables. La solitude l'étonnait, en lui ôtant « cette protection qu'il croyait nécessaire à sa « sûreté. »

C'est Cromwel que Fénélon avait en vue, quand il a décrit, au huitième livre du Télémaque, les soucis qui dévoraient le tyran Pygmalion.

En réduisant à des résultats précis ce que tous les faits connus et leur rapprochement apprennent sur Cromwel, au lieu d'éclaircir ce caractère étrange, on semble l'avoir rendu plus énigmatique : car on trouve qu'Olivier Cromwel rassemble en sa personne, les visions d'un illuminé, une hypocrisie profonde, les ridicules d'un pédant, les élans d'une ame forte, la sagacité du génie, l'enthousiasme d'un fanatique, le sang froid d'un homme d'état, la bravoure aveugle d'un soldat, la présence d'esprit d'un

général, la gloire d'un héros, les violences d'un usurpateur, la cruauté, les vices d'un tyran, les qualités d'un chef de nation : enfin qu'il terrassa ses ennemis déclarés ou secrets les plus redoutables, qu'il domina toutes les factions, allia la barbarie à la gloire, et surmonta tous les obstacles, hors un.... La haine publique qui, quoiqu'elle n'osât pas se montrer ouvertement, et encore moins agir, le fit mourir d'épouvante.

Richard Cromwel, son fils, reconnu son successeur par des adresses de l'armée et des villes, abdiqua bientôt, pour faire place à l'héritier du dernier roi.

J.

LOCKE.

G. Kneller pinx.t *Landon direx.t*

NAPOLI

LOCKE.

Dans le cours du dix-septième siécle, trois hommes de génie, François Bacon en Angleterre, Descartes en France, et Leibnitz en Allemagne, entreprirent de réformer la philosophie. Bacon commença. Il lui donna pour base l'observation de la nature et l'expérience. Descartes, qui suivit de près, voulut la fonder sur la méditation. Il croyait que l'homme devait tout tirer de lui-même. Leibnitz, né quatre ans avant la mort de Descartes, prit un terme moyen : il prétendit que c'était la liaison des faits avec les principes qu'il fallait rechercher et prendre pour guide.

Descartes et Leibnitz firent secte. Ils eurent une vogue brillante, mais passagère. Du vivant même de Descartes, l'illusion des idées innées fut combattue victorieusement, et la chimère des tourbillons reconnue. La doctrine de ce dernier est restée à peu près au point où il la laissa. Quant à Bacon, il n'eut que des disciples philosophes et point de sectaires : c'est déja une sorte de garantie de la bonté de sa philosophie. Elle ne fut point agitée sur les bancs des écoles ; son développement, comme celui de certains germes précieux, fut lent, mais continu et progressif. On compte à Bacon trois disciples célèbres, entre plusieurs

autres, Gassendi qui aplanit la route, Newton et Locke qui ont répandu des flots de lumière sur des principes aperçus seulement par Bacon, ou qui ont découvert des filons nouveaux dans la mine immense que l'illustre chancelier avait ouverte et reconnue.

Jean Locke naquit au mois d'août 1632, près Bristol, cinq ans après la mort de Bacon. Il fit ses études à l'université d'Oxford, avec peu de succès. Son esprit avait besoin sans doute d'une nourriture plus forte pour se développer. Ce ne fut qu'à la lecture de Descartes qu'il sentit naître le goût de l'instruction. De l'étude de Descartes il passa à l'étude de la médecine qu'il apprit, mais qu'il n'exerça point. Il se renferma dans les méditations philosophiques.

La philosophie consistait alors en disputes pédantesques sur des riens obscurs auxquels l'autorité des siécles et le nom d'Aristote donnaient de l'importance. Il est digne de remarque que ce fut Descartes, et non Bacon, qui dessilla l'intelligence de Locke, quoique le philosophe chancelier fût antérieur, et anglais. Il paraît même qu'un autre français, Gassendi, servit sinon à initier, au moins à avancer Locke dans la philosophie de Bacon.

Locke avait connu à l'université d'Oxford, en 1666, milord Ashley, dans la suite chancelier d'Angleterre, sous le nom de comte de *Shaftes-*

bury. Il devint instituteur du fils et du petit-fils de ce seigneur. Le petit-fils se distingua dans le parlement par son éloquence et sa fermeté, et entre les philosophes de son temps par une manière de penser libre et forte. Il est auteur d'une *Lettre sur l'enthousiasme*, d'un *Essai sur la raillerie*, d'un ouvrage intitulé *les Caractères*, etc.

Le chancelier Shaftesbury ayant été disgracié, en 1673, Locke fut compris dans la disgrace de son patron, et perdit une place avantageuse qu'il tenait de lui. Le philosophe avait l'ame et le caractère trop nobles pour donner des regrets à la fortune dont on le dépouillait. Il voyagea sur le continent, et choisit un asile en Hollande. Le roi d'Angleterre s'offensa de cette espèce de fuite, et le fit rayer des registres de l'université d'Oxford. Mais la gloire des sciences, des lettres et des arts est hors de l'atteinte des rois. Quelques hommes qui aimaient et estimaient Locke se chargèrent de faire reconnaître son innocence, et lui proposèrent sa grâce. Il refusa un pardon qui supposait un délit. Son juste orgueil devint un crime : la vanité de la cour fut blessée de ce refus et de la persistance de Locke à résider dans l'étranger. On le mit au nombre des ennemis du roi, afin de se venger au moins de sa fierté. Jacques II le réclama de la Hollande, en le comprenant dans la liste des complices de la conspiration du duc de Montmouth. Locke n'avait d'estime ni pour Montmouth,

ni pour ses projets; et tandis que le duc combinait mal un mauvais plan, le philosophe achevait d'en exécuter un immortel, l'*Essai sur l'entendement humain.* Il changea seulement de résidence en Hollande, après la réclamation faite de sa personne, réclamation à laquelle on ne se montra pas empressé de satisfaire. Depuis longtemps la nation anglaise se pare avec orgueil de la gloire qu'acquit Locke dans sa proscription, et les deux derniers Stuarts qui le persécutèrent sont livrés aux mépris de tous les âges.

Locke avait environ 55 ans, lorsqu'il conçut l'*Essai sur l'entendement.* On dit qu'une dispute dont il fut témoin lui en suggéra la première idée. Cette dispute était mue par des gens de mérite, qui cependant ne pouvaient pas venir à bout de la vider. Méditant en silence, tandis qu'on disputait, Locke s'aperçut que la difficulté était dans les mots, et qu'on ne s'entendait pas. Convertissant cette observation en thèse générale, il remonta à l'origine des idées, comme à la cause première, examina la pensée dans ses sources, et démontra l'influence de l'abus des mots sur nos raisonnemens. Tel est le résultat de l'*Essai sur l'entendement humain.*

Ayant trouvé les fondemens de la vérité, il en fit deux grandes applications; l'une à la science de gouverner, et l'autre à l'éducation, ce qui produisit les deux Traités du *gouvernement civil*,

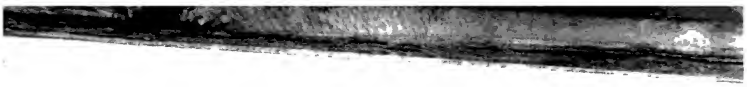
et de l'*éducation des enfans*. J. J. Rousseau a beaucoup puisé dans l'un et dans l'autre pour son *Contrat social* et l'*Emile*. Dans le premier de ces traités, Locke expose l'injustice et les inconvéniens de la tyrannie et du despotisme. Dans le second, il prouve qu'il ne suffit pas d'avoir un bon esprit, comme l'*Essai sur l'entendement* peut le former, mais qu'il faut auparavant tâcher d'avoir un corps sain. Les autres principaux ouvrages de Locke sont trois Lettres sur, ou plutôt pour *la Tolérance* en matière de religion; *le Christianisme raisonnable*, c'est-à-dire d'où sont bannis tous les mystères, et d'après lequel il suffirait d'avoir cru en J. C., d'avoir pratiqué la loi naturelle, pour avoir part aux récompenses éternelles promises. Ce dernier ouvrage suscita à Locke des haines et des disputes qui le dégoûtèrent du travail. D'ailleurs sa santé, qui avait toujours été faible, déclinait beaucoup.

En 1675, il s'était cru menacé de phthisie, et se rendit à Montpellier, passant par Paris où il fut très-accueilli des savans. Il avait visité aussi l'Allemagne et l'Italie. Ce ne fut qu'en 1690, à la révolution qui plaça le prince d'Orange sur le trône de Jacques II, que Locke rentra en Angleterre. L'*Essai sur l'entendement humain* ne fut publié qu'en 1697. Le gouvernement ne voulut pas que son auteur restât plus longtemps dans l'indigence et négligé; de plusieurs emplois qui lui furent proposés, il accepta d'être membre d'une commission

pour le commerce, les Colonies, et les plantations. Il s'en démit, en 1700, avec un grand désintéressement, et se retira à 25 milles de Londres, chez un ami, le chevalier *Marsham*, où il mourut au mois de novembre 1704, dans sa soixante-treizième année.

Locke n'est pas de ces hommes dont il faille prendre garde d'étendre l'éloge au-delà de leurs ouvrages. On a déja vu que son caractère était noble, son ame délicate et fière. Il était en outre ami solide et affectueux. Sa société était agréable : il racontait avec grâce, finesse et enjouement. Sa vivacité allait quelquefois jusqu'à l'emportement; mais il rentrait aussitôt dans son caractère de douceur et de bonté. Son esprit au contraire était calme et patient ; il passait des plus grandes conceptions aux plus petits détails d'observation. Tout ce qui était utile au genre humain l'attachait. Aussi disait-il que la connaissance des arts mécaniques renfermait plus de vraie philosophie que tous les systèmes des philosophes. Il était avide des conseils d'autrui, mais il était devenu circonspect à en donner, ayant remarqué, disait-il encore, que la plupart des hommes, *au lieu de tendre les bras aux conseils, y tendaient les griffes*. Ceux qui l'ont le mieux peint ont remarqué « qu'il méprisait ces misérables écrivains « qui détruisent sans cesse, sans rien élever. » Locke est quelquefois diffus.

J.



CLOVIS.

Boivot del.t *Landon direx.t*

NAPOLI

CLOVIS.

Deux peuples barbares, les Visigoths et les Bourguignons, avaient déja enlevé à l'empire romain une partie des Gaules, lorsque les Francs, autres barbares divisés en différentes tribus, lui enlevèrent le reste, et fondèrent le royaume de France sous Clovis. On ne connaît guères que de nom les prédécesseurs de ce prince, Pharamond, Clodion, Mérovée et Childéric. Ils avaient un établissement fixe en deçà du Rhin; ils possédaient Cambray avec le pays voisin jusqu'à la Somme. Clovis paraît même avoir occupé des charges dans l'empire romain, et s'être servi avec avantage de l'autorité qu'elles lui donnaient pour préparer les esprits à la conquête qu'il méditait. Il avait 19 ans lorsqu'en 486 il attaqua et battit près de Soissons le général romain Siagrius. Une seule victoire changea la face des Gaules: Clovis se rendit maître de tout le pays jusqu'à la Seine. Aussi bon politique que brave général, il sentit bien qu'il ne pourrait soumettre complètement des chrétiens et leur faire aimer ses loix, sans adopter leur religion. Il avait épousé en 493 Clotilde, fille d'un roi des Bourguignons: en 496, après avoir battu à Tolbiac les Allemands qui voulaient, comme tant d'autres, pénétrer dans les Gaules, il reçut le baptême: tous les Francs l'imitèrent. L'année suivante les Armoriques, aujourd'hui les Bretons, se donnèrent à lui.

Il était alors le seul prince chrétien qui ne professât pas l'arianisme. En 507 il passa la Loire, attaqua et battit à Vouglé, près Poitiers, Alaric roi des Visigoths, le tua de sa main, et soumit tout le pays depuis la Loire jusqu'aux Pyrénées. Clovis se vit alors maître de la plus grande partie des Gaules. Anastase, empereur d'Orient, redoutant sa valeur et admirant ses succès, lui envoya le titre et les ornemens de consul, de Patrice et d'Auguste. Paris devint la capitale de son royaume. Il y mourut en 1511, à 45 ans. Clovis est le fondateur d'une grande monarchie. Dans sa courte carrière, il sut accomplir de vastes desseins avec une habileté bien plus remarquable encore que le courage dans un chef de barbares. Mais il souilla sa gloire par tout ce que l'ambition peut inspirer de cruauté à un caractère naturellement féroce. Pour assurer sa puissance, il forma le dessein d'exterminer toute sa maison, et il y réussit. Il crut ensuite expier ses forfaits, en bâtissant des églises et en fondant des couvens. Ses quatre fils, entre lesquels il partagea ses états, et leurs descendans n'imitèrent que trop ce déplorable exemple. Depuis Clovis jusqu'à Charlemagne, notre histoire n'est qu'un tissu de crimes, de massacres, de dévastations et de fondations de monastères qui font à la fois horreur et pitié. L'usage de partager les états entretint une conspiration continuelle dans le sein même de la famille régnante. La loi séparait sans cesse la monarchie; la crainte, l'ambition et la cruauté voulaient la réunir. F.

SYDENHAM.

M. Beale pinx.t *Landon direx.t*

NAPOLI

SYDENHAM.

Thomas Sydenham, l'un des plus célèbres médecins de l'Angleterre, naquit en 1624, à Windford-Eagle, dans le comté de Dorset. Il entra en 1642 à l'université d'Oxford, pour y terminer ses études. La guerre civile ayant éclaté cette même année, Sydenham, que ses opinions attachaient au parti républicain, ne voulut pas prendre les armes comme les autres étudians pour la défense du roi, et quitta Oxford où Charles I entretenait une garnison. Il vint à Londres, y fit la connaissance du docteur Th. Cox, médecin célèbre, et d'après ses conseils, se livra entièrement à l'étude de la médecine. De retour à Oxford, lorsque la garnison de cette ville se fut rendue au parlement, il s'y fit recevoir bachelier en 1648. Ce fut à Cambridge qu'il prit le degré de docteur. Sydenham exerça son art à Londres, avec le succès le plus éclatant, depuis 1661, jusqu'à sa mort qui arriva en 1686. Il semblait s'être fait une loi d'adopter, dans sa pratique, une méthode diamétralement opposée à celle que suivaient alors la plupart des médecins. Il se distingua surtout par l'usage des rafraîchissans dans le traitement de la petite vérole; par celui du quinquina, après l'accès, dans les fièvres intermittentes, et par son *laudanum*. Sydenham ne croyait pas que des idées systématiques pussent jamais conduire à

deviner la nature; il voulait que le médecin s'attachât principalement à l'observer et à la suivre; qu'il étudiât avec la plus scrupuleuse attention les symptômes et la marche des maladies, et l'effet des remèdes; qu'il sût attendre quelquefois, afin d'aider seulement et de ne jamais contrarier les mouvemens de la nature. C'est ainsi qu'il s'acquit la réputation du praticien le plus expérimenté et le plus habile qui eût encore paru. On a recueilli les ouvrages de Sydenham en 2 vol in-4.°, sous le titre d'*Opera medica*. Ils sont tous estimés. Son traité de la goutte jouit d'une réputation particulière: personne n'avait plus que lui le droit d'écrire sur cette maladie, car elle fit le tourment de sa vieillesse. Sa *Praxis medica* a été imprimée séparément et traduite en français. Sydenham avoit si peu d'estime pour la science médicale, telle que la présentaient encore la plupart des auteurs, qu'on assure qu'un homme de sa profession lui ayant demandé quel livre il devait consulter pour se former à la pratique, il lui répondit: *lisez Don Quichotte, c'est un fort bon livre, je le lis actuellement.* Ratcliff, médecin fameux qui vivait à peu près dans le même temps, disait ordinairement que quand il viendrait à mourir, il laisserait tout le secret de la médecine sur une demi-feuille de papier.

F.

QUINAULT.

Edelinck del.t *Landon direx.t*

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

QUINAULT.

« J'étais fort jeune, dit Boileau dans une de ses « lettres, quand j'écrivis contre M. Quinault, et il « n'avait fait aucun des ouvrages qui lui ont acquis « depuis une juste réputation. » Il faut voir dans cet aveu une véritable rétractation, car c'étaient ces mêmes ouvrages que Boileau avait désignés par les vers si connus de la dixième Satire,

Et tous ces lieux communs de morale lubrique,
Que Lulli réchauffa des sons de sa musique :

Vers que M. de la Harpe a fort heureusement retournés ainsi :

Ces accords languissans, cette faible harmonie,
Que réchauffa Quinault des feux de son génie.

Au demeuraut, que Boileau ait ou non senti le charme d'*Atys*, d'*Armide*, de *Roland*, d'*Isis*, de *Proserpine*, etc.; qu'il ait été injuste envers le poète, ou seulement trop sévère envers le genre, ce qui est bien plus vraisemblable ; il n'est pas moins certain que Quinault, doit être compté, comme le dit Voltaire, au nombre des grands hommes qui illustrèrent le siécle éternellement mémorable de Louis XIV. Il a vraiment créé le drame lyrique, et il n'a pas été surpassé dans ce genre, quoiqu'il ait eu pour successeurs des hommes de mérite : c'est là surtout ce qui a fait reconnaître e sien. Quinault travailla très-jeune pour le

théâtre. Il fit des tragédies, et malheureusement pour lui deux ou trois de ses pièces, non moins mauvaises que les autres, eurent un grand succès. Ce fut assez pour allumer le courroux d'un homme qui, comme Boileau, s'était formé l'idée de la perfection de l'art, avant même que Racine la réalisât sur la scène et donnât Andromaque. Aussi les premières satires firent-elles justice de l'auteur d'*Astrate*. Quinault réussit mieux dans la comédie. Profitant des leçons de Molière, il donna la Mère coquette, et cette pièce est restée au théâtre. Enfin les fêtes de Louis XIV, en associant les talens de ce poète à ceux du musicien Lulli, appelèrent Quinault dans la carrière où son talent devait briller avec éclat. Il composa des tragédies lyriques, et dès-lors il mérita une place parmi nos meilleurs écrivains. Intéressant dans le choix de ses sujets, ingénieux, riche et varié dans ses plans, et surtout facile, doux, harmonieux, plein de grâce et de délicatesse dans son style, il créa et sut employer tout ce que le genre peut offrir de beautés. Cependant on crut assez longtemps qu'il devait à Lulli presque toute sa réputation. Aujourd'hui, on ne chante plus la musique de Lulli, et on lit toujours Quinault. Cet auteur, né en 1636, avait été destiné à la profession d'avocat. Un riche mariage le mit en état d'acheter une charge d'auditeur des comptes. Il eut part aux bienfaits de Louis XIV, fut reçu à l'Académie française en 1676, et mourut en 1688.

F.

St. LOUIS.

N. pinx.t *Landon direx.t*

NAPOLI

LOUIS IX.

Louis IX, ou S. Louis, fils aîné de Louis VIII, n'avait que 12 ans, lorsque le roi son père mourut. Sa mère, Blanche de Castille, gouverna avec sagesse, pendant la minorité du jeune Louis, qui ne prit les rênes du gouvernement qu'à l'âge de 21 ans. Son amour de la justice, les sages réformes qu'il fit dans la législation, l'abolition de ces combats barbares dits *judiciaires*, sa fermeté envers les grands vassaux, les papes, et le clergé qu'il sut réprimer et contenir, son courage et son habileté lui ont assuré la vénération de la postérité. Sa piété et ses croisades lui valurent le titre de saint, presque de son vivant. Malheureusement ces croisades furent une grande calamité pour la France. Elles l'épuisèrent d'hommes et d'argent. On a évalué à cent mille le nombre des Français qui périrent dans les deux croisades de S. Louis. Dans la première, sa flotte était *de dix-huit cents vaisseaux*, et son armée de plus *de trente-cinq mille hommes*. Elle se trouva d'environ *soixante mille*, lorsque le comte de Poitiers et tous les autres renforts furent arrivés en Egypte.

On a les comptes de quelques-unes des dépenses de cette expédition, et l'on en peut induire qu'elles furent immenses. Louis IX donnait au *seigneur de Valeri*, pour trente chevaliers, *huit mille livres*

(ce qui équivaudrait à près de cent cinquante mille de nos livres); au connétable *trois mille livres* d'alors, pour quinze chevaliers; à l'archevêque de Reims et à l'évêque de Langres, chacun *quatre mille livres*, pour pareil nombre de quinze chevaliers. 162 chevaliers mangeaient aux tables du roi. La moitié de cette armée périt de maladies, l'autre fut défaite en Egypte, Louis fut fait prisonnier avec deux de ses frères, après avoir vu tuer le troisième. Il paya une rançon équivalente à environ neuf millions de nos livres, et se retira en Palestine, avec les débris de son armée, réduite à *six mille* combattans. Il passa près de quatre ans en Palestine, avant de revenir en France, car ce ne fut qu'au mois de septembre 1254, qu'il arriva à Paris.

On ne peut excuser Louis IX qu'en disant que les croisades étaient la maladie morale des princes du temps. Sa première croisade fut l'effet d'un rêve et d'un vœu fait pendant une maladie grave, en 1244. Sa mère, quoique très-pieuse, tout son conseil, et jusqu'à l'évêque de Paris, lui représentèrent les dangereuses conséquences de cette entreprise; il voulut acquitter son *vœu*. Les bénédictins, auteurs de l'art de vérifier les dates, disent qu'il employa une *pieuse adresse* pour enrôler les seigneurs de sa cour : c'était un usage des rois de France de donner à leurs courtisans, la veille de Noël, des capes fourrées dont on s'enveloppait à

l'instant d'aller à l'office de la nuit. On appelait ce vêtement *les livrées*. Louis IX fit broder secrètement des croix sur ces capes. L'on avait eu soin d'éclairer très-peu la salle où on s'en revêtait, de sorte qu'en entrant dans l'église chacun fut très-surpris de se trouver *croisé*. Une croix sur les habits était en effet le signe de l'engagement pris d'aller en croisade. Les courtisans se prêtèrent aux vues du monarque, et l'appelèrent *adroit pêcheur d'hommes*. Après avoir mis quatre ans à ses préparatifs, Louis fut prendre congé des Saints Martyrs, à Saint-Denis, le 12 juin 1248, et partit *pour la Terre sainte*, avec la reine sa femme, ses trois frères et leurs femmes.

Pendant les seize années qui s'écoulèrent entre la première et la seconde croisade, Louis IX fit plusieurs améliorations dans l'administration de la justice. Il abolit entre autres les *duels judiciaires* qui faisaient partie de la législation. Quand le juge ne pouvait pas démêler le droit des parties, il leur ordonnait de se battre : en matière civile, le vaincu était condamné à une amende. De là vint le proverbe, *le battu paye l'amende*. En matière criminelle, le vaincu était pendu, fût-il mort. Louis IX a laissé un code qui porte le titre d'*établissemens de S. Louis*. On sait qu'il rendait lui-même la justice sous un arbre du bois de Vincennes. Sa loi la plus sage et la plus utile fut celle connue sous le nom de *pragmatique sanction*, par

laquelle il rendit aux abbayes et aux cathédrales le droit d'élire leurs évêques ou abbés, réprima les entreprises du clergé sur l'autorité séculière, et le droit que s'arrogeaient les papes de mettre des impositions sur les églises de France.

Mais ce monarque, d'ailleurs si sage, et au dessus de son siécle, sous tous les autres rapports, était revenu de Palestine avec le dessein d'une nouvelle croisade. Il le déclara dans un parlement, en 1257, et prit la croix de nouveau. Les seigneurs étaient ruinés par la première croisade, au point que le sire de Joinville qui aimait Louis, qui avait partagé ses dangers et sa captivité, refusa d'être de la seconde expédition, parce que la première avait épuisé sa seigneurie. Le roi acheta les domaines de plusieurs seigneurs pour leur fournir de quoi partir, et il en augmenta d'autant la puissance royale. Des villes et bourgades se rachetèrent aussi de leurs seigneurs par la même occasion. Ce fut un bien. Mais quand les historiens osent mettre en balance ces deux avantages avec les fâcheux effets des croisades de S. Louis, ils ressemblent plus aux auteurs des saintes légendes qu'aux utiles écrivains des actions louables et des fautes du passé. Louis IX était juste, modéré, modeste et économe. Ces qualités réunies font tellement prospérer les empires, que malgré le désastre de ses croisades, la France, sous Louis IX, reçut un grand accroissement de prospérité. Joinville l'exagère peut-être,

mais il dit : « que finalement le royaume se multi-
« plia tellement par la bonne droiture qu'on y
« voyait régner, que le domaine, censive, rente
« et revenu du roi, croissaient tous les ans de
« moitié. » On a vu que tous les accroissemens du domaine royal n'étaient pas des signes de prospérité. Mais l'assertion de Joinville prouve du moins que le temps et les moyens employés aux deux expéditions d'outre-mer auraient porté fort loin le bonheur de la France sous ce règne. Après trois ans de préparatifs, Louis IX s'embarqua le 1 juillet 1270, avec ses trois fils et *soixante mille hommes*. Le 17 du même mois, il descendit à la côte d'Afrique, et assiégea Tunis. La peste attaqua son armée aussitôt, et Louis lui-même en mourut, le 25 août, à l'âge de 55 ans, après 44 ans de règne. Il était né en 1215. Il avait eu onze enfans de Marguerite de Provence, sa femme. Philippe, surnommé *le Hardi*, et l'aîné des trois qui lui restaient, lui succéda. Le pape Boniface VIII mit Louis IX au rang des saints, en 1297 (27 ans après sa mort). Ce ne fut que sous Louis XIII que sa fête devint universelle pour la chrétienté. On peut, sans témérité, présumer que les désastreuses croisades influèrent plus sur sa canonisation que les bonnes lois, la sage administration, et surtout que la fermeté avec laquelle ce monarque avait fait rentrer la cour de Rome et le clergé dans des limites qu'ils avaient dépassées. Quoi qu'il en soit, Vol-

taire, qui ne sera pas suspect, en louant *un Saint*, a fait de celui-ci un éloge au dessus de tous les panégyriques dont les chaires chrétiennes ont retenti.

« Louis IX, dit-il, paraissait un prince destiné à « réformer l'Europe, si elle avait pu l'être; à rendre « la France triomphante et policée, et à être en « tout le modèle des hommes. Sa piété, qui était « celle d'un anachorète, ne lui ôtait aucune vertu « de roi. Une sage économie ne déroba rien à « sa libéralité. Il sut accorder une politique pro- « fonde avec une justice exacte; et peut-être est-il « le seul souverain qui mérite cette louange: pru- « dent et ferme dans le conseil, intrépide dans « les combats, sans être emporté, compatissant, « comme s'il n'avait jamais été que malheureux. « Il n'est pas donné à l'homme de porter plus « loin la vertu. »

Nous pensons comme Voltaire qu'il faut laisser les fautes de Louis IX à son siècle: mais toujours faut-il les noter, parce qu'il est utile d'inculquer que la sainteté et l'héroïsme ne dispensent point des jugemens de la postérité.

J.

HUGUES CAPET.

N. pinx.t *Landon/ direx.t*

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

HUGUES CAPET.

L'établissement du gouvernement féodal qui date de l'hérédité des fiefs et de l'introduction des arrière-fiefs, avait changé la face de la monarchie. L'autorité royale s'était anéantie entre les mains des trop faibles successeurs de Charlemagne. Ceux-ci, privés de leur domaine, réduits à la possession des villes de Reims et de Laon, après avoir laissé leurs sujets s'élever insensiblement au rang de leurs égaux, les voyaient aspirer à deviner leurs maîtres. Il n'y avait plus de chef, plus de nation : la France ne présentait que des esclaves, de grands vassaux presque indépendans, et un roi pauvre et méprisé. Une révolution était inévitable, elle était même nécessaire : il fallait pour le bien de l'état que le sceptre passât dans les mains où était la puissance, et que le titre de roi fût uni au plus grand fief. C'est ce qui arriva sous Hugues Capet. Sa famille possédait depuis plus d'un siècle le duché de France qui s'étendait jusqu'en Touraine. Il était comte de Paris. De vastes domaines en Picardie et en Champagne lui donnaient encore une grande autorité dans ces provinces : son frère avait le duché de Bourgogne. Il était fils de Hugues-le-grand qui avait dédaigné la couronne, petit-fils de Robert qui fut sacré roi en 922, petit neveu d'Eudes qui l'avait été en 888, et arrière-petit-fils de Robert-le-fort, dont l'origine se perd dans l'obscurité des

siécles. Hugues Capet pouvait donc penser que, dans les circonstances où se trouvait l'état, sa puissance, les services et l'illustration de sa famille, lui donnaient au trône des droits aussi légitimes que ceux que Pepin avait fait valoir. Après la mort de Louis V, dernier roi Carlovingien, il s'assura du clergé, dissipa promptement avec ses troupes un parlement qui, assemblé à Compiegne, voulait appeler au trône Charles, duc de Brabant, oncle du roi, et se fit sacrer et couronner à Reims en 987. L'année suivante il associa à la couronne son fils Robert. Ce ne fut pas, comme on l'a dit, le vœu de la nation qui priva Charles de l'héritage de ses ancêtres, car elle n'avait plus ni le droit ni les moyens d'émettre ce vœu; ce fut ce qui fait et défait presque toujours les rois, la force unie à l'habileté. Charles voulut soutenir ses droits les armes à la main; mais, trahi par l'évêque de Laon, surpris et livré à Hugues Capet, il alla mourir captif dans la tour d'Orléans. Le titre de roi n'ajouta pas beaucoup à la puissance de Hugues Capet, mais son pouvoir rendit la royauté plus respectable. La maison de ce prince a régné sur la France pendant plus de neuf siécles, si l'on commence à Eudes, couronné en 888 : exemple unique dans l'histoire. Hugues Capet est mort, en 996, à Paris où les rois avaient cessé d'habiter depuis plus de 200 ans.

F.

MILTON.

G. Fathorne del.t

Landon direx.t

NAPOLI

MILTON.

Lorsqu'un écrivain célèbre a été jeté par la fatalité des circonstances dans les factions qui ont déchiré son pays, ceux qui le jugent ont rarement assez d'équité pour ne voir en lui que l'homme de génie. Milton, pendant sa vie, et même depuis qu'il n'est plus, a trouvé de rigoureux censeurs. L'auteur du *Paradis perdu* leur a trop souvent rappelé le secrétaire du parlement de Cromwel, l'homme enfin qui s'était chargé de justifier, aux yeux de l'Europe, la condamnation de Charles I. Peu de mots suffiront pour absoudre la mémoire de Milton devant des juges impartiaux et modérés. Il persista dans son opinion, parce qu'il l'avait embrassée de bonne foi. Cromwel, qui savait si bien faire servir à ses desseins secrets les esprits ardens et enthousiastes, vit dans Milton un instrument de sa grandeur; et Milton, partisan de l'indépendance, travailla sans le savoir pour un usurpateur. Sa candeur, son inébranlable fermeté parurent, surtout après la mort de Cromwel. Lorsque Dryden et Waller conservaient leur fortune, en insultant à la mémoire du protecteur qu'ils avaient divinisé; Milton vendit ses livres pour subsister. En vain Charles II lui proposa de le réintégrer dans son emploi; il refusa une faveur qu'il n'eût pu accepter sans démentir ses principes. On peut

s'affliger du motif de ce refus, mais il n'est pas permis de le condamner.

Milton naquit à Londres, en 1608. Ainsi qu'Homère, il voyagea pour étendre ses connaissances; et, de même que le poète grec, aveugle, et dans l'indigence, il éleva le monument impérissable de sa renommée.

Après avoir visité la France et l'Italie, Milton se disposait à passer en Grèce, quand la nouvelle des premières dissentions civiles le ramena en Angleterre. Alors commença sa carrière politique, terminée au rétablissement des Stuards. Ses travaux avaient affaibli sa vue; il la perdit entièrement lorsque, rendu au commerce des muses, il reprit le plan de son poëme épique, conçu depuis longtemps. Il avait vu représenter en Italie une farce tragi-comique, intitulée *la Chute du premier homme;* et il avait senti combien un tel sujet pouvait fournir de beautés neuves et sublimes. *Le Paradis perdu* fut le fruit d'un travail de neuf années. Mais le nom de l'auteur nuisit à l'ouvrage. Il put à peine obtenir qu'on l'imprimât, et ne reçut que quelques guinées de son manuscrit. On paraissait craindre de commettre un crime d'état en l'admirant; et Milton, mourant en 1674, à l'âge de 66 ans, emporta au tombeau le vif sentiment de l'injustice de ses contemporains. Il fut bientôt vengé: le dix-septième siècle finissait à peine; Atterbury proclama Milton l'honneur du

Parnasse anglais, et Addisson développa les beautés du Paradis perdu. L'Angleterre applaudit au zèle de ces deux écrivains, et partagea leur admiration.

On a reproché à Milton quelques épisodes bizarres, quelques idées extravagantes, le style obscur et dogmatique de plusieurs passages, etc.; mais le portrait si terrible de Satan, les discours, les actions de cet ange rebelle; les amours pures et vraiment célestes d'Adam et d'Eve, peinture inimitable dont l'antiquité n'offre aucun modèle; la richesse des descriptions; une versification où respire toute la majesté des livres saints; enfin des détails parfaits dans tous les genres de poésie placeront toujours le *Paradis perdu* parmi les plus admirables productions de l'esprit humain.

Moins heureux dans le choix du sujet, Milton fit le *Paradis reconquis*, bien inférieur au *Paradis perdu*. On assure cependant qu'il lui donnait la préférence. L'*Allegro* et surtout le *Penseroso* sont plus dignes du chantre d'Adam. Les autres ouvrages de Milton traitent presque tous de politique et de controverse. Ils ont contribué au malheur de sa vie, sans contribuer à sa gloire.

Milton savait à 40 ans les langues mortes et la plupart des langues vivantes. Ses livres favoris étaient Homère, Euripide, les Métamorphoses d'Ovide, et la Bible. Il fut marié trois fois; et, lorsqu'il eut perdu la vue, il se faisait lire par

ses filles, dans les langues originales, ces ouvrages qu'elles ne comprenaient pas.

On rapporte comme une singularité remarquable que, pendant l'automne, son imagination était plus féconde qu'en aucune autre saison.

Le Paradis perdu est en vers non rimés. On l'a traduit dans toutes les langues. Il en existe trois traductions françaises, en prose: l'une de Dupré de S. Maur; une autre de Louis Racine, et la troisième de M. Mosneron, supérieure aux deux premières. Jacques Delille a essayé d'en transporter les beautés dans la poésie française. Entreprise hardie, que le premier de nos versificateurs vivans, le traducteur des Géorgiques, pouvait seul tenter avec quelque espérance de succès.

D. D.

HOBBES.

B. Caspar pinx.t *Landon dirx.t*

BIBLIOTECA NAPOLI

HOBBES.

Thomas Hobbes tient un rang distingué parmi les philosophes célèbres du dix-septième siécle. Son nom ne se présente pas avec cette grandeur imposante de Bacon, de Descartes, de Leibnitz, de Galilée. Mais si l'on ne considérait que la force, la sagacité d'esprit avec lesquelles il traite un sujet, personne ne pourrait prétendre à l'emporter sur ce philosophe. Gassendi disait qu'il ne connaissait guères d'homme qui pénétrât plus profondément, et Leibnitz avouait être étonné de sa profondeur.

T. Hobbes naquit à Malmesbury, en 1588, d'un ecclésiastique obscur. Il fut envoyé à Oxford, à l'âge de 14 ans, pour y faire son cours de philosophie. Dès-lors il avait traduit en vers latins la *Médée* d'Euripide. En sortant de l'université, à l'âge de 20 ans, le comte de Dewonshire lui confia l'éducation de son fils aîné. Le jeune instituteur se fit aimer et estimer dans cette famille, et quand l'époque des voyages, par lesquels les Anglais riches ont coutume de terminer leur éducation, fut arrivée, Hobbes vit une première fois, avec son élève, la France et l'Italie, et y rechercha les philosophes qui avaient de la célébrité. De retour en Angleterre, il fut présenté à l'illustre chancelier Bacon, eut part à son intimité et travailla même à la traduction de ses ouvrages.

Ayant perdu son élève, et avec lui ses espérances de bien-être, Hobbes, âgé de 40 ans, se trouvait sans fortune; il accepta de voyager de nouveau avec un jeune Anglais. Il revit la France, l'Italie et leurs philosophes. C'est dans ce second voyage qu'il paraît s'être lié étroitement avec Gassendi, le père Mersenne et Galilée. La révolution fatale aux Stuarts se préparait depuis longtemps. Elle commença, et Hobbes revint à Paris, y chercher la liberté d'écrire. Il y publia, en 1646, son livre *de cive*, et son *Leviathan*, en 1651. L'objet de ces deux traités est d'établir la nécessité et les droits absolus de l'autorité royale. Ces ouvrages firent du bruit : le second principalement lui commença une carrière de tracasseries et de persécution que l'audace de ses pensées ne fit qu'accroître ou renouveler, pendant le reste de sa vie. Mais il ne suffit pas de donner l'ordre dans lequel les ouvrages de Hobbes parurent; il faut surtout en donner la clef.

Hobbes était partisan de la paix et de l'autorité royale : il prétendit qu'il n'y avait ni sécurité, ni paix, sans pouvoir absolu; et, pour faire tout dépendre de ce pouvoir, pour le faire dominer tout, il veut que la crainte de la Divinité ne vienne pas s'interposer dans les esprits : différent en cela des politiques qui l'ont donnée pour auxiliaire à la puissance royale, il croyait que celle-ci devait régler ce qu'il y avait à

croire, en matière de religion. Hobbes ne pensait pas, comme Voltaire, « que quiconque tient le « sceptre et l'encensoir a les deux mains fort « occupées. » La doctrine du pouvoir absolu convenait bien à la France; mais la dépendance où Hobbes réduisait la croyance ne convenait pas à l'église. Il s'éleva des clameurs contre le philosophe qui retourna en Angleterre, pour les fuir. Il n'y gagna rien. Il y avait du danger, chez les Anglais, à se déclarer pour le pouvoir arbitraire, lorsque la révolution avait déja commencé avec succès l'attaque du pouvoir modéré des Stuarts. Hobbes se retira dans une terre de la famille de Dewonshire. Il y travailla à divers ouvrages jusqu'à ce que voyant les espérances de rapprochement entre le trône et le parlement s'évanouir, il repassa en France. Le supplice de Charles I et la suite de la révolution exaltèrent les principes et le ressentiment de Hobbes : ils se changèrent en une sorte de fanatisme, qui semble porté quelquefois jusqu'à la haine du genre humain. Sa philosophie bâtit ses systèmes sur des temps de guerre civile et d'anarchie, comme sur l'état habituel des sociétés.

Il vécut en France dans l'intimité douce de Gassendi, et du bon père Mersenne qui était le lien d'union des philosophes de son temps. Hobbes attaqua les lois du mouvement de Descartes et ses méditations, c'est-à-dire sa physique

et sa métaphysique. Cependant, malgré la hardiesse de sa philosophie, le philosophe anglais fut tranquille à Paris, assez longtemps. On le donna pour maître de mathématiques au jeune prince de Galles, fils de Charles I. Mais la réputation de Hobbes s'accroissant, le nombre ou la malignité de ses ennemis s'accrut; on l'accusa d'avoir passé dans le parti de Cromwel. C'était une calomnie, mais son effet était sûr : il perdit sa place d'instituteur du prince, et se croyant menacé à Paris, il retourna dans la retraite que lui offrit de nouveau la famille de Dewonshire. Il y composa sa Logique, sa Physique, sa Géométrie, son Traité de la nature humaine.

En 1660, au rétablissement de Charles II (le même qui avait été son élève), il quitta sa retraite, obtint une pension et l'honneur de baiser la main du roi. Une thèse où l'on avait soutenu quelques-uns de ses principes ramena la tempête sur Hobbes. Il retourna dans sa retraite, s'y occupa de mathématiques, et traduisit Homère, en vers anglais, à l'âge de 90 ans. Il avait achevé son Histoire de la guerre civile, et il la fit imprimer, quoique Charles II, qui en avait vu le manuscrit, l'eût désapprouvée. La mort le déroba probablement à de nouveaux chagrins. Elle arriva, en 1679, à 91 ans.

La concision, la propriété, la netteté du style de Hobbes sont étonnantes. Il faisait la langue de ses idées. On lui a reproché les maximes absolues,

si rarement justes dans l'application ! d'aimer trop à généraliser, d'avoir témoigné du mépris pour la physique et l'érudition, d'avoir mal cité l'histoire, pour la plier à ses idées, d'avoir pris pour base de sa philosophie et de l'organisation sociale le désordre idéal, comme Platon une harmonie imaginaire : enfin de soumettre le monde moral à la nécessité, la société à la force seule, de justifier, en dégradant l'homme, ceux qui l'oppriment. J. J. Rousseau a beaucoup profité des idées de Hobbes sur l'état de nature, même lorsqu'il en a tiré des conséquences différentes.

Quelles que soient les erreurs ou les exagérations de Hobbes, la théologie et la politique l'ont moins traité en philosophe qui se trompe, qu'en coupable. Elles l'ont plus souvent outragé que réfuté ; et comme la plupart des livres ont reçu l'influence des théologiens ou des habitudes politiques, les personnes qui cherchent la vérité doivent se méfier des jugemens sur Hobbes, et en général des jugemens tout faits sur des matières de philosophie, de religion, de liberté ou de despotisme. Par exemple, les auteurs du Dictionnaire historique disent de Hobbes « que ce sophiste mourut avec autant de « pusillanimité qu'il avait montré de hardiesse, en « attaquant les dogmes les plus sacrés.... » Ils refusent de croire aux qualités d'ami fidèle, d'homme officieux, de philosophe humain, que les témoignages historiques s'accordent à lui attribuer,

« parce que, disent-ils, ces qualités ne se concilient « guères avec la réputation d'athéisme qu'il s'était « faite, et la qualité d'impie qu'on ne peut lui refu- « ser. » Quand on embarrasse l'histoire de ses propres opinions, il faudrait au moins ne pas prendre le langage des passions haineuses. Le pieux et bon père Mersenne ne cessa jamais d'aimer et d'estimer Hobbes. Lorsque ce philosophe fit à Paris (en 1649) une maladie qui le mit à l'extrémité, le père Mersenne, que l'amitié avait retenu auprès de son lit, crut devoir lui parler de se faire catholique : « Mon père, répondit Hobbes, je n'ai pas attendu « ce moment pour penser à cela.... Vous avez des « choses plus agréables à me dire : y a-t-il long- « temps que vous n'avez vu Gassendi ? *habes quæ* « *dicas amæniora : quando vidisti Gassendum ?* » Cette réponse ne ressemble pas plus à de la pusillanimité, que le père Mersenne ne ressemble à un fanatique. Il ne pressa point le malade, et Hobbes fut administré selon le rite de l'église anglicane, ce qui n'est ni d'un athée, ni d'un impie.

L'édition la plus complète des œuvres de Hobbes est celle de 1663, en 2 vol. petit *in*-4.°, en latin. Cependant elle ne contient pas *le Traité de la nature humaine* dans lequel ce philosophe a résumé ses principes, ni l'Histoire de la guerre civile. Tous les ouvrages de Hobbes ne sont pas traduits en français. Sa Logique surtout ne l'est point ; mais elle ne tardera pas à l'être : un philosophe distingué s'en occupe en ce moment. J.

COPERNIC.

Salck del.t *Landon direx.t*

BIBLIOTECA NAZIONALE NAPOLI

COPERNIC.

Nicolas Copernic, né à Thorn, en Prusse, l'an 1473, est célèbre par son Système, qui est devenu la base de l'astronomie, depuis que Descartes, Galilée, Newton, Pascal, etc., l'ont adopté. Cependant il n'est pas encore tout-à-fait relevé de l'excommunication dont le fit frapper l'inquisition de Rome, en 1616. Il n'est permis de le soutenir en Italie que comme hypothèse. Les consciences chrétiennes peuvent être un peu rassurées par l'exemple de Newton et de Pascal, qui, comme l'on sait, étaient fort bons chrétiens. Ce système consiste à placer le soleil, immobile, au milieu du monde, et à faire se mouvoir autour de lui, à des distances différentes, la terre et les autres planètes. Mais, selon les livres saints, *Josué* ordonna au soleil de s'arrêter, et il s'arrêta : *sta sol.* Il ne doit donc pas être immobile. C'est ce qui a fait condamner le système de Copernic à Rome, ce qui y fit emprisonner et condamner Galilée, comme hérétique. Cet exemple empêcha Descartes de publier son Traité du monde.

Le système de Copernic avait été celui de plusieurs philosophes grecs, entre autres de Philolaüs et de Pythagore. Le philosophe prussien vérifia les faits, s'attacha à expliquer les phénomènes, d'après son opinion, et, lorsqu'il se fut rendu compte de tout, il composa son Système. Il mourut le jour

même qu'on lui apporta le premier exemplaire de son livre, « comme s'il avait voulu éviter, dit Fon- « tenelle, les contradictions qu'allait subir son « Système. »

Kepler et Newton y ont apporté quelques modifications, ce qui ne doit ni étonner, ni diminuer la gloire de Copernic. Les lunettes n'étaient point encore inventées de son vivant; et, ne pouvant s'en aider pour l'observation des phases, il prédit qu'on les découvrirait un jour, prédiction qui se vérifia, quand le télescope fut trouvé.

Copernic visita les hommes qui cultivaient les sciences mathématiques avec le plus de succès. Il s'arrêta à Bologne, auprès de l'astronome *Dominique Maria*, et professa longtemps les mathématiques à Rome. De retour en Prusse, il eut un canonicat dans l'église de Warmie, dont l'évêque était son parent. C'est dans ce loisir qu'il rédigea et publia son Système. Il mourut, âgé de 70 ans. Gassendi a écrit sa vie. Il le peint comme un sage, passionné uniquement pour les sciences, et exempt de toutes les petitesses indignes de la philosophie.

J.

D'URFÉ.

A. Vandyck pinx.t — Landon direx.t

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

D'URFÉ.

« Honoré d'Urfé fut le premier, dit le savant évê-
« que d'Avranches, Huet, qui tira les romans de la
« barbarie, et les assujettit aux règles d'une sage
« composition dans son incomparable *Astrée*, l'ou-
« vrage le plus ingénieux qui eût paru en ce genre,
« et qui a terni la gloire que la Grèce, l'Italie et
« l'Espagne s'y étaient acquise. » Patru, ami de Boileau, et surnommé le Quintilien français, en parlant de cette célèbre production dont il s'est occupé sérieusement de donner une *clef*, assure *qu'elle doit durer autant que les Lettres françaises, ou, pour mieux parler, autant que le monde.* Et cependant on lit aujourd'hui si peu cette *Astrée* qui eut en France tant de réputation et de cours sous les règnes de Henri IV et de Louis XIII, et qu'on lisait encore dans les beaux jours de Louis XIV, que M. de la Harpe la place à côté du Roman de la Rose, parmi les ouvrages dont l'ancienneté fait le seul mérite. C'est presque être un érudit que de savoir que les bords du Lignon sont le lieu de la scène, et que le beau Céladon, amant de la belle Astrée, est le héros de l'action. Le Roman de d'Urfé n'est cependant pas sans intérêt pour ceux qui veulent connaître les progrès et les variations du goût dans ce genre de composition, et ses rapports avec les différentes époques des mœurs et de la civilisation. Il

marque, en France, l'introduction d'un genre nouveau qui remplaça les romans de chevalerie, et qui, pendant 70 ans, exerça la fertile plume de Gomberville, de la Calprenède, des deux Scudéri, de Desmaretz et de tant d'autres. Tous ces imitateurs enchérirent sur d'Urfé. Il avait fait des héros de ses bergers; ils firent des bergers de leurs héros, et dans leurs volumineux ouvrages, Mithridate, Alexandre, César, etc. filèrent le parfait amour.

Honoré d'Urfé, comte de Chateauneuf, était d'une des plus illustres maisons du Forez. Il naquit à Marseille en 1567, y fit de bonnes études, alla servir quelque temps à Malte, et revint dans sa patrie. Anne d'Urfé, son frère aîné, avait épousé en 1574 Diane de Chateau-Morand, très-riche héritière. Leur mariage ayant été déclaré nul en 1595, Honoré épousa Diane peu de temps après, afin de ne pas perdre les grands biens qu'elle avait apportés dans sa maison. Cette union ne fut pas heureuse. D'Urfé, ne pouvant vivre avec sa femme, se retira en Piémont. Il mourut à Villefranche en 1625. La première partie de l'*Astrée* parut en 1610; elle fut dédiée à Henri IV. D'Urfé en publia successivement deux autres. Baro, son secrétaire, fit imprimer les deux dernières après sa mort. D'Urfé faisait aussi des vers: Malherbe voulut l'en détourner, en lui disant qu'un gentilhomme comme lui devait éviter le blâme de passer pour mauvais poète, et il eut tort de ne pas suivre ce conseil.

F.

S. GESSNER.

Ant. Graff pinx.t *Landon direx.t*

NAPOLI

GESSNER.

Salomon Gessner a donné au poème pastoral un caractère qu'il n'a chez aucun peuple, ancien ou moderne. Comme Théocrite et Virgile, il a su peindre des scènes naïves, et répandre dans ses ouvrages des détails gracieux; mais sa muse est toujours chaste et pure: il fait aimer les vertus modestes, la bienfaisance et le bonheur champêtre. Cette intention morale, si remarquable dans ses idylles, se retrouve dans son poème de la *Mort d'Abel*. S'il emploie des couleurs sombres et vigoureuses pour peindre le crime et les remords du fratricide Caïn, il revient toujours avec plaisir aux scènes pieuses et sentimentales plus conformes à son génie.

Après la *Mort d'Abel; Daphnis*, et le *premier Navigateur* sont les productions de Gessner qui ont le plus contribué à sa célébrité. Daphnis est une suite de tableaux gracieux. Le premier Navigateur, plus rapide dans la narration, plus intéressant par le sujet, offre une fiction poétique très-agréable, et dont la brillante imagination des poètes grecs aurait pu se faire honneur.

Gessner eut, dans sa vie privée, le goût de la simplicité qu'il recommande sans cesse. Content de sa situation, et trop sage pour desirer une existence plus bruyante, il jouissait de ses succès

sans orgueil, près de son épouse, et au sein de ses modestes foyers.

Au génie de la poésie qui lui assure l'immortalité, Gessner joignait plusieurs talens aimables ou utiles. Il fut bon musicien, imprimeur instruit. Il dessinait et gravait agréablement le paysage. On trouve, dans le recueil de ses œuvres, une lettre sur ce genre de peinture. Elle prouve qu'il en possédait parfaitement la théorie. En 1773, il imprima lui-même une édition de ses œuvres, avec des gravures exécutées par lui, d'après ses propres dessins. Ses ouvrages, répandus dans toute l'Europe, ont été traduits en plusieurs langues.

Il mourut à Zurich, sa patrie, en 1788, n'ayant pas encore 60 ans.

D. D.

CHARLES IX.

Delarmessin del.t *Landon direx.t*

NAPOLI

CHARLES IX.

Le nom de Charles IX ne rappelle qu'un fait, mais c'est le plus horrible de notre histoire, *le massacre de la S. Barthelemy !* Les mémoires de Sully portent à plus de 70,000 le nombre des protestans égorgés dans cet immense assassinat ; l'archevêque de Paris, Péréfixe, le porte à près de 100,000 ; Bossuet dit : « qu'on voyait les rivières « traîner avec les corps morts l'horreur et l'infec« tion dans tous les pays qu'elles arrosaient. »

Toutes les circonstances qui accompagnent ce crime en augmentent l'atrocité : telles sont la longue et froide préméditation, la dissimulation profonde, le mariage de la propre sœur de Charles IX, concerté pour envelopper dans un seul piége tous les grands personnages et l'époux lui-même, le grand Henri, au milieu des fêtes de son mariage ; enfin la cause de Dieu donnée pour motif.

L'odieuse mère de Charles IX, Catherine de Médicis, et les Guises partagent l'horreur de cet attentat. Catherine, veuve de Henri II, était impérieuse, cruelle, superstitieuse, dissimulée, ambitieuse : elle voulait retenir le pouvoir. La mort de Henri II avait été un malheur pour la France. Ses faibles fils, François II et Charles IX, furent dominés par Catherine et par les Guises qui réunissaient tout ce qui produit les troubles, les grands

crimes, les catastrophes politiques. Ils amenèrent la guerre civile qui dura trente ans. François II ne tint pas le sceptre 17 mois. Ce furent le duc de Guise et son frère, cardinal de Lorraine, qui régnèrent sous lui. Les princes du sang, les grands du royaume, éloignés et maltraités par Catherine et les Guises qui n'étaient pas français, devaient les haïr; et, dans des temps comme ceux-là, il en résultait nécessairement des conspirations.

Les mécontens, ayant pour chef le prince Condé, firent donc la *conspiration d'Amboise*, dont l'objet était de perdre les Guises. Ceux-ci, à qui elle fut révélée, remplirent d'échafauds et de potences la petite ville d'Amboise, et y firent périr, dans un mois, *plus de douze cents* complices de la conspiration.

Dans cet état de choses, la religion réformée fournit un aliment inépuisable aux haines, aux intérêts des factions. Condé devait passer dans le parti qui haïssait le plus les Guises : c'était celui de la religion réformée qu'ils persécutaient. Il se fit protestant, pour faire cause commune avec le prince de Navarre, l'amiral de Coligni, Dandelot, etc.

D'un autre côté, Catherine de Médicis, craignant que la réunion du vieux connétable Montmorenci et du maréchal Saint-André avec les Guises ne la dépouillât de l'autorité, pencha elle-même vers les protestans. Elle les favorisa et les opprima tour-à-tour, selon qu'elle crut en avoir besoin, ou pouvoir

s'en passer. De cette manière, elle mit les armes aux mains des uns et des autres. Les choses en étaient là, en 1562, la seconde année du règne de Charles IX, alors âgé de 12 ans.

Pour donner toutes les causes de la Saint-Barthelemy, il faut ajouter que le Saint Siége poursuivait et faisait poursuivre les protestans; que l'abominable Philippe II, le plus puissant prince de l'Europe, dépassait, s'il se peut, la haine et les intentions de la cour de Rome contre les protestans, et que ceux-ci étaient au nombre de deux millions environ, en France.

Dans le cours de cette année, 1562, l'insulte faite par les gens du duc de Guise à des Calvinistes qui chantaient leurs psaumes, dans une grange de *Vassi*, en Champagne, produisit une rixe, à la suite de laquelle un assez grand nombre de ces calvinistes furent massacrés, en présence du duc. La guerre civile commença aussitôt. Les dix années suivantes sont marquées par les batailles de Dreux, de Saint-Denis, de Jarnac et de Moncontour, par l'assassinat du duc de Guise et par de fausses pacifications, qui ne pacifiaient rien et n'étaient que des repos ou des piéges ménagés par la cour, et, pour les protestans, que des trèves acceptées, pour se réparer. Le traité de paix qui succéda à la bataille de Moncontour avait accordé *la liberté de conscience* aux protestans, ainsi que des places fortes pour leur sûreté. Charles IX et son conseil

affectaient la tolérance, et faisaient punir les catholiques qui la violaient. On donnait des emplois et des grâces aux protestans, et comme leurs chefs soupçonnaient de la perfidie dans ce changement étrange, Charles IX et Catherine firent, pendant deux ans, toutes sortes d'avances pour dissiper les soupçons: ils semblèrent négocier une alliance avec Elizabeth d'Angleterre, la protectrice des réformés, et feignirent de vouloir faire la guerre à Philippe II, le plus acharné persécuteur de ces mêmes réformés: enfin le mariage de la sœur de Charles IX avec le jeune roi de Navarre (Henri IV), le chef des calvinistes, devait achever de rassurer. Charles IX d'ailleurs était d'un caractère emporté, ce qui semblait exclure la dissimulation.

La noblesse calviniste se rendit donc à Paris, pour le mariage de Henri, qui fut célébré le 18 août 1572. Trois jours après, dans la nuit du 23 au 24, au signal donné, commença le massacre de la Saint-Barthelemy. On n'épargna ni femmes enceintes, ni enfans.... 700 maisons furent pillées dans Paris. On y massacra, pendant plusieurs jours. Charles, dit-on, tira avec une arquebuse, d'une croisée du Louvre, sur les *huguenots* (c'est ainsi que les catholiques nommaient les protestans). Il alla au gibet de Montfaucon se repaître la vue du cadavre de l'amiral Coligni qu'on y avait attaché, après avoir exercé sur lui tous les outrages d'une grossière férocité. Cependant lorsque l'amiral était arrivé à la cour

de Charles, ce prince l'avait comblé de caresses, et lui avait dit, en l'embrassant : *voici le plus beau jour de ma vie.* Le 22, l'avant-veille du massacre, l'amiral n'ayant été que blessé par un gentilhomme apposté pour l'assassiner, Charles IX avait été le visiter à son hôtel, lui promettre une éclatante vengeance, et lui avait dit encore : *mon père, la blessure est pour vous, et la douleur pour moi.* Ce ne sont point les écrivains calvinistes que nous suivons, de crainte que leur trop juste ressentiment n'ait chargé les peintures ; ce sont *les Bénédictins* et les mémoires les plus modérés.

On a cru que le massacre des calvinistes avait été prémédité, pendant deux ans, et convenu avec Philippe II. D'autres historiens disent qu'il ne fut arrêté que l'avant-veille de son exécution, et ils le font décider de la manière suivante : Catherine et le duc d'Anjou voulaient persuader à Charles IX de faire tuer l'amiral : le roi résistait. Il fut non-seulement ramené subitement à l'opinion de sa mère et de son frère, mais il la dépassa, en disant : « Madame, puisque vous trouvez bon qu'on tue « l'amiral, je le veux, mais aussi tous les huguenots « de France, afin qu'il n'en demeure pas un qui « puisse me le reprocher, et donnez-y vos ordres « promptement. Il sortit en disant ces mots.... Le « reste du jour et une partie de la nuit furent « employés aux préparatifs de la scène affreuse

« qui devait se jouer. »..... *Art de vérifier les dates.*

Le 26 août, Charles IX se rendit au parlement, pour y déclarer que le massacre s'était fait *par ses ordres.* On en avait expédié de semblables dans toutes les provinces. Des gouverneurs et autres officiers eurent le vertueux courage de désobéir dans plusieurs. Nous ne citerons que le vicomte d'Orthe, commandant de Bayonne, à cause de la belle réponse qu'il fit à Charles IX.

« J'ai communiqué le commandement de votre « majesté à ses fidèles habitans et gens de guerre « de la garnison: je n'y ai trouvé que bons citoyens « et fermes soldats, mais pas un bourreau. C'est « pourquoi eux et moi supplions très-humblement « V. M. de vouloir employer en choses possibles, « quelque hasardeuses qu'elles soient, nos bras et « nos vies. »

On dit que les remords abrégèrent la vie de Charles IX, et qu'ils allèrent jusqu'à lui aliéner l'esprit. Il mourut du moins deux ans après la Saint-Barthelemy, âgé de 24 ans. Il en avait régné 13 et demi.

« Il était grand de taille, mais un peu voûté, « avait le visage pâle, les yeux jaunâtres, bilieux, « et menaçans, le nez aquilain, et le col un peu « de travers. »..... *Mémoires de Castelnau.*

J.

BOCACE.

Titien pinx.t *Tandon direx.t*

NAPOLI

BOCACE.

Dans le temps où Pétrarque épurait la poésie italienne, et en déterminait les règles, Bocace, son disciple, et né comme lui en Toscane, devenait le modèle des prosateurs. Ainsi la littérature de ce pays se perfectionnait, lorsque presque toutes les autres langues de l'Europe moderne étaient encore dans un état d'enfance et de barbarie.

Jean Bocace, né à Florence, en 1313, fut d'abord destiné au commerce, profession alors exercée par les plus illustres de ses concitoyens; mais le caractère et le génie de Bocace l'entraînaient vers la culture des lettres; et, dès l'âge de 20 ans, il s'y consacra entièrement. Pétrarque, dont il acquit l'amitié, lui donna des leçons de poésie et des secours généreux qui le mirent en état de conserver son indépendance. Les troubles civils ayant déterminé Pétrarque à se retirer à Padoue, les Florentins députèrent Bocace vers lui, pour l'engager à revenir parmi eux; mais, au lieu de se rendre aux instances de son ami, Pétrarque lui persuada de suivre son exemple. Bocace parcourut l'Italie, et fut honorablement accueilli par Robert, roi de Naples, ainsi que par Jeanne, reine de Sicile. Enfin, il revint en Toscane, et se fixa au bourg de Certaldo, à sept lieues de Florence, d'où sa famille était originaire. Une trop grande application au

travail épuisa ses forces, et il mourut, en 1375, à l'âge de 62 ans. Il n'avait point été marié, et laissa un fils naturel.

Les romans et la plupart des ouvrages de Bocace sont peu connus hors de l'Italie. Celui sur lequel sa réputation est établie, est le célèbre *Decamerone*, recueil en prose, mêlée de vers, contenant cent *Nouvelles*. Plusieurs de ces histoires sont vraies : quelques autres, connues avant Bocace, ont été rajeunies par lui : le reste est dû à son imagination féconde. Le plus grand reproche que l'on puisse faire à cet écrivain, toujours pur et élégant, c'est de n'avoir pas assez respecté la pudeur. Le *Decamerone*, souvent réimprimé en Italie, a été traduit en plusieurs langues. La plus ancienne des versions françaises est d'un secrétaire de Marguerite de Valois, reine de Navarre. Cet écrivain n'est pas connu par d'autres ouvrages. On sait avec quel talent original et naïf, La Fontaine a rendu en vers français quelques-uns des joyeux contes de Bocace.

R. I.

M.me DE POMPADOUR

Boucher pinx.t *Landon direx.t*

BIBLIOTECA NAZIONALE NAPOLI

MADAME DE POMPADOUR.

Si une femme, qui n'eût jamais dû sortir de l'obscurité, a paru sur la scène du monde ; si elle a longtemps exercé une trop grande influence sur le gouvernement d'un royaume puissant, il faut bien lui accorder une place parmi les personnages dont l'histoire conserve le souvenir.

Jeanne Antoinette Poisson, fameuse depuis sous le nom de marquise de Pompadour, était petite-fille du comédien Poisson. Sa mère, avide et intrigante, donnant à son ambition le plus libre essor, saisit toutes les occasions de produire sa fille aux regards de Louis XV. Son plan réussit; le monarque, épris de la jeune Poisson, et commençant dès-lors à braver l'opinion publique, ne dissimula point ses nouvelles amours. Afin que la favorite pût paraître à la cour, on lui donna pour époux un M. d'Etioles dont on paya la complaisance, ou, pour mieux dire l'avilissement, et que l'on envoya vivre en province. Sa femme prit le nom de Pompadour, en achetant la terre d'une ancienne famille, alors éteinte. Ce n'est ni d'après les libelles du temps, ni d'après les opinions vénales de ceux qui recherchaient sa protection, que l'on doit juger cette favorite. On lui a attribué une grande partie des mesures impolitiques, prises pendant la durée de son pouvoir. On l'a représentée choisissant seule, et choisissant

presque toujours mal les ministres et les généraux. On a été jusqu'à dire qu'elle envoyait à ceux-ci des plans militaires, sur lesquels elle avait marqué avec des *mouches* les villes qu'ils devaient attaquer, les routes qu'ils devaient suivre, etc. Il y a sans doute dans ces reproches de l'exagération. Toutefois l'influence de madame de Pompadour sur les opérations du conseil et sur celles des armées, à une époque où la France perdit beaucoup de sa considération et de sa gloire, est un fait incontestable.

On ne pourrait, sans injustice, priver madame de Pompadour de quelques éloges pour un peu de bien qu'elle a fait. Elle avait le goût des arts, et ceux qui les cultivaient reçurent souvent d'elle des encouragemens. Elle eut le mérite de faire exécuter un projet utile; celui de l'établissement de l'école militaire, dont Paris Du Vernay était l'auteur. Après avoir joui, pendant 18 années, de la faveur du prince, madame de Pompadour mourut, en 1764, à l'âge de 44 ans. On prétendit dans le temps que le poison avait abrégé ses jours; mais on ne peut appuyer cette opinion que sur des conjectures. Louis XV, prince d'un caractère assez apathique, parut peu sensible à sa perte.

R. I.

SANNAZAR.

N. pinx.t *Landon direx.t*

NAPOLI

SANNAZAR.

Sans être au premier rang des poètes dont l'Italie s'honore, Sannazar mérite une place distingnée parmi ceux d'un ordre inférieur. Un poème latin, écrit avec pureté, une pastorale en prose, mêlée de vers, ont fondé la réputation de cet auteur.

Si l'on en croit une tradition au moins douteuse Sannazar, éthiopien de naissance, fut fait esclave dans sa jeunesse, et affranchi par un napolitain, dont il prit le nom. Selon le plus grand nombre des biographes, il naquit à Naples, en 1458. Il s'attacha au roi Frédéric auquel son esprit avait plu, passa en France avec ce prince, et revint en Italie, lorsque la mort lui eut enlevé son protecteur. Depuis cette époque, Sannazar partagea son temps entre la culture des lettres et les plaisirs. Le chagrin qu'il eut d'apprendre qu'une de ses maisons de campagne avait été ravagée par Philibert de Nassau, prince d'Orange et général de l'empereur, avança la fin de sa carrière. Il mourut en 1530, à l'âge de 72 ans. Peu de temps avant d'expirer, il sut que le prince d'Orange venait d'être tué dans un combat. « Je meurs content, s'écria Sannazar, puisque Mars a puni ce barbare ennemi des muses! » Exclamation où l'enthousiasme poétique se joignait au plus profond ressentiment.

Un des traits caractéristiques du génie italien à

la renaissance des lettres, c'est le mélange bizarre de la Mythologie ancienne avec les idées du christianisme. La poésie, la peinture, et même quelques cérémonies publiques offrirent des exemples de cette association singulière. Il faut se les rappeler pour juger Sannazar avec moins de sévérité. S'il n'eût pas été en quelque sorte autorisé par l'usage établi, aurait-il osé introduire, dans un poème dont la naissance de J. C. est le sujet, Protée, des Dryades et des Néréïdes! C'est ainsi que le héros du Camoëns, invoquant avec ferveur, pendant une tempête, l'assistance de la Vierge, voit arriver à son secours Vénus et les Amours. Il y a bien peu d'ouvrages qui aient d'assez grandes beautés pour voiler de semblables défauts; et, sans l'élégance du style, le poème *de Partu Virginis* n'aurait pas été sauvé de l'oubli.

Sannazar doit à son *Arcadie* une gloire moins contestée. Cette production, d'un genre alors assez neuf, offre des images naïves, des détails intéressans. On n'y trouve que rarement ces faux brillans, cette affectation tant de fois reprochés aux auteurs de l'Italie moderne.

Sannazar fut enterré près du tombeau de Virgile. Le cardinal Bembo dit dans son épitaphe qu'il n'est pas moins près de ce célèbre poète par ses talens que par le lieu de sa sépulture. Cet éloge se ressent un peu de l'exagération familière aux faiseurs d'inscriptions funèbres.

D. D.

TITIEN.

Titien pinx.t *Landon direx.t*

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

LE TITIEN.

Si l'estime et la protection des personnages distingués par le rang et la naissance ajoutent encore à l'honneur que les artistes acquièrent par leurs talens, on peut dire que le Titien a obtenu tout ce qui pouvait relever l'éclat de son mérite et de sa réputation. Il n'y eut aucun pape, aucun souverain dont il ne reçut des marques particulières de bienveillance; et il eut de plus l'avantage précieux de compter, parmi ses amis, les savans et les hommes de lettres les plus illustres de son temps.

Le Titien est regardé comme le premier des coloristes. La plupart de ses tableaux conservent encore, depuis trois siécles, la vivacité des teintes, et la transparence des ombres. Ce peintre n'est pas mis au rang des grands dessinateurs; mais on doit convenir que s'il ne s'est pas élevé jusqu'au beau idéal, il a du moins saisi, dans ses contours, cette imitation fidèle de la nature qui constitue le principe fondamental de l'art. Lorsque ses modèles ne lui offrirent que des formes communes, il sut rarement les anoblir; mais il a pris sans effort un plus grand style, lorsque la nature s'est présentée à ses yeux sous un plus noble aspect. Son fameux tableau de S. Pierre, le martyr, qui ornait autrefois l'église de S.

Pierre et de S. Paul, à Ferrare, et que l'on voit maintenant au Musée Napoléon, suffirait pour démontrer que le Titien joignit quelquefois à un dessin fier et savant la force et la grandeur des expressions. Il a trop négligé de se conformer au costume, et semblé ne tenir aucun compte des convenances historiques; mais il est inimitable dans le coloris, surtout dans les carnations des femmes et des enfans, et il peut être cité pour modèle dans cette partie du clair-obscur qui augmente la force du relief, non-seulement par la combinaison des lumières, des ombres et des reflets, mais encore par le ton local des draperies.

Le Titien fut encore un grand paysagiste; et il a surtout excellé dans les portraits. Ceux qu'il a peints sont admirables pour la justesse des traits et de la physionomie : on croit reconnaître le caractère, le tempérament, et en quelque sorte les inclinations des personnes qu'ils représentent. Sous ce rapport, on ne peut comparer aux portraits du Titien que ceux de Vandyck. Mais si ce dernier a plus de variété dans ses teintes, plus de finesse dans la touche, le Titien a plus de vigueur dans le coloris, et plus de naïveté d'expression.

Titien Vecelli naquit, en 1477, à Cador, dans le Frioul, d'une famille assez distinguée. Il étudia d'abord les belles-lettres; et, témoignant

ensuite une vive inclination pour la peinture, il fut envoyé à Venise, dans l'école de Gentil Bellin, et depuis dans celle de Jean Bellin, son frère. C'est là qu'ayant connu le Giorgion, il réforma son goût sur la manière de celui-ci qu'il trouvait préférable à celle de leur maître commun. Le Giorgion en conçut de la jalousie, et dès-lors ils cessèrent de se voir.

Le Titien fut appelé successivement à Ferrare, où il peignit les principales personnes de la cour, et entre autres l'Arioste qui le célébra dans ses vers; à Parme, où il empêcha que l'on n'abattît la coupole peinte par le Corrège; à Bologne, où il fit le portrait de l'empereur Charles V; à Mantoue et à Rome. Dans cette dernière ville, il fut logé au palais de Belvédère, par ordre du pape Paul III; et reçut la visite de Michel-Ange. Titien résista aux offres avantageuses du souverain pontife qui voulait le fixer près de lui, et revint à Venise où sont ses plus vastes et ses plus nombreux ouvrages.

Appelé en Espagne par Charles V qui s'était déja fait peindre deux fois par le Titien, ce grand artiste y peignit la famille de l'empereur, qui l'envoya ensuite à Inspruck faire le portrait du roi des Romains, et celui de son épouse.

L'Arétin, avec qui il était intimement lié, avait contribué par son crédit à le faire connaître

à la cour des plus grands princes. Outre les personnages illustres déja nommés, la plupart des souverains de l'Europe voulurent être peints par le Titien. Il a fait les portraits du pape, de François I, roi de France, de Soliman II, empereur des Turcs, des ducs d'Urbin et de Mantoue, de plusieurs doges, princes et cardinaux.

Les tableaux du Titien sont répandus dans toute l'Europe, et surtout dans l'Italie. Son œuvre gravée est de plus de 600 pièces.

Il n'est pas étonnant que le Titien ait produit un aussi grand nombre d'ouvrages : il vécut jusqu'à 99 ans sans infirmités, et travailla jusques dans l'extrême vieillesse. Il mourut de la peste à Venise, en 1576.

Le Titien avait amassé une fortune considérable, et vivait splendidement. Il conserva toujours la vivacité de son imagination, et l'enjouement de son caractère. Ses derniers ouvrages sont faibles; telle est la cause de l'inégalité que l'on remarque dans ses productions.

Le Titien eut un grand nombre d'élèves, entre autres Horace Vecelli, son frère, qui avait beaucoup de talent, et qui abandonna la peinture pour s'adonner au commerce; François Vecelli, son fils, qui fit des tableaux d'histoire et des portraits dignes du Titien; Marc Vecelli, son neveu, etc. etc.

L.

D'ALEMBERT.

Cochin del.e *Landon direx.t*

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

D'ALEMBERT.

Jean le Rond d'Alembert était fils naturel de madame de Tencin. Il naquit à Paris en 1617, et fut exposé près de l'église de S. Jean-le-Rond. Abandonné de ses parens, sans berceau, débile et mourant, cet enfant malheureux semblait destiné à terminer ses jours dans un hospice. Le commissaire du quartier chez lequel on l'apporta en eut pitié, et le confia aux soins de la femme d'un vitrier : c'est de ce hasard heureux qu'a dépendu l'existence d'un homme qui devait être l'honneur de sa patrie et de son siécle. Il est cependant assez vraisemblable que cet abandon n'était qu'apparent : du moins il ne dura que peu de jours ; et le père de d'Alembert fit bientôt après pour l'éducation de son fils, et pour lui assurer une subsistance indépendante, ce qu'exigeaient la nature et le devoir. Les progrès de d'Alembert furent rapides. Après avoir terminé ses études au collége de Mazarin, il prit le degré de maître-ès-arts en 1735, fit son droit, et fut reçu avocat en 1738. Pendant son cours de philosophie, il avait reçu quelques leçons de mathématiques. Le goût qu'il prit pour ces sciences décida de sa vie. Sans maître, presque sans livres, sans avoir même un ami qu'il pût consulter, il fut souvent réduit à deviner les méthodes et à les refaire en entier, avant d'arriver au point où il devait enrichir la science de

tant de découvertes. Le besoin de se faire un état qui lui assurât plus de fortune, l'arracha quelque temps à ses études favorites; il voulut être médecin, mais il se convainquit bientôt de l'inutilité de ses efforts pour combattre un penchant irrésistible; il y céda, et se voua pour toujours aux mathématiques et à la pauvreté. Les années qui suivirent cette résolution furent, selon lui, les plus heureuses de sa vie.

D'Alembert entra à l'Académie des sciences, en 1741. Deux ans après, il publia son Traité de Dynamique dans lequel il découvrit le principe si simple qui, réduisant à la considération de l'équilibre toutes les lois du mouvement, a été l'époque d'une grande révolution dans les sciences physico-mathématiques. En 1746, il remporta le prix de l'Académie de Berlin, sur la Théorie générale des vents: c'est là qu'il donna les premiers essais du calcul des différences partielles dont il est l'inventeur. En 1749, 23 ans après la mort de Newton, il eut la gloire de reculer les limites que ce grand homme semblait avoir posées à la science; il résolut le problème de la précision des équinoxes, et confirma par une preuve victorieuse la théorie de la gravitation. « Ainsi, dès l'âge de 32 ans, dit Condorcet, d'Alembert s'était montré le digne successeur du géomètre anglais, en se consacrant comme lui à l'étude des loix mathématiques de la nature, en créant comme lui une science nouvelle, en inventant aussi un nouveau calcul. » Sans nous étendre davantage sur des

travaux dont la réunion forme plus de 15 volumes in-4.°, il nous suffira de dire qu'ils ont placé d'Alembert au premier rang, dans une science où les rangs s'assignent avec une précision égale à celle qui fait l'essence de la science même.

D'Alembert avait à peine atteint la moitié de sa carrière, que sa constitution délicate ne lui permettait déja plus de soutenir longtemps sans fatigue cette attention forte et continue qu'exigent les méditations mathématiques. Alors il partagea son temps entre les sciences vers lesquelles un attrait particulier le ramenait sans cesse, et les lettres qu'il avait toujours cultivées, mais qu'il ne regarda jamais que comme un délassement à ses travaux. Il était lié dès sa jeunesse avec Diderot: il s'associa à lui pour le travail de l'Encyclopédie, et se chargea d'en composer la préface. Ce magnifique tableau de la généalogie des sciences et des progrès de l'esprit humain plaça d'Alembert au rang des écrivains les plus distingués de la nation, et lui ouvrit, en 1754, les portes de l'Académie française. Depuis, il fit successivement paraître cinq volumes de *Mélanges de Philosophie, d'Histoire et de Littérature*, qui ont été réimprimés plusieurs fois. C'est dans cet excellent recueil que se trouvent *les Elémens de Philosophie*, ouvrage vraiment neuf, le meilleur de ce genre qui ait été publié, celui qui développe avec le plus de clarté les premiers principes et la véritable méthode des différentes sciences, et qui,

dans le moindre espace, contient le plus de vérités. Enfin, en 1772, d'Alembert ayant été nommé secrétaire perpétuel de l'Académie française, il s'imposa le devoir de continuer l'histoire de cette compagnie commencée par Pellison et d'Olivet, et il écrivit *les éloges de tous les académiciens morts depuis 1700 jusqu'à 1772*. Cette collection qui forme 6 volumes, est précieuse pour l'histoire littéraire. L'auteur n'y garde plus le ton grave et soutenu des éloges qu'il avait écrits précédemment: il emploie un style simple et quelquefois même familier, mais toujours ingénieux et piquant, pour montrer ses modèles dans la vérité de la nature et réunir tous les traits qui les caractérisent.

D'Alembert a su allier dans ses ouvrages, la finesse de l'esprit à la solidité du jugement. Son style est clair et précis, ses idées sont justes et étendues. Peu d'écrivains ont été plus que lui pénétrés de ce précepte d'Horace, que l'art de penser est le vrai fondement de l'art d'écrire. Habitué à l'évidence des démonstrations mathématiques, il réduisait peut-être à un trop petit nombre les vérités qui appartiennent aux autres sciences; mais comme il en tirait au moins cette conséquence, *que sur presque tout, on peut dire tout ce qu'on veut*, le doute raisonné qu'il professait sur beaucoup de sujets ne servit qu'à lui faire un devoir des deux vertus qui caractérisent l'homme supérieur, la tolérance pour les opinions des autres, la sagesse et la circonspec-

tion dans les siennes. Nous donnerons une juste idée de ses écrits et de sa conduite, en rapportant le portrait qu'il a tracé lui-même du philosophe : « c'est, dit-il, un citoyen fidèle à ses devoirs, attaché à sa patrie, soumis aux loix de la religion et de l'état; qui est plus occupé à régler ses desirs que l'ordre du monde; qui, sans manége et sans reproche, n'attend rien de la faveur, et ne craint rien de la malignité; qui cultive en paix sa raison sans flatter ni braver ceux qui ont l'autorité en main; qui, en rendant les honneurs légitimes et extérieurs au pouvoir, au rang, à la dignité, n'acorde l'honneur réel et intérieur qu'au mérite, aux talens et à la vertu : en un mot qui respecte ce qu'il doit, et qui estime ce qu'il peut. » En se conformant à ces sages principes pendant tout le cours de sa laborieuse carrière, d'Alembert obtint une considération personnelle égale à la célébrité qu'il devait à ses talens. Le roi de Prusse et l'impératrice de Russie lui donnèrent des preuves répétées d'une estime particulière. Frédéric, qui entretenait avec lui un commerce de lettres, le pressa longtemps d'accepter la place de président de son Académie : Catherine lui offrit celle de précepteur de son fils avec 100,000 l. de rente. Mais les honneurs et la fortune pouvaient-ils tenter un philosophe pour qui l'indépendance était le premier bien, et à qui le désintéressement coûtait si peu qu'il ne le regardait pas même comme une vertu? d'Alembert ne leur fit pas le sacrifice de sa patrie, de ses

habitudes et de sa liberté. Il demeura près de quarante ans chez l'ouvrière qui lui avait servi de mère, et paya ses soins de la plus tendre reconnaissance. Possesseur d'un revenu médiocre, il en consacrait la plus grande partie à des actes de bienfaisance; jouissant de l'estime universelle, entouré d'amis illustres qu'il conserva jusqu'à sa mort, et parmi lesquels Voltaire tenait le premier rang, il employait leur crédit et le sien à soutenir tous ceux qui, dans leur jeunesse, annonçaient des talens, ou montraient du zèle pour l'étude. Voici comment Marmontel a peint cet homme célèbre dont il fut l'ami pendant 30 ans: « Dans la société, l'homme le plus gai, le plus animé, le plus amusant dans sa gaieté, c'était d'Alembert. Après avoir passé sa matinée à résoudre des problèmes de mécanique ou d'astronomie, il sortait de chez sa vitrière comme un écolier échappé du collége, ne demandant qu'à se réjouir: et par le tour vif et plaisant que prenait alors cet esprit si lumineux, si profond, si solide, il faisait oublier en lui le philosophe et le savant, pour n'y plus voir que l'homme aimable. La source de cet enjouement si naturel, était une ame pure, libre de passions, contente d'elle-même, et tous les jours en jouissance de quelque vérité nouvelle qui venait de récompenser et de couronner son travail. »

D'Alembert est mort le 29 octobre 1783.

F.

PAUL PONTIUS.

A. Van-dyck pinx.t

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III NAPOLI

Landon direx.t

P. PONTIUS.

Il est peu de graveurs dont les ouvrages soient plus connus et plus recherchés que ceux de Paul Pontius; et cependant les écrivains ont donné peu de détails sur sa vie. Il naquit à Anvers, vers 1596, et fut disciple de Lucas Vosterman. Plus jaloux de perfectionner ses talens et d'assurer sa fortune par un travail assidu, que de chercher à se produire dans le monde, il n'étudia pas hors de son pays. Il se renferma dans un petit cercle d'amis, et vécut en quelque sorte ignoré.

Pontius joignait à la précision du dessin, à la finesse des caractères, un burin savant et harmonieux, une intelligence parfaite du clair-obscur. Il a rendu avec une sorte de magie l'effet des tableaux qu'il a traduits, et particulièrement ceux de Rubens. Ses estampes historiques sont fort recherchées; et il a traité le portrait avec le plus grand succès.

Pontius est un des trois graveurs pour lesquels Rubens avait une prédilection marquée; et, s'il le cède à Vosterman pour la délicatesse et la variété de l'exécution, à Bolswert pour la facilité, il est au moins leur égal pour la vigueur de la touche et de l'effet général.

On compte au moins 50 portraits gravés par

Pontius, d'après Rubens, Vandyck, et Holbein; et environ pareil nombre de divers sujets, la plupart d'après Rubens. On cite comme ses pièces capitales, la Pentecôte, et l'Assemblée des Dieux, d'après ce dernier maître.

On ignore en quelle année mourut Paul Pontius; on présume qu'il survécut à Vandyck avec qui il était lié d'une étroite amitié.

L.

HENRI IV.

Rubens pinx.t *Landon direx.t*

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

HENRI IV.

Si l'on excepte le règne longtemps glorieux de Louis XIV, et l'époque mémorable où, par la force de son génie, Charlemagne s'éleva au dessus de tous ses contemporains; l'histoire de la monarchie française n'offre rien d'aussi intéressant que la vie de Henri IV. Eprouvé par les plus cruels malheurs, brave, loyal, aimable même lorsqu'il commettait des fautes, mais surtout essentiellement bon, Henri mérita d'inspirer ce vers sublime qui, appliqué à tout autre souverain, ne serait qu'une lâche exagération:

Seul roi de qui le peuple ait gardé la mémoire!

Henri IV naquit dans le château de Pau, capitale du Béarn, le 13 décembre 1553, d'Antoine de Bourbon, prince d'un caractère faible, et de Jeanne d'Albret, fille de Henri, roi de Navarre. Jeanne possédait toutes les qualités qui la rendaient digne de former un héros. Son fils reçut d'elle une éducation soignée, mais austère: on eût dit qu'elle pressentait le besoin qu'il aurait un jour de savoir tout entreprendre et tout souffrir. Jeune encore, Henri, nommé chef du parti protestant, se signala à Montcontour, où l'amiral de Coligni commandait l'armée. Une paix perfide amena la sanglante journée de *la*

S. Barthelemy. Si, dans cette horrible proscription, l'astucieuse politique de Catherine de Médicis épargna les jours de Henri, auquel on venait de donner pour épouse Marguerite de Valois, sœur du roi, Charles IX, ce fut pour le réduire en captivité. Il parvint à rompre ses fers après quelques années, et remporta la victoire de Coutras sur le duc de Joyeuse qui périt dans le combat.

Cependant le faible Henri III, méprisé de ses sujets, humilié par les Guises, excommunié par Sixte-Quint, et chassé de sa capitale, fut trop heureux de se réfugier près de Henri, alors roi de Navarre. Les deux rois assiégeaient Paris, lorsque le fanatique Jacques Clément assassina Henri III, à Saint-Cloud. Devenu roi de France par cet événement, Henri se vit d'abord abandonné par une partie de l'armée, et méconnu par la trop fameuse ligue. Tous refusaient de reconnaître un *hérétique* pour leur souverain. C'est alors que l'on vit Henri présenter à l'Europe attentive un spectacle unique. A la tête d'un petit nombre de soldats, se défiant avec raison de la fidélité d'une partie de ses officiers, souvent dénué d'argent, Henri trouva des ressources dans son courage, dans son infatigable activité, dans le dévouement de quelques braves, dont l'histoire a consacré les noms, et qui se montrèrent dignes d'un tel maître, ou plutôt d'un tel ami. La

bataille d'Arques préserva Henri de sa ruine; la bataille d'Yvri porta la terreur chez ses ennemis. Maître d'une partie des faubourgs de Paris, Henri pouvait s'emparer de la ville, livrée à toutes les horreurs de la famine; il aima mieux triompher plus tard d'une populace fanatique : il permit à ses soldats de leur présenter des vivres qu'il ne reçurent qu'en murmurant. Enfin, Henri vit approcher l'instant de son triomphe. Les Espagnols, dangereux auxiliaires des ligueurs, étaient généralement abhorrés; les hommes honnêtes que Paris et la France renfermaient, éprouvaient le besoin du repos; le duc de Mayenne lui-même, chef de la ligue, renonçant à l'espoir chimérique de placer la couronne sur sa tête, traita avec le monarque. Mais il fallut, pour parvenir à la pacification desirée, que Henri embrassât le catholicisme. La cérémonie eut lieu à S. Denis, en 1593. L'année suivante, Paris lui ouvrit ses portes; mais, selon ses propres expressions, on le lui vendit, au lieu de le lui rendre. Il en pouvait dire autant du reste de la France. Si les commandans des provinces se soumirent successivement, ce fut sous des conditions souvent assez dures. Il fallut même que Henri obtînt une absolution du pape Clément VIII; tant il est vrai que l'esprit de la ligue survivait encore à cette association monstrueuse, et que le vainqueur croyait encore lui devoir plus d'un sacrifice! Du moins

il n'oublia pas les vrais soutiens de son pouvoir : l'édit de Nantes, en faveur des non-catholiques, fut à la fois un acte de reconnaissance et un monument de l'équité de Henri.

La guerre contre l'Espagne dura peu. Battus au combat de Fontaine-Française, et chassés d'Amiens par le roi en personne, les ennemis consentirent à la paix avec un prince auquel désormais ils ne pouvaient plus nuire. Le traité fut signé à Vervins, en 1598.

Depuis cette époque, Henri ne s'occupa plus qu'à cicatriser les plaies de l'état, rapprocher les esprits, détruire les abus, et rendre à la France sa prospérité. Une guerre passagère, qu'il eut contre le duc de Savoie, ne mit point d'obstacles à ses vues bienfaisantes. Mais ce bon roi donnait à ses sujets une félicité dont il ne jouissait pas lui-même. Son premier mariage avec Marguerite de Valois ayant été déclaré nul, il avait épousé Marie de Médicis; et cette union fut souvent troublée par des chagrins domestiques. Le duc de Biron, à qui le roi avait sauvé la vie, conspira contre lui. On ne remarque point sans frémir que les jours d'aucun monarque ne furent aussi souvent menacés que ceux du bon Henri; tandis que plus d'un tyran, opprobre de l'humanité, a terminé paisiblement sa carrière. On compte jusqu'à cinq assassins qui, à différentes époques, formèrent le projet de lui donner la

mort (l'un d'eux, Jean Chatel, le blessa à la lèvre d'un coup de couteau). Enfin le crime, tant de fois entrepris en vain, fut consommé, le 14 mai 1610, par François Ravaillac. On connaît les circonstances du forfait qui a donné à ce monstre une affreuse immortalité. Son obstination, pendant le procès, à ne déclarer aucun complice n'a pas porté la conviction dans tous les esprits, et les soupçons désignent encore à présent plus d'un personnage distingué, comblé des bienfaits du roi. Quoi qu'il en soit, la mort de Henri fut un des plus funestes coups qui aient été portés à la France. Elle livra le royaume à une régence faible et orageuse. Alors se vérifia la prédiction que ce grand homme avait souvent faite dans l'amertume de son ame. Le peuple connut tout ce qu'il avait perdu, lorsque sa perte fut irréparable : et des regrets tardifs succédèrent aux sentimens de défiance, on pourrait presque dire d'aversion, que, malgré les bienfaits de Henri, les préventions et l'esprit de parti avaient inspirés à la multitude.

Henri eut des défauts, et de si grands qu'il fallut ses rares qualités pour les lui faire pardonner. Le nombre de ses maîtresses et de ses enfans naturels fut un véritable scandale public, et l'amour lui inspira plus d'une démarche qui l'aurait avili, s'il avait pu l'être. Du moins il écoutait les conseils de la raison et de l'amitié;

il savait, c'est ainsi qu'il s'en exprimait lui-même aux objets de sa tendresse, préférer un Sully, (dont le nom est inséparable du sien) à dix femmes qu'il eût aimées.

On doit avouer encore que sa passion pour le jeu fut d'un exemple dangereux. Mais le bien qu'il fit, celui qu'il voulait faire, son affection vraiment paternelle pour ses sujets, l'ont absous aux yeux de l'équitable postérité.

On ne rapportera point ses saillies, ses traits de caractère; ils sont dans la mémoire et dans le cœur de tous les Français. Il n'en est point qui n'adopte le jugement qu'en a porté le grand poète qui le prit pour son héros, et qui ne dise avec Voltaire : « plus on connaît Henri IV, plus « on l'aime, et plus on l'admire. »

D. D.

LUC VOSTERMAN.

A. Van-dyck pinx.t *Landon direx.t*

NAPOLI

L. VOSTERMAN.

Lucas Vosterman, originaire de la province de Gueldre, où il naquit en 1575, se livra d'abord à la peinture, dont il reçut les premières leçons dans l'école de Rubens; mais, par le conseil de son maître, il quitta cet art pour se livrer entièrement à la gravure. Desirant former son goût sur les chef-d'œuvres d'Italie, il y fit un voyage, et grava plusieurs tableaux de Raphaël, du Titien, du Caravage, et d'Annibal Carache. Le succès de ses ouvrages lui mérita la protection du grand duc de Toscane, pour lequel il exécuta plusieurs pièces, entre autres les portraits de Cosme et de Laurent de Médicis, et du pape Léon X, tous trois issus de la maison de ce prince.

En quittant Rome, avant de retourner dans son pays, il passa en France où la célébrité de ses talens l'avait précédé; mais il y resta peu de temps, et alla s'établir à Anvers. Il fit ensuite quelques voyages en Hollande, et passa en Angleterre. Les libéralités du roi Charles I envers les artistes, y attiraient alors les talens les plus distingués. Lucas Vosterman grava plusieurs tableaux pour ce monarque, entre autres un S. Georges à cheval, par Raphaël, appartenant au lord Pembrocke. Il fut également employé par le comte d'Arundel. Après un séjour de huit

années à Londres, le desir de vivre au milieu de ses compatriotes le ramena à Anvers. Il s'y appliqua avec assiduité aux travaux de son art, et s'attacha surtout aux tableaux de Rubens et de Vandyck. C'est aux études qu'il fit d'après ces peintres célèbres, qu'il doit en partie la manière large et savante qui le distingue. On remarque dans ses ouvrages l'énergie et la fidélité de l'expression, une intelligence admirable, un burin naïf, facile et varié. Si le goût noble et simple de cet habile artiste, toujours recherché des vrais connaisseurs, était plus généralement adopté par les graveurs de notre école moderne, on attacherait moins de prix à ces beautés de convention qui tirent leur principal mérite du mécanisme de l'art.

On ignore en quelle année mourut L. Vosterman. Son œuvre est environ de 100 pièces, dont à peu près moitié en sujets historiques. Le reste se compose de portraits d'après les plus grands peintres dans ce genre. Il laissa un fils du même nom que lui. Quoique très-inférieur à son père, ce dernier a produit plusieurs ouvrages estimés.

L.

LE TASSE.

N. pinx.t *Landon direx.t*

NAPOLI

LE TASSE.

C'est le plus souvent par de longs et cruels malheurs que l'homme de génie achète la gloire. Parmi les exemples qui confirment cette triste observation, il n'en est point de plus célèbre que celui du Tasse.

Torquato Tasso naquit en 1544, à Sorrento, dans l'état de Naples. Son père, Bernardo Tasso, homme d'esprit, et d'une naissance distinguée, avait été condamné à mort, pour s'être opposé à ce que l'inquisition fût introduite dans le royaume. Il prit la fuite avec le jeune Torquato, alors âgé de neuf ans, et enveloppé dans la proscription de son père. Malgré les conseils de Bernardo, le Tasse s'adonna tout entier à la poésie. A 17 ans, il fit paraître son *Rinaldo*, poème qui, malgré ses imperfections, rappelle souvent l'imagination féconde de l'Arioste, et annonçait déja le chantre de Godefroi.

Protégé par Alphonse, duc de Ferrare, et pouvant alors se livrer sans inquiétude à ses travaux, Le Tasse mit la dernière main au grand ouvrage qu'il avait entrepris depuis plusieurs années; et la *Gierusalemme liberata* vint partager avec l'*Orlando furioso* l'admiration de l'Italie. Peu de temps auparavant, le Tasse avait fait un voyage en

France, et avait reçu à la cour l'accueil le plus honorable.

Cette époque paraissait devoir assurer le bonheur du Tasse : elle commença la longue chaîne de ses infortunes. Il avait conçu pour Eléonore, sœur d'Alphonse, une passion à laquelle, dit-on, cette princesse ne fut point insensible. Par ordre de l'orgueilleux duc, que ses vers avaient immortalisé, le Tasse fut enfermé dans la maison des fous, et traité avec une barbarie qui seule aurait suffi pour aliéner sa raison. Victime de l'oppression, et d'un amour malheureux, il fut encore attaqué dans sa gloire littéraire ; des envieux saisirent le moment de sa disgrace pour critiquer son poème ; et peu s'en fallut qu'on ne le regardât comme une production médiocre.

Le Tasse parvint à s'échapper de sa prison ; et, dans la plus affreuse détresse, il traversa une partie de l'Italie, pour se rendre au lieu de sa naissance. Il y trouva sa sœur dont il reçut quelques secours.

Enfin le sort parut se lasser d'accabler ce grand homme. Clément VIII se chargea d'expier les crimes de ses persécuteurs. Il voulut que le Tasse fût proclamé au Capitole le plus grand des poètes. « Venez, lui écrivait-il affectueusement, hono-« rer la couronne de lauriers qui a jusqu'ici ho-« noré ceux qui l'ont portée. » Mais l'inflexible

destinée refusa au Tasse ce dédommagement de ses maux, et la veille même du jour fixé pour son couronnement, le 15 avril 1595, il mourut, âgé de 51 ans.

Près de la Basilique de S. Pierre, où, selon l'usage établi, le Tasse devait aller rendre grâces à Dieu de son triomphe, s'élève sur une colline la petite église de S. Onuphre. C'est là que Bernardo avait passé ses dernières années, et que le Tasse voulut être enterré. C'est là qu'on lit son épitaphe qui, dans son énergique simplicité, est peut-être la seule digne de lui. *Ossa Torquati Tassi hîc jacent. Hoc, ne nescius esset hospes, fratres hujus ecclesiæ posuerunt.*

La Jérusalem a depuis longtemps triomphé de toutes les critiques. Malgré ses défauts, elle est le poème épique le plus près de la perfection qui soit sorti de la main des hommes. Les discussions qui se sont élevées sur le mérite de cet ouvrage, et sur celui du Roland furieux, brillante conception d'un génie universel, ont prouvé seulement que l'Arioste et le Tasse sont l'honneur de l'Italie, et des modèles inimitables.

Les nombreuses critiques auxquelles la Jérusalem fut exposée, firent entreprendre au Tasse deux ouvrages remarquables, du moins par leur singularité. L'un ne fut rien moins qu'un poème

entièrement neuf sur le sujet qu'il avait déja traité, et dans lequel il avait en vue d'éviter les fautes reprochées à la Jérusalem délivrée. Il l'intitula *Jérusalem conquise*. Peu connu aujourd'hui, même en Italie, ce poème est une preuve ajoutée à tant d'autres que le génie ne veut point d'entraves, et qu'il perd toutes ses forces lorsqu'il obéit à des impulsions étrangères; mais le Tasse, à l'imitation du sculpteur athénien, aurait pu dire à ses ennemis, en leur montrant les deux Jérusalem : le chef-d'œuvre m'appartient; l'ouvrage médiocre vient de vous.

L'autre production est une *Préface*, où le Tasse prétend justifier les endroits défectueux de la Jérusalem délivrée, en donnant le poème entier pour une *Allégorie sur le vrai bonheur !* Voltaire a dit que le Tasse trouva sans doute cette *clé* dans le temps de ses vapeurs. Et quel autre jugement porter d'une dissertation où le peintre d'Armide n'inspire que la pitié ! *Torrismond*, tragédie, est également indigne du Tasse; mais l'*Aminte*, pastorale dialoguée, mérita de faire époque dans la poésie italienne, pour l'agrément des idées, le sentiment et l'élégance du style. Quand le Tasse n'aurait fait que ce seul ouvrage, il serait encore un des premiers poètes de l'Italie.

D. D.

LOUIS XI.

Morin del.t

Landon direxit.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

LOUIS XI, ROI DE FRANCE.

Louis XI, fils de Charles VII, naquit à Bourges, en 1423. Ce prince si despotique, et dont le règne porta le coup le plus fatal à la liberté de la France, commença par être un sujet rebelle, un fils ingrat et dénaturé. Il n'avait pas 17 ans qu'il fut le chef de la révolte que l'on appela *la Praguerie*. Charles VII marcha contre les rebelles, les dissipa et leur pardonna. Louis, alors dauphin, parut quelque temps vouloir effacer cette première faute; il signala sa valeur contre les Anglais, et contribua à les chasser du royaume. Mais sa haine pour les ministres du roi et pour Agnès Sorel, et surtout l'impatience de régner l'entraînèrent bientôt dans de nouveaux complots. Se voyant découvert, il quitta la cour, et se retira d'abord dans le Dauphiné, puis chez Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne, qui consentit à lui donner un asile, mais qui ne voulut point entrer dans ses projets séditieux. La conduite du dauphin remplit d'amertume les dernières années, et même abrégea les jours de Charles VII : ce prince se laissa mourir de faim, dans la crainte que son fils ne le fît empoisonner.

Louis XI monta sur le trône, en 1641, et se trouva, dès le commencement de son règne, investi de plus de puissance que n'en avait eu

aucun de ses prédécesseurs. Le gouvernement féodal était presque entièrement ruiné ; il ne restait plus que deux grands fiefs, le duché de Bourgogne et celui de Bretagne. L'esprit de faction, la jalousie du pouvoir et l'amour de l'indépendance s'étaient éteints peu à peu parmi les nobles, pendant la longue guerre qui avait réuni tous les Français contre l'ennemi commun ; et le monarque avait accru son autorité au milieu même des convulsions qui avaient failli le renverser du trône. Pour affermir et pour étendre encore cette autorité, il n'eût fallu que l'étayer sur l'amour et le respect, en montrant de la justice et de la fermeté. Mais la nature avait formé Louis XI pour être un tyran : en quelque temps que le sort l'eût appelé au trône, il aurait signalé son règne par des projets pour opprimer son peuple et se rendre absolu. Soupçonneux, rusé et cruel, jaloux de son pouvoir, opiniâtre dans ses desseins, implacable dans ses vengeances, étranger à tout principe de justice, sans aucune idée de décence, il dédaignait toutes les contraintes que le sentiment de l'honneur, ou le desir de la gloire impose même aux ambitieux. Il sentit que dans la situation où se trouvaient les esprits, il ne fallait plus qu'intimider ou tromper pour asservir, et c'est par la fourbe et par la terreur qu'il voulut gouverner.

Son premier soin fut de disgracier tous ceux que Charles VII avait employés. Les chefs de la

noblesse qui avaient servi son père avec tant de dévouement et de gloire étaient par cela même suspects à ses yeux: il lui fallait des créatures et non des ministres. Il remplit presque tous les départemens d'hommes nouveaux, tirés pour la plupart du rang le plus bas, et qu'il élevait aux places supérieures, afin de pouvoir les sacrifier impunément s'ils eussent mal servi ses desseins, ou refusé d'être les complices et les exécuteurs de ses forfaits. Les grands, privés de leur crédit, dépouillés de leurs places et de leurs priviléges, levèrent l'étendard de la révolte. La guerre dite *du bien public* éclata, et mit Louis au hasard de perdre la couronne et la vie. Après la bataille de Montlhéry, il fut contraint de négocier avec les confédérés, et de leur accorder tout ce qu'ils demandaient. Il ne se releva du traité honteux de Conflans qu'en le violant dans tous ses points. Pour reprendre ce qu'il avait cédé, il trompa les chefs de la ligue les uns après les autres. C'est ainsi qu'on le vit plus d'une fois effacer des violences imprudentes par la faiblesse, à celle-ci faire succéder l'artifice et le parjure, et soutenir enfin des fourberies par des cruautés.

En formant le projet d'abaisser l'ordre de la noblesse, et de réduire tous ses membres au niveau des autres sujets, Louis XI n'avait rien moins que l'intention de relever le corps entier de la nation si longtemps avili sous le gouvernement

féodal. C'était uniquement pour arriver au pouvoir arbitraire, pour *mettre les rois hors de page*, c'est-à-dire pour placer leur volonté au dessus de toutes les loix, dans l'ordre politique, qu'il se proposa de renverser les faibles barrières que lui opposait encore une aristocratie expirante. Dans ce dessein, il eut recours à toutes les ressources de l'intrigue, à tous les mystères et les artifices de la perfidie, pour répandre des semences de jalousie, de haine et de discorde parmi les principales familles du royaume. En les divisant, il prévenait leur opposition : il s'assura de leur soumision, en les intimidant par la sévérité des loix de lèze-majesté, par la rigueur des poursuites exercées par ses commissaires, et enfin par la terreur des exécutions. « Il y a peu de tyrans, dit « un historien, qui aient fait mourir plus de ci- « toyens par les mains des bourreaux, et par des « supplices plus recherchés. Les chroniques du « temps comptent 4000 sujets exécutés sous son « règne, en public ou en secret. Les cachots, « les cages de fer, les chaînes dont on chargeait « ces victimes, sont les monumens qu'a laissés ce « monarque. On ne voyait que des gibets aux « environs de son château : c'était à ces affreuses « marques qu'on reconnaissait les lieux habités « par un roi. » Les détails de l'exécution du duc de Nemours font frémir d'horreur : ses enfans furent placés sous l'échafaud, et virent couler sur

eux le sang de leur père : on les tira de là pour les plonger dans un cachot. Le duc de Berri, frère du roi, et qui avait été un des chefs de la ligue du bien public, ne périt pas, il est vrai, par la main du bourreau, mais il mourut empoisonné.

Soigneux de conserver et d'étendre le droit que son père s'était arrogé de lever des taxes perpétuelles et d'établir une milice permanente, sans le consentement des états-généraux, Louis XI tripla le produit de la taille imposée par Charles VII, et doubla l'armée. Chacune de ces mesures assurait l'exécution de l'autre; toutes deux convenaient également à l'esprit d'un gouvernement qui voulait surtout être redouté, et qui regardait la France *comme un pré qu'il pouvait faucher tous les ans, et d'aussi près qu'il lui plaisait.* Quelque étendue que Louis XI eût donnée à la prérogative royale, il ne put se dispenser cependant d'avoir recours deux fois aux états-généraux. Mais il sut si bien employer la corruption et la crainte, la puissance et l'intrigue, pour les composer à son gré et pour diriger leurs délibérations, qu'il les trouva toujours dociles à ses volontés : ce fut lui qui enseigna le premier aux autres princes le secret funeste d'attaquer la liberté publique, en commençant par empoisonner la source d'où elle découle. Il eut à s'applaudir du succès de tant de soins. Les temps précédens avaient inspiré des mœurs fières et bar-

bares, dans lesquelles on vit éclater quelquefois l'héroïsme. Le règne de Charles VII avait eu des Dunois, des Richemont, des la Hire, des Saintraille, et des magistrats d'un grand mérite; mais sous Louis XI, pas un grand homme. Il avilit la nation. Il n'y eut nulle vertu : l'obéissance et la bassesse tinrent lieu de tout; et le peuple, dit Voltaire, fut enfin tranquille comme les forçats le sont dans une galère.

Pendant que Louis XI établissait en France le despotisme pur sur les ruines de l'ancienne constitution, il ajoutait à l'étendue du royaume par des acquisitions de différente espèce. Il achetait le Roussillon et la Cerdagne; la Provence, l'Anjou et le Maine lui étaient donnés par René et Charles d'Anjou: après la mort de Charles-le-Téméraire, il s'emparait de la Bourgogne et de l'Artois. La France, en étendant ses limites, unit toutes ses parties, et devint alors l'état le plus puissant de l'Europe. Cet accroissement des forces de la monarchie est ce qui a jeté le plus d'éclat sur le règne de Louis XI : les historiens en ont attribué tout l'honneur à ce qu'ils appellent sa profonde politique. Mais est-il bien certain qu'en se contentant de suivre avec fermeté, mais avec modération et franchise, le mouvement imprimé sous le règne précédent, il n'eût pas obtenu le même résultat? Ce prince n'eut réellement pas d'adversaires redoutables, soit au dehors, soit au dedans, et sa

prétendue habilité ne servit le plus souvent qu'à fournir à ses ennemis des armes contre lui. En répétant sans cesse *qui ne sait pas dissimuler ne sait pas régner*, il s'exposait à perdre tout le fruit de cette maxime; en trompant tous ses voisins, il les invitait à le tromper: aussi prouverait-on facilement que les fautes qu'il commit, les revers ou les contrariétés qu'il essuya, il les dut à l'habitude qu'il avait contractée de bonne heure d'introduire dans la politique un mélange de timidité et de finesse, de méfiance et de fausseté, d'artifice et de parjure qui la supplée rarement et qui l'avilit toujours. Ce fut par là qu'il provoqua la ligue du bien public; qu'il fut la dupe du pape Pie II, en abolissant la célèbre pragmatique sanction, regardée comme le rempart de l'église gallicane; qu'il rendit implacable et perfide à son tour Charles de Bourgogne, né emporté, violent, téméraire, mais éloigné de la fraude. La fortune le débarrassa d'un ennemi qui le harcelait sans cesse; mais, après sa mort, ce fut encore cette même politique artificieuse, ce penchant à l'injustice et à la fraude, qui, en suggérant à Louis XI le projet d'envahir l'héritage de Marie de Bourgogne, lui fit perdre l'occasion de réunir à la couronne, par un mariage, les vastes domaines qu'elle porta en dot à Maximilien d'Autriche: événement qui devint la base de la puissance de Charles-Quint, et l'origine

de guerres ruineuses pour la France. Si ce fut, comme dit Mably, un chef-d'œuvre de politique de n'oser combattre Edouard, lorsque celui-ci, encore mal affermi sur le trône d'Angleterre, vint attaquer la France, et d'aimer mieux être son tributaire que son ennemi, cette politique-là ressemble beaucoup à la faiblesse et à la lâcheté. Louis XI montra vraiment celle d'un roi, lorsqu'après la conspiration des *Pazzi*, il protégea Florence contre Sixte IV; lorsque plus sage que son successeur, il ne fit pas valoir les droits que Charles d'Anjou lui avait cédés sur les royaumes de Naples et de Sicile; lorsqu'il *donna au Diable* Gènes qui, après tant d'infidélités, se donnait encore à lui.

Quoique Louis XI ait joint aux vices d'un cœur pervers les défauts d'un esprit bizarre, on ne saurait disconvenir que la nature ne lui eût donné la plupart des talens et même quelques-unes des qualités d'un roi. Il savait faire le bien, lorsqu'il ne croyait pas de son intérêt de faire le mal. Il avait du courage et de l'activité; une continuelle application aux affaires et une grande sagacité: *il portait*, selon ses expressions, *tout son conseil dans sa tête*. La France lui doit plusieurs établissemens et des réformes dans l'administration qui annoncent des vues saines, une surveillance active et un esprit éclairé. Lors même qu'il violait arbitrairement toutes les loix, et que sur de simples lettres

du prince, des confiscations et des bannissemens étaient ordonnés et exécutés tous les jours, il voulait que la justice fût rendue à ses sujets, dans leurs affaires particulières, avec exactitude et célérité. Il créa plusieurs parlemens, et établit une police sévère : Paris, désolé par une contagion, fut repeuplé par ses soins. Il ordonna de rassembler les loix et les coutumes, soit françaises, soit étrangères, afin d'en former un code fixe et uniforme pour tout le royaume : son intention était qu'il n'y eût qu'une loi, qu'un poids et qu'une mesure. Il fut assez éclairé pour ne pas hausser et baisser les monnoies, à l'exemple de ses prédécesseurs. Il s'occupa d'encourager le commerce; pour créer de nouvelles manufactures, il fit venir des ouvriers de la Grèce et de l'Italie, et les exempta de tout impôt. Mais la ruine de l'agriculture avait tari la véritable source des richesses : le commerce et les manufactures languirent malgré les soins de Louis XI. C'est à lui que l'on doit le premier établissement des postes, qui ne furent d'abord destinées qu'au service du roi; une tyrannie inquiète et soupçonneuse devait repousser l'idée d'en faire un moyen de correspondance et de communication pour les citoyens. Enfin il fonda plusieurs universités : il aimait assez les lettres, il les cultivait même, et il leur rendit un service important en protégeant contre le parlement de Paris les premiers impri-

meurs qui vinrent de Mayence s'établir en France, en 1470. Ces actes de l'administration de Louis XI, son affectation à paraître *humble en paroles et en habits*, affectation qu'il justifiait en disant, *quand orgueil chemine devant, honte et dommage suivent de bien près*, sa familiarité étudiée avec les classes inférieures du peuple, quelques traits de bienfaisance et de libéralité, ont fait penser que sous ce règne, si fatal aux grands, le reste de la nation fut du moins heureux. Pour se convaincre du contraire, il suffit de consulter les historiens contemporains, Philippe de Comines entre autres, dont les mémoires écrits avec la retenue que devait s'imposer le ministre et le favori du roi, peignent cependant avec une énergique vérité *l'état de ce royaume tant faible et tant oppressé de mainte sorte;* il suffit surtout de lire les cahiers que les états-généraux, assemblés à Tours, en 1484, présentèrent à Charles VIII: on y voit le tableau le plus touchant des malheurs publics. « Le peuple, disent les trois ordres, « opprimé à la fois par les gens de guerre qu'il « paye cependant pour en être protégé, et par « les officiers chargés de percevoir les revenus du « roi, est chassé de ses maisons dévastées, et erre « sans subsistance dans les forêts. La plupart des « laboureurs, à qui on a saisi jusqu'à leurs che- « vaux, attèlent leurs femmes et leurs enfans à « la charrue; et n'osant même labourer que la

« nuit, dans la crainte d'être arrêtés et jetés dans « des cachots, se cachent pendant le jour, tandis « que d'autres, réduits au désespoir, fuyent chez « les étrangers, après avoir égorgé leur famille « qu'ils n'étaient plus en état de nourrir. » Tels furent dans tous les temps les fruits amers du despotisme.

On pourrait s'étonner que Louis XI, dur, méchant et cruel, ait été sensible à l'amour; il eut en effet plusieurs maîtresses, et il laissa deux enfans naturels: mais on ne doit pas être surpris qu'il ait été dévot. La dévotion était le ton du siécle, on la voyait alors, sans être fausse, unie aux mœurs les plus dépravées, aux vices les plus révoltans. Celle de Louis XI n'était que la crainte superstitieuse d'une ame timide et égarée: sa religion consistait à s'entourer de reliques qu'il faisait acheter dans toute l'Europe, à des prix exorbitans; à attacher à son bonnet une Notre-Dame de plomb à qui il demandait pardon de ses assassinats, sans cesser pour cela d'en commettre; à prier le pape de lui envoyer *le corporal sur quoi chantait monseigneur S. Pierre*, de lui permettre de porter à l'église le surplis et l'aumusse, de se faire oindre une seconde fois de l'ampoule de Reims, etc. Dans ses dernières années, ce tyran farouche, en proie à une sombre mélancolie qui ne lui offrait que des images funestes, et voulant dérober à tous les

regards les progrès du mal qui le conduisit au tombeau, se renferma dans le château du Plessis-les-Tours, dont il avait fait une véritable forteresse, ou plutôt une affreuse prison. C'est là qu'inaccessible à ses sujets, entouré de gardes et d'instrumens de supplice, tremblant devant son médecin *Coitier*, implorant les conseils et les prières de l'hermite *S. François de Paule* qu'il avait fait venir du fond de la Calabre, regrettant la vie, et en même temps dévoré d'ennui, de soupçons et de remords, il vit arriver, en 1483, le terme de sa misérable existence. Louis XI est le premier de nos rois qui ait pris, dans ses actes, le titre de *très-chrétien*, et à qui on ait donné celui de *majesté*. Il fonda, en 1469, l'ordre de S. Michel.

Duclos a publié une vie de Louis XI, en trois volumes; elle est écrite avec impartialité, mais avec une sécheresse rebutante. On assure que Montesquieu, si digne d'être le Tacite de cet autre Tibère, en avait écrit l'histoire, et qu'il la jeta au feu, croyant y jeter le brouillon que son secrétaire avait déja brûlé.

F.

CATHERINE II.

N. del.! *Landon direx.*

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

CATHERINE II.

Il n'y a pas encore dix ans que Catherine II est morte. C'est trop peu de temps, pour que le partage soit bien fait de ce qu'il y a à louer ou à blâmer, de ce qui mérite l'admiration ou une juste horreur, dans un règne comme le sien. La postérité n'existe donc point encore pour cette princesse. Notre tâche n'est pas de la devancer. Nous nous bornerons à choisir quelques faits principaux parmi ceux qui sont reconnus. On trouvera, dans l'Histoire du docteur Tooke, ce qui honore le règne de Catherine; dans le morceau d'histoire, de Rhulière, ce qui est relatif à l'espèce de révolution par laquelle cette princesse s'empara du trône; dans son Histoire, par Castéra, les détails de sa vie et de son règne, jusqu'aux anecdotes les plus secrètes; dans les œuvres du roi de Prusse, Frédéric II, et dans les Mémoires secrets sur la Russie, des témoignages, des particularités qu'il faut lire avec quelque défiance, mais qui ajoutent aux lumières acquises d'ailleurs.

Passer d'une obscure principauté d'Allemagne à l'expectative du titre d'impératrice de Russie; chanceler, pendant près de 20 ans, au premier degré du trône, et sur le point d'en être repoussée, s'y asseoir à côté de son époux; presqu'aussitôt en précipiter ce même époux qui l'y

avait élevée, et parvenir à régner seule par de grands crimes et de grands dangers : se montrer supérieure à tous les dangers, égale aux plus grands succès, inaccessible aux remords : voir les obstacles s'aplanir, les périls se dissiper : régner avec éclat, pendant 34 ans, sur le plus vaste empire, en accroître l'étendue, la puissance, la considération au dehors, la civilisation au dedans : s'emparer de toutes les trompettes de la renommée, se faire célébrer par les plus beaux génies de son siècle, telle est en abrégé la vie politique de Catherine II.

Cette esquisse seule aurait de la grandeur. Elle est susceptible d'en acquérir beaucoup, si on la développe avec art, en choisissant les traits. C'est ce qu'a fait Voltaire. Mais on lui reproche d'avoir été, pour Catherine, courtisan adulateur et non historien ; d'avoir voilé la vérité, outragé la morale, dans le récit de la fin tragique de Pierre III.

Sophie-Auguste d'Anhalt-Zerbst, née, en 1729, dans la Poméranie prussienne et dans la ville de Stettin, dont le prince son père était gouverneur, épousa le duc de Holstein, son parent, que l'impératrice Elizabeth, fille de Pierre I, avait choisi pour héritier présomptif. Des circonstances indifférentes à l'histoire avaient décidé ce mariage qui était bien au dessus des espérances de la maison d'Anhalt-Zerbst. Quand il fut arrêté,

on fit abjurer à la jeune princesse le luthéranisme pour la religion grecque, et elle prit le nom de *Catherine Alexiewna*.

Le grand-duc et elle s'aimèrent, dès qu'ils se virent. Mais la petite vérole, dont le prince fut attaqué, l'ayant rendu presque hideux, de beau qu'il était, rompit le charme, pour la future grande-duchesse. Il n'aurait pas duré, sans cela, à cause des oppositions de goûts et de caractères. Catherine avait l'esprit cultivé: le grand-duc avait de l'esprit naturel, mais sans aucune culture. Il rougissait de la supériorité de sa femme; celle-ci sentait péniblement l'infériorité de son époux. Catherine aimait les arts libéraux, les jouissances de l'esprit; Pierre trouvait le suprême bonheur à porter l'uniforme prussien, à commander l'exercice à la prussienne, à copier, avec une affectation puérile, l'air, les manières, le ton du roi de Prusse, Frédéric II. Ces causes, et quelques autres encore, mirent bientôt du froid entre les deux époux, et dès la première année (1745) ils avaient de l'éloignement l'un pour l'autre. Les courtisans entretinrent ces principes. On indisposa l'impératrice contre le grand-duc, son neveu. Confiné dans la société de ses officiers, il y contracta l'habitude de s'enivrer. Des bizarreries et des ridicules aidèrent encore à le déconsidérer.

Jusqu'en 1752, Catherine paraît ne s'être occu-

pée que de se faire des partisans. Cette année est l'époque de sa première intrigue amoureuse. *Soltikoff*, un des chambellans du grand-duc, la rendit sensible. Aux grâces de sa personne, il joignait un esprit plus cultivé que la plupart des Russes de la cour. Cette intrigue a l'intérêt d'une première passion et rentre dans les faiblesses ordinaires. Elle dura environ trois ans; et, quoiqu'elle eût été pénétrée, elle ne causa que des orages domestiques qui furent habilement écartés. Cependant l'amant fut éloigné, au grand regret de Catherine.

Le polonais Poniatowski lui succéda, en 1755. Cette fois Catherine ne garda plus de mesure. Après avoir été la seule personne de la cour qui l'ignorât, le grand-duc acquit enfin la preuve de ce désordre. Il en fut consterné : il sollicita l'impératrice de punir Poniatowski d'une manière éclatante, et renonça aux égards qu'il avait conservés pour sa femme. La cour s'attendant à des effets terribles du courroux du prince, s'éloigna de la grande duchesse, qui vécut dans l'isolement jusqu'en 1762. La force de son caractère l'ayant aidée à sortir de cette crise, elle s'occupa de ce qui devait arriver à la mort d'Elizabeth, dont la santé déclinait beaucoup. Alors enceinte, à l'insçu de son époux, Catherine se couvrait d'un grand voile, pour déguiser sa grossesse, et allait, tous les jours, dans les églises prier pour l'impératrice malade, affectant les pra-

tiques les plus minutieuses de la religion grecque, afin de se concilier la faveur populaire. Elizabeth mourut, en 1762, et le grand-duc lui succéda, sous le titre de Pierre III. Catherine, retirée dans un palais, à quelque distance de Pétersbourg, méditait les moyens de se mettre à la place du nouvel empereur. Celui-ci avait laissé percer l'intention de faire déclarer illégitime son fils Paul Pétrowitz, de répudier la mère, et d'épouser la maîtresse qu'il avait prise, depuis l'inconduite connue de la grande-duchesse. Catherine le devança. Elle enveloppait alors ses galanteries du plus profond mystère. Ayant reconnu de l'audace dans un de ses favoris, Grégoire Orloff, elle lui fit part du projet de détrôner Pierre III. Grégoire avait deux frères soldats dans les gardes : il les dirigea vers ce but. Une jeune femme de 18 ans, d'une audace inouie (la princesse Daschkoff, sœur de la maîtresse de l'empereur) faisait mouvoir une autre branche de la conspiration, et Catherine rattachait à son projet quelques anciens courtisans qui avaient des vues coïncidantes. La conspiration fut découverte à Pétersbourg, dans la soirée du 8 juillet 1762, par l'indiscrétion involontaire d'un soldat. Mais l'empereur était à une maison de plaisance. Les conspirateurs prirent le parti de brusquer, sur le champ, l'exécution. A 2 heures après minuit, la princesse Daschkoff et Grégoire Orloff envoyèrent chercher Cathe-

rine, qui s'évada du château de Pétershoff avec une femme seule : Alexis Orloff et un soldat l'attendaient avec une voiture; Alexis prend les rênes, et presse les chevaux; mais ils s'arrêtent en route, d'épuisement. Catherine court à pied, et dans une charrette de paysan. Elle arrive, à 7 heures du matin, à Pétersbourg, dans le carrosse de Grégoire Orloff que l'inquiétude avait fait courir à sa rencontre. Trois compagnies des gardes l'attendaient; elle dit à cette poignée d'hommes que l'empereur voulait la faire tuer, cette nuit même, et qu'elle vient réclamer leur protection. Dans l'espace de deux heures, deux mille soldats l'entourent et se prononcent en sa faveur. La multitude s'y joint. L'archevêque de Novogorod, qui était de la conspiration, sacre aussitôt Catherine impératrice. Sa petite armée s'avance au devant de l'empereur, qui rejette les conseils sages et énergiques, comme il avait négligé plusieurs avertissemens salutaires, et ne suit que sa faiblesse. Il s'en remet à la discrétion de Catherine : l'on obtient de lui une abdication : on lui promet de ne le garder que peu de temps aux arrêts : mais six jours après, Alexis Orloff et un nommé Téploff vinrent lui annoncer sa délivrance, et lui demander à dîner : pendant que son compagnon occupe l'empereur, Alexis Orloff verse un breuvage préparé par un médecin de la cour, nommé *Crousse*. Le malheureux Pierre le boit, et ne

tarde pas à ressentir des douleurs violentes. Il en refuse un second verre. Alors Orloff le terrasse. Il lui pressait la poitrine avec les genoux, et lui serrait la gorge avec les mains, lorsque le plus jeune des princes *Baratinski* entra. Aidé de Téploff, il passa une serviette, avec un nœud coulant, autour du col de l'empereur, qui fut étranglé. Alexis Orloff courut apprendre à l'impératrice ce qui s'était passé. Elle allait se montrer à la cour: sa figure ne parut point altérée: elle fut gaie, dîna en public, et reçut le soir. Le lendemain, elle se fit annoncer, à table, la mort de l'empereur, répandit des larmes, et donna toutes les marques de la douleur. Catherine était alors âgée de 34 ans.

L'assassin Baratinsky fut nommé grand maréchal de la cour; et l'impératrice lui fit dans la suite épouser une princesse, parente de ce même Pierre III qu'il avait étranglé. Ce n'est pas que Catherine n'ait manqué quelquefois de reconnaissance, même envers des chefs de la conspiration. Voltaire fut prié par elle de diminuer la part qu'y avait eue la princesse Daschkoff, de n'attribuer le succès qu'à la sagesse et au courage de Catherine, et Voltaire lui obéit.

L'assassinat du jeune prince Ivan, à qui le trône appartenait, est imputé à Catherine, comme celui de Pierre III, et n'est guères moins affreux. Il eut lieu, en 1764, dans la forteresse de *Schlus-*

serbourg. Catherine fut menacée plus d'une fois de subir le sort de son mari ; elle éprouva en public des témoignages très-prononcés de haine et de mécontentement. Mais elle employa toutes les ressources de son immense pouvoir, de son esprit et de son caractère, qui avaient de la force et de l'habileté, à couvrir, par la splendeur et l'éclat de son règne, les moyens qu'elle avait employés pour régner. Elle courtisa Voltaire, d'Alembert, Diderot, Buffon, etc., qui le lui rendirent. Elle fit des choses réellement grandes : une compagnie de savans rechercha, par ses ordres, dans toutes les parties de l'empire, des renseignemens propres à le faire prospérer. Elle améliora le sort de ses sujets, en réformant l'administration de la justice, d'après des principes d'équité et de philosophie. Elle augmenta la masse de la richesse industrielle, ouvrit de grands débouchés au commerce, créa, perfectionna, multiplia les établissemens d'instruction. Ses armées acquirent de la gloire sur terre et sur mer. Ses états s'agrandirent des dépouilles de la Turquie et de la Pologne. Ces imposans résultats sont mêles de crimes, de beaucoup de faiblesses et de désordre d'administration. Mais Catherine n'en ressemble pas moins à l'antique Sémiramis avec laquelle on l'a comparée justement. Elle mourut d'apoplexie, le 6 novembre 1796, âgée de 67 ans.

J.

POPE.

Vertue del.t *Landon direx.t*

NAPOLI

POPE.

La réputation de Pope, l'envie qu'elle a excitée, la beauté de son esprit, et la difformité de son corps, la bizarrerie de son caractère et la bonté de son cœur, sont aussi généralement connus en France qu'en Angleterre; et peut-être est-ce chez nous que ses productions ont eu le plus de succès.

Alexandre Pope vit le jour à Londres, en 1688. Il était l'unique rejeton d'une famille ancienne et considérée. La faiblesse de sa constitution fit longtemps craindre pour sa vie. La nature qui lui avait refusé les avantages extérieurs, l'en dédommagea en lui prodiguant les qualités morales les plus précieuses. Dès la plus tendre enfance, il annonça un vif penchant pour l'étude, et des dispositions pour la poésie. Retiré avec son père dans un petit village appelé Binfield, au milieu de la forêt de Windsor, il composa, à l'âge de 12 ans, une ode pleine de naturel et de grâce, sur les charmes de la solitude.

A 14 ans, Pope savait assez le grec et le latin pour entendre les auteurs anciens. Il traduisit le premier livre de la Thébaïde de Stace; et la copie fut trouvée, par beaucoup de personnes, supérieure à l'original.

Possédant à fond les langues anciennes, il fit

un voyage à Londres pour apprendre le français et l'italien. De retour à Binfield, Pope, à peine âgé de 16 ans, donna des pastorales qui, revues par lui dans la suite, lui parurent, ainsi qu'aux connaisseurs, les plus correctes et les plus harmonieuses de ses productions. L'églogue sacrée intitulée *le Messie*, qu'il publia quelque temps après, et qui réunit le sublime des images à la noblesse de la versification; le poème sur *la Forêt de Windsor*, déja chantée par Cowley et Denham, surpassèrent encore les espérances qu'on avait conçues de son talent.

Quoique son *Essai sur la Critique* n'ait paru qu'en 1716, Pope n'avait guères que 20 ans lorsqu'il le composa. Il fit paraître, peu de temps après, *la Boucle de cheveux enlevée*, badinage plein de grâces et d'imagination, et la fameuse *Epître d'Héloïse à Abeilard*, où il a peint, avec les couleurs les plus vives, les combats de l'amour et de la grâce, et a montré une profonde connaissance des passions et du cœur humain.

Le travail le plus considérable de Pope est sa traduction en vers de l'Iliade et de l'Odyssée qu'il commença en 1713. On prétend que ces deux ouvrages valurent à l'auteur plus de cent mille écus. C'est à cette époque que se forma contre Pope une ligue d'écrivains médiocres dont les noms seraient pour la plupart ensevelis dans

l'oubli, s'il ne leur avait donné, dans sa *Dunciade*, une honteuse immortalité.

Après s'être vengé de ses détracteurs par cette satyre, Pope, animé par des vues plus nobles, commença à travailler sur des sujets de morale. Il sut revêtir des charmes de la poésie la plus riche et la plus variée des dissertations philosophiques dans lesquelles il ne se montre pas moins habile métaphysicien et penseur profond qu'excellent citoyen et homme vertueux. L'*Essai sur l'homme* mit le sceau à sa gloire.

Pope ne fut pas moins recommandable par ses qualités morales que par son esprit et ses talens. Les hommes les plus illustres d'alors, lord Bolingbroke, lord Bathurst, sir Robert Walpole l'honorèrent de leur amitié; et l'on sait dans quelle intimité il vécut avec le doyen Swift, le docteur Arbuthnot, et Warburton. Malgré sa différence d'opinion avec Steele, il lui demeura toujours attaché; et, s'il se brouilla avec Wycherley et Addisson, ce ne fut point de son côté que vinrent les premières offenses.

Pope vécut dans des circonstances extrêmement difficiles. Il s'efforça, aussi longtemps que la chose fut possible, de garder une exacte neutralité entre les deux partis qui divisaient l'Angleterre; mais il lui arriva ce qui arrivera toujours aux hommes modérés : il passa aux yeux des *Whigs* pour un jacobite, et aux yeux des

Torys pour un républicain. Les uns et les autres rendirent cependant témoignage à la droiture de son cœur et à la pureté de ses intentions; et, lorsque les passions furent calmées, on reconnut généralement que si la sagesse de sa conduite avait eu plus d'imitateurs, on aurait eu bien moins d'excès à se reprocher.

Pope ne survécut que de peu à sa mère qu'il avait tendrement chérie, et qui mourut dans un âge très-avancé. Après avoir langui près d'une année, il s'éteignit plutôt qu'il ne mourut, n'ayant encore que 56 ans. Ses restes, ainsi qu'il l'avait desiré, furent réunis à ceux de son père et de sa mère. La seule épitaphe que l'on plaça sur leur tombe fut celle qu'il avait lui-même composée pour eux, et où il avait laissé en blanc l'époque de sa mort.

G. M.

FRÉDÉRIC II.

Tassaert pinx.t *Landon direx.t*

NAPOLI

FRÉDÉRIC LE GRAND.

La Prusse, longtemps état secondaire en Allemagne, avait été érigée en royaume; et, sous le règne de Frédéric-Guillaume I, le second de ses souverains qui eût porté le titre de roi, elle tenait déja un rang considérable parmi les puissances. Charles Frédéric, fils de Frédéric Guillaume trouva, lorsqu'il succéda à son père, des finances en ordre, un état administré avec toute la sévérité du régime militaire, et l'armée de l'Europe la mieux disciplinée. Il se vit alors en état de satisfaire son ambition, son amour pour la gloire, et d'élever en Allemagne une puissance rivale de celle des empereurs, 45 ans après l'époque où l'un d'eux avait hésité à reconnaître la Prusse comme *duché séculier*.

Charles Frédéric, à qui ses contemporains et ses ennemis même ont accordé le titre de *grand*, naquit le 24 janvier 1712. Ses premières années ne furent pas heureuses. Son goût pour les lettres et les arts, s'opposait aux idées et aux vues de son père. Traité en prisonnier d'état, à l'âge de 18 ans, Frédéric voulut se procurer la liberté. Il fut arrêté, gardé plus rigoureusement qu'auparavant, et forcé d'assister au supplice d'un jeune officier, compagnon de sa fuite. On croit que son père voulait le punir de mort, et qu'il ne

céda qu'avec peine à l'intervention de l'empereur. Ainsi fut conservé par ce monarque le plus redoutable ennemi qu'ait eu la maison d'Autriche, depuis Gustave-Adolphe.

Devenu roi, en 1740, Frédéric vit bientôt ouvrir la carrière à son ambition, par la mort de l'empereur Charles VI. Les états de Marie Thérèse, fille unique de ce prince, parurent à plus d'une puissance une proie facile à saisir. Frédéric fit valoir d'anciennes prétentions sur la Silésie, et eut soin de les appuyer d'une armée formidable. Les victoires de Molwitz et de Czarslaw légitimèrent ses droits, et le traité de Breslaw lui donna la province qu'il convoitait depuis longtemps.

Trois ans après, sous quelques-uns de ces prétextes que la politique emploie, Frédéric rompit le traité, et fit une invasion en Bohême. Battu à Chotzemitz par le maréchal Daun, et forcé de lever le siége de Prague, il exerça sur les Autrichiens des représailles sanglantes à Friedberg. C'est là, comme il le disait, qu'il acquitta la lettre de change tirée sur lui, à Fontenoi, par Louis XV, alors son allié. Une seconde paix, aussi avantageuse pour lui que la première, put seule arrêter ses succès.

Déja craint et envié, attirant déja les regards des politiques et des guerriers, Frédéric commença, en 1755, la fameuse guerre *de sept ans*,

dont les événemens variés et les résultats imprévus occupent une place si considérable dans l'histoire.

Frédéric ayant fait alliance avec l'Angleterre contre la France et l'Autriche, entre brusquement dans les états que le roi de Pologne possédait comme électeur de Saxe, oblige les troupes de ce prince à capituler, incorpore la plupart des soldats saxons dans son armée, et réduit l'électeur, mal secondé par les Polonais, à implorer le secours des premières puissances, contre une attaque non provoquée.

Ces plaintes furent entendues par la politique. Frédéric, déclaré *perturbateur de la paix de l'Empire*, vit se réunir contre lui l'empereur, les Cercles, la Russie, la France et la Suède. Les Français s'avancent jusqu'au bord du Wéser. Les Russes s'emparent de tout le royaume de Prusse, et mettent Berlin à contribution, tandis que les armées autrichiennes pénètrent dans la Basse-Silésie. Frédéric semblait perdu : il sut résister partout. Couchant sur la terre au milieu de ses soldats; nourri et vêtu comme eux, secondé par des officiers habiles, craint, admiré de ses troupes et de ses ennemis, il mérite par sa constance, par sa fermeté dans les revers, une fortune meilleure que son génie lui prépare. Battu à Hochkirchen par les Autrichiens; se voyant arracher, par son obstination à ne pas faire quartier aux Russes,

la sanglante victoire de Kunnersdorf; défait en personne, ou par la faute de ses lieutenans, à Siplitz, à Maxen, à Landshut, à Schewdnitz, etc., il ne s'en occupait pas moins à composer des vers français, et disait avec une résignation philosophique : « si je perds tout, j'espère du moins « qu'il n'est point de souverain qui ne veuille « bien de moi pour son général d'armée. » La victoire qu'il remporta à Rosbach sur les Français qui l'estimaient autant qu'ils méprisaient leurs propres généraux, changea la face des événemens. Des frontières de Saxe, Frédéric court en Silésie, et triomphe complètement des Autrichiens à Lissa. Le traité d'Hubertsbourg mit fin à cette terrible guerre, et confirma Frédéric dans la possession des pays qui lui avaient été précédemment cédés.

On peut dire que le reste de sa vie fut consacré à l'administration de ses états; car le premier partage de la Pologne, effectué en 1772, de concert avec l'Autriche et la Russie, fut une spoliation et non pas une guerre. Les démêlés qui s'élevèrent en 1777, entre lui et l'empereur Joseph, ne peuvent pas non plus porter ce nom. L'âge et les infirmités parurent avoir diminué l'ambition de Frédéric, ou du moins l'avoir tournée vers le but louable de la prospérité publique. Il mourut le 17 août 1786, dans sa soixante-quinzième année, plus regretté de ses sujets qu'il ne l'eût été sans

doute, lorsqu'ils ne voyaient encore en lui qu'un conquérant, et que le premier général de son siécle.

Frédéric conserva jusqu'à ses derniers momens la manière de penser libre et indépendante de toute opinion religieuse qu'il avait depuis longtemps adoptée, quoiqu'il eût eu l'art de persuader aux protestans qu'il défendait leur cause, et penchait vers leur culte.

Les liaisons de Frédéric avec Voltaire, et les querelles qui les interrompirent souvent, sont généralement connues. C'est une partie piquante de la vie de ces deux hommes extraordinaires.

Avide de tous les genres de gloire, Frédéric accueillit les savans et les philosophes; il voulut être poète et historien. Ses *Mémoires de Brandebourg; l'Histoire des principaux événemens de son propre règne*, sont des monumens précieux, et lui donnent une sorte de célébrité que César seul a partagée avec lui. On doit regarder comme un de ses plus utiles ouvrages le *Code* qu'il donna à la Prusse. C'est sans doute le premier de tous aux yeux de la raison. Il composa l'*anti-Machiavel*, comme pour laisser un recueil de principes qui condamnât la plupart de ses actions. Prodigue de sa vie dans les occasions importantes, il ménagait peu celle des autres hommes. A l'une des affaires où il fut battu, voyant ses soldats rebutés de six attaques infructueuses, il les ramena

lui-même à la charge, en leur adressant cette inconcevable apostrophe : *voulez-vous donc vivre éternellement?* Sa sévérité à maintenir la discipline fut une des causes de ses succès. Heureux s'il ne l'eût pas quelquefois portée jusqu'à la cruauté !

Quoique l'on ait accusé Frédéric (et jusqu'à un certain point avec justice) de dureté, de bizarrerie, de cet égoïsme si fatal aux nations, lorsqu'il se trouve réuni, dans ceux qui gouvernent, à de grandes qualités ; son génie, ses talens militaires, ses diverses fortunes, l'éclat qu'il répandit sur la Prusse ; la part qu'il eut à tous les événemens importans de son siécle, même les traits de sa vie privée lui assurent une mémoire impérissable, et jettent le plus grand intérêt sur son histoire. Plus d'un souverain illustre a mieux su se faire aimer que Frédéric ; aucun n'a commandé plus impérieusement l'admiration.

D. D.

ARÉTIN.

Titien pinx.t *Landon direx.t*

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III NAPOLI

L'ARÉTIN.

Arezzo, ville de Toscane, fertile en hommes célèbres, a fourni à plusieurs d'entre eux le surnom d'*Aretino;* mais, en français, nous ne donnons qu'à celui-ci le nom d'Arétin. Pierre était bâtard d'un gentilhomme d'Arezzo, et naquit en 1492. Il annonça de bonne heure des dispositions pour la poésie et pour les lettres, mais ses études furent tardives et imparfaites. Il était encore enfant, lorsqu'ayant fait un sonnet contre les indulgences, il fut obligé de s'enfuir à Pérouse. Il s'y fit relieur de livres pour subsister. De là il se rendit à Rome; et la preuve qu'il n'avait pas fait fortune dans son métier, c'est qu'il fit à pied le voyage. Les libéralités de Léon X et ensuite de Clément VII le tirèrent de cet état. Il perdit la faveur de ce dernier pontife, pour 16 sonnets obscènes qu'il fit sur autant de dessins de Jules-Romain, gravés par Marc-Antoine Raimondi de Bologne. L'Arétin quitta Rome, et retourna dans sa patrie en 1524. Jean de Médicis l'appela auprès de lui, lorsqu'il venait de passer au service de François I qui entrait alors en Italie.

Médicis mourut des suites d'une blessure : alors Aretin, résolu à vivre indépendant, alla s'établir à Venise. De là, il lançait des épigrammes et des

satyres contre le pape et les cardinaux. Il employait ensuite ses amis à les apaiser, et à lui faire compter des sommes pour payer son silence. D'autres lui procurèrent, de la part des princes, et même de l'empereur Charles V et de François I des marques de distinction, des présens, et des chaînes d'or.

L'Arétin eut la prétention d'être fait cardinal. Jules III le créa chevalier de S. Jean-de-Latran. Il se rendit à Rome: le pape le reçut en plein conclave, et le baisa au front. Mais Arétin revint à Venise, sans avoir rien obtenu de plus solide. La liberté de ses écrits et de ses propos lui attira plus d'une disgrace. Sa mort eut quelque chose de bizarre comme sa vie. On prétend qu'en entendant raconter un tour de galanterie d'une de ses sœurs, il lui prit un tel accès de rire qu'il tomba de son siége, et se cassa la tête. Il mourut, en 1557, âgé de 65 ans. La terreur qu'il inspirait aux hommes les plus puissans le fit nommer *le fléau des princes :* on lui donna de son vivant le titre de *divin,* quoiqu'il n'y eût en lui rien de merveilleux que son audace; et il se donnait à lui-même le nom de *véridique,* pour accréditer en même temps ses flatteries et ses calomnies. Son nom fut un épouvantail; il est maintenant une injure.

G.

GLUCK.

Duplessis pinx.t *Landon direx.t*

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

GLUCK.

Christophe Gluck, chevalier, pensionnaire de la cour de Vienne, et depuis 1774 de l'Académie de musique de Paris, naquit, en 1712, dans le Haut Palatinat, sur les frontières de Bohème. Il apprit, dans son enfance, les premiers principes de la musique à Prague, et se distingua par son habileté à jouer de divers instrumens. Il passa ensuite en Italie, et, s'étant fixé à Milan, il étudia la composition sous J. B. San-Martino, maître de chapelle, et fit exécuter son premier opéra. Se trouvant à Venise, en 1742, il y donna son Démétrius. D'Italie, il passa, l'an 1745, en Angleterre où il porta son opéra de la Chute des Géans, qu'il fit représenter avec plusieurs autres. Revenu ensuite à Vienne, il y séjourna longtemps sans interruption.

Dès l'époque de son séjour à Londres, il avait abandonné ce que l'on entend communément par le *genre italien;* et, soit pour plaire aux Anglais, soit pour suivre son propre goût, il avait adopté, en la modifiant, la manière établie par le D. Arne, compositeur alors très-célèbre en ce pays; manière qui consiste à écarter tous ces vains ornemens dont l'usage perpétuel peut bien faire briller le chanteur et flatter

un moment l'oreille de l'auditeur, mais dont l'effet infaillible est de faire oublier l'action, et par conséquent de détruire l'intérêt, et de faire bientôt naître l'ennui.

D'après le système qu'il s'était fait, Gluck composa à Vienne, en 1764, ses opéras d'Orphée, d'Alceste, d'Hélène et Pâris, et ce fameux drame qui, en 1765, fut exécuté pour la célébration du mariage de Joseph II. L'archiduchesse Amélie représentait Apollon, les archiduchesses Elizabeth, Josephine, et Charlotte, trois des Muses, et l'archiduc Léopold tenait le clavecin.

Le bailli Du Rollet l'ayant connu à Vienne, en 1772, l'engagea à mettre en musique, pour le théâtre de Paris, son opéra d'Iphigénie en Aulide. Gluck y consentit; et, en 1774, à 60 ans passés, il partit pour Paris où, par la protection de la reine Marie Antoinette, il parvint, malgré toutes les cabales, à faire représenter son ouvrage. Iphigénie en Aulide fut jouée, pour la première fois, le 19 avril 1776; elle excita un enthousiasme qui ne se réfroidit point aux représentations d'Orphée, d'Alceste, d'Armide, et d'Iphigénie en Tauride.

Le succès de cet ouvrage fut le dernier coup porté sur la scène tragique à l'ancienne musique française, déja exclue du théâtre comique par les

chef-d'œuvres de Duni, de Philidor, de Grétry. Mais si Gluck triompha sans peine de Lully et de Rameau, il trouva dans Sacchini et Piccini des concurrens plus redoutables. Sa rivalité avec ce dernier, arrivé en France peu de temps après lui, fut le sujet de discussions très-vives que le public semble avoir terminées en partageant la palme entre les trois concurrens.

Gluck, de retour à Vienne, y mourut, le 15 novembre 1787, d'une attaque d'apoplexie, laissant une fortune d'environ 600,000 fr.

Sans exciter en Italie et en Allemagne un enthousiasme aussi vif qu'en France, Gluck a obtenu dans ces pays de très-grands succès. Il y a aussi trouvé des censeurs : de ce nombre était le fameux Handel qui, soit jalousie, soit conviction réelle, n'a jamais parlé de lui qu'avec mépris. Quelques maîtres allemands refusent à Gluck le titre de classique ; et ce qu'il y a de singulier, c'est que, même en Allemagne, on lui a reproché de s'être sans nécessité privé des ressources que présentent le goût et la science musicale, de ne point assez sacrifier aux grâces, de courir après l'originalité, de rencontrer le baroque, le dur, et de tomber quelquefois dans le bas et le trivial. Sans examiner jusqu'à quel point ces reproches sont fondés, et quels motifs peuvent les avoir dictés, on n'hésite point à regarder comme

certain et comme universellement reconnu que personne n'a jamais été supérieur à ce grand homme, en ce qui concerne la peinture des passions; qu'il a une énergie admirable dans les sujets terribles, une douceur infinie dans les sentimens tendres; qu'il est éminemment dramatique, et qu'il sait toujours intéresser et plaire. Aussi les amateurs s'empressent-ils d'entendre ses ouvrages; quoiqu'ils ne soient pas toujours exécutés comme ils devraient l'être, ces chef-d'œuvres seront à jamais la richesse et la gloire de notre scène lyrique.

C.

DANTE.

Stradanus pinx.t *Landon direx.t*

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

LE DANTE.

Le Dante est le premier poète célèbre qui ait paru dans l'Italie moderne, après les siécles d'ignorance et de barbarie. Si l'on se représente l'époque à laquelle il écrivit ; si l'on pense aux troubles qui déchiraient sa patrie, et parmi lesquels il joua un rôle assez important, on s'étonnera peu des bizarreries répandues dans son poème, ou, comme il l'intitula lui-même, sa *Commedia*, titre assez singulier, qu'il semble n'avoir donné à l'ouvrage que par impuissance de le désigner d'une manière précise.

Le Dante naquit à Florence, en 1265. Dès l'âge de neuf ans, il connut le pouvoir de l'amour. Il a chanté lui-même cet état qu'il appelait sa *vie nouvelle*. « Lorsque sa maîtresse le regardait, « son ame, disait-il, était dans une situation « si délicieuse qu'en ce moment son plus cruel « ennemi n'aurait pu lui déplaire. » L'objet de cette passion précoce, Béatrix Portinari, mourut à l'âge de 24 ans. Le Dante fut au désespoir, et desira longtemps suivre au tombeau celle qu'il avait aimée.

Cette extrême sensibilité présageait au Dante une vie orageuse ; elle le devint surtout lorsqu'il prit une part active aux dissentions politiques.

Les deux fameuses factions des *Guelfes* et des *Gibelins* divisaient l'Italie. Le Dante embrassa avec ardeur la cause des empereurs contre les papes. Les Guelfes, ses adversaires, étaient les plus nombreux, ils le chassèrent de la ville, et le condamnèrent à être brûlé vif. Plein de ressentiment, le Dante se mit à la tête d'une troupe d'exilés, et tenta de rentrer à Florence les armes à la main. Son entreprise échoua, et il fut obligé de se soustraire, par la fuite, à la vengeance de ses ennemis. Depuis ce temps, il ne mena plus qu'une vie errante et misérable. Le seigneur de l'Escale, qui possédait alors la ville de Vérone, donna une retraite au Dante, mais le poète ne sut pas se ménager longtemps cette protection. Il a cependant célébré son bienfaicteur dans quelques endroits de son poème.

Le Dante mourut dans l'indigence, à Ravenne, en 1321; il avait alors 56 ans.

Lorsqu'il n'exista plus, on lui rendit des honneurs inutiles et tardifs. Des savans, des princes même firent publiquement son éloge. On érigea des monumens à cet homme naguères si malheureux, qu'il avait gémi plus d'une fois « d'avoir « mangé le pain des étrangers, et d'en avoir « savouré l'amertume. »

De toutes les conceptions poétiques, la *divina*

Commedia du Dante est celle dont il serait le moins possible de donner l'idée à qui ne la connaîtrait pas. Frappée au coin de l'originalité, du génie, cette inégale composition inspire tantôt la plus vive admiration, tantôt le dégoût, et le plus souvent une sorte de fatigue.

L'*Enfer*, le *Purgatoire*, et le *Paradis* sont successivement visités par le poète. Virgile est son guide dans les régions infernales. Là sont punis tous les crimes par des tourmens dont le nombre et la variété étonnent l'imagination. C'est surtout dans cette partie du poème que le Dante s'élève jusqu'au sublime. Aucune langue n'offre rien de supérieur au terrible épisode d'*Ugolino*, à celui de *Françoise d'Arimini*, et à quelques autres passages de l'*Enfer*. Lorsque le Dante quitte ces lieux de douleur, Virgile s'éloigne; et Béatrix, l'amante du poète florentin, le conduit dans le Purgatoire et dans le Ciel.

Le Dante a fait entrer dans ce cadre une foule de tableaux. Il s'est ainsi procuré les moyens (dont il a amplement usé) de louer ses amis, et de dénigrer ses ennemis. Il est tel de ces derniers qu'il a placés de son vivant même en Enfer.

On a fondé en Italie des chaires pour expliquer le Dante. Malgré ses défauts, qui sont en

partie ceux de son siécle, les Italiens le regardent avec raison comme un génie supérieur et comme le créateur des beautés poétiques de leur langue. Jamais elle n'a eu depuis lui le degré d'énergie qu'il lui avait donnée.

A la tête des admirateurs du Dante, il faut placer Michel-Ange qui portait toujours sur lui le volume de l'*Enfer*. On retrouve, dans le *Jugement dernier* de ce peintre immortel, plusieurs groupes ou épisodes qui ne sont, si l'on peut s'exprimer ainsi, que des traductions en langue pittoresque des idées du Dante.

L'épisode d'Ugolino a eu le sort de tous les morceaux admirés. Les nations voisines se sont empressées de se l'approprier. Les arts l'ont reproduit à leur manière. L'Europe connaît, par la gravure, le tableau que Reynolds en a fait. L'un de nos poètes dramatiques, le respectable M. Ducis, a eu l'art de le faire passer sur la scène française; et, sous sa plume, le vieux Montaigu nous a retracé les angoisses paternelles de l'ennemi de Roger.

Rivarol a donné, en prose française, une traduction ou plutôt une imitation de l'*Enfer* du Dante. Son talent n'était pas en harmonie avec celui de l'auteur italien, mais le livre est utile à qui veut entendre le Dante; les notes surtout annoncent des recherches et de l'érudition.

D. D.

TABLE

De la troisième livraison.

Avis au Relieur.

Ce feuillet doit être supprimé, en faisant brocher ou relier le volume.

---

1. Bossuet.
2. D'Aubusson.
3. Ben-Johnson.
4. Bochart.
5. Agnès Sorel.
6. Vertot.
7. Diderot.
8. Olivier Cromwel.
9. Locke.
10. Clovis.
11. Sydenham.
12. Quinault.
13. Louis IX.
14. Hugues Capet.
15. Milton.
16. Hobbes.

17. Copernic.
18. D'Urfé.
19. Gessner.
20. Charles IX.
21. Bocace.
22. Madame de Pompadour.
23. Sannazar.
24. Le Titien.
25. D'Alembert.
26. Paul Pontius.
27. Henri IV.
28. L. Vosterman.
29. Le Tasse.
30. Louis XI.
31. Catherine II.
32. Pope.
33. Frédéric-le-grand.
34. L'Arétin.
35. Gluck.
36. Le Dante.

N. B. On donnera, de temps à autre, des articles plus étendus, pour les personnages qui auront plus influé sur leur siécle, ou sur leur nation.

PEIRESC.

A. Van-dyck pinx.t — Pandon direx.t

NAPOLI

PEIRESC.

Dans un siécle où le desir de se faire un nom, et la manie d'écrire ont produit tant d'ouvrages, où il n'existe presque personne qui n'ait fait imprimer *son livre*, il n'est peut-être pas hors de propos de présenter à la jeunesse l'exemple d'un homme resté célèbre dans les sciences et dans les lettres, sans avoir rien donné au public.

Nicolas Claude Fabri de Peiresc, conseiller au parlement de Provence, naquit dans cette province, en 1580, d'une famille noble, originaire d'Italie. Dans son enfance, il se distingua par son ardeur à l'étude; parvenu à l'adolescence, il embrassa, dans ses recherches, tous les objets qui peuvent exciter la curiosité des hommes. Les langues, l'histoire, les mœurs, les médailles des anciens, leurs monumens, le droit, la physique occupèrent tout à la fois son esprit avide de connaissances. Il parcourut l'Italie, l'Allemagne, l'Angleterre, la Hollande, et visita, en savant et en observateur éclairé, toutes les bibliothéques, tous les dépôts qui pouvaient lui offrir des débris de l'antiquité, des monumens des arts, ou des productions rares de la nature. Il fut accueilli avec empressement par tout ce que l'Europe possédait alors de savans et d'hommes de génie. Fra Paolo, De Thou, F. Pithou, les deux frères Sainte-Marthe, Casau-

bon, Grotius, Jos. Scaliger, admirèrent l'érudition du jeune savant; mais ils n'eurent pas seuls le droit de fixer l'attention d'un homme auquel aucun genre de connaissance n'était étranger. Porta, regardé alors comme un grand naturaliste, et le célèbre Rubens, furent aussi au nombre de ses amis.

Peiresc, de retour dans sa patrie, entretint un commerce de lettres avec les illustres personnages qu'il avait connus dans ses voyages. Uni par l'amitié avec Guillaume Du Vair, premier président du parlement de Provence, il suivit à Paris ce magistrat, lorsque les sceaux lui furent confiés, en 1616. Peiresc refusa toutes les grâces que lui offrit son ami, et ne fit usage de son crédit que pour rendre service aux savans et aux lettres, et pour s'ouvrir plus facilement les bibliothéques.

Il revint à Aix, après la mort de M. Du Vair, et sa maison, sa bibliothéque, sa bourse même demeurèrent ouvertes pour les savans jusqu'à sa mort, en 1637. Les gens de lettres, dont il avait été l'ami et le protecteur, célébrèrent à l'envi sa mémoire, et son éloge fut composé dans presque toutes les langues de l'Europe. L'Académie de *gli Humoristi* de Rome, dont il était membre, se distingua par les honneurs funèbres qu'elle lui rendit.

Peiresc n'a laissé que des manuscrits en petit nombre, et qui ne sont point terminés.

***

MARINI.

O. Leoni pinx.t *Landon direx.t*

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

MARINI.

Jean-Baptiste Marini, connu sous le nom du *Cavalier Marin*, naquit à Naples, en 1569. Son père était habile jurisconsulte, et desirait que son fils suivît la même carrière; mais Marini était né poète, et la poésie eut la préférence. Pendant quelque temps il fut secrétaire du grand amiral, ensuite il se rendit à Rome: il s'y lia d'amitié avec le Poussin, trop jeune encore pour avoir lu les auteurs qui seuls pouvaient développer et agrandir son génie; Marini les lui fit connaître, mais bientôt il fut obligé de partir avec le cardinal Aldobrandin qui l'emmena dans sa légation de Savoie; le Poussin en fut désolé.

L'esprit caustique de Marini lui fit, à Turin, beaucoup plus d'ennemis que de partisans; et *Murtola* fut si outré de la satyre qu'il fit contre lui, qu'un jour il lui tira un coup de pistolet qui, ayant porté à faux, blessa un des favoris du duc. On pardonna au coupable, à la sollicitation du satyrique qui, appelé en France par la reine Marie de Médicis, y fit paraître son poème d'*Adonis*, qu'il dédia au jeune roi, Louis XIII. Cet ouvrage est rempli d'images agréables et d'allégories ingénieuses, mais dénué de liaison, mais déparé par une foule de pointes, de *concetti* qui firent donner au style de l'auteur le nom de style *Marinesco*.

Cependant l'*Adonis* eut le plus grand succès, et fut le germe du mauvais goût qui régna en Italie pendant un siécle entier.

Marini très-maigre, et d'une taille au dessus de l'ordinaire, avait le caractère franc, la conversation fort agréable, ne dormait jamais que deux heures, et se livrait à l'étude avec tant d'application, qu'un soir un charbon ardent se détacha du feu devant lequel il travaillait, sauta sur une de ses jambes, et, sans qu'il s'en doutât, y fit une brûlure dont il fut très-longtemps à guérir.

Il était retourné dans sa patrie, et, au moment de se rendre auprès d'Urbain VIII, protecteur des gens de lettres, il fut attaqué d'une maladie dont il mourut, en 1625, âgé de 56 ans.

Le recueil de ses ouvrages est composé de *la Strage de gli Innocenti*, de *la Sampogna*, de *la Murtéolide*, de plusieurs Lettres, enfin de l'*Adone* dont Fréron a imité le huitième chant, publié sous le titre des *vrais plaisirs*, ou *les Amours de Vénus et d'Adonis*.

Parmi les éditions des œuvres de Marini, on distingue celle de Venise, 1623, in-4.°, caractères d'Elzevir, et celle d'Amsterdam, 1678, 4 vol. in-24, avec les figures de Sébastien Leclerc.

F. D.

J. B. SANTEUIL..

Dumée pinxt *Landon dirext*

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

SANTEUIL.

Jean Santeuil naquit à Paris, en 1630. Des motifs de religion, et surtout le desir de se livrer plus librement à son goût pour la poésie, et de cultiver un art pour lequel il se sentait né, le déterminèrent à entrer à l'abbaye, en 1653. Il s'y laissa ignorer pendant quelques années, ne s'occupant qu'à jeter les fondemens de sa gloire. La première pièce qu'il publia fut adressée à M. le chancelier Seguier. Ce fut le besoin d'exprimer sa reconnaissance qui le fit entrer dans une carrière où il s'avança par des succès qui le placèrent bientôt au premier rang parmi les poètes modernes qui ont composé en latin. Il reçut, des vrais savans et des personnages les plus distingués, des témoignages d'estime qui ne pouvaient être accordés qu'au talent réel dans le siécle de Boileau, des Commire, des Jouvency, etc. Le roi lui accorda plusieurs gratifications, et une pension de 800 l.

Le portrait de Santeuil se trouve dans les Caractères de la Bruyère : « imaginez-vous un homme « simple, ingénu, crédule, badin, volage, un « enfant en cheveux gris; mais permettez-lui de « se recueillir, ou plutôt de se livrer à un génie « qui agit en lui, j'ose dire, sans qu'il y prenne « part, et comme à son insçu, quelle verve!

« quelle élévation ! quelles images ! quelle lati-
« nité ! » Avant de terminer, la Bruyère ajoute :
« Je commence à me persuader moi-même que
« j'ai fait le portrait de deux personnages tout
« différens ; il ne serait pas impossible d'en trou-
« ver un troisième : car il est bon homme, il est
« plaisant homme, et il est excellent homme. »

Si quelquefois Santeuil était violent et impétueux, c'était par un excès de franchise qui ne lui permettait pas de cacher les sentimens qu'il éprouvait. Sa présomption était fondée sur le sentiment de ses forces. L'amour que Santeuil avait pour son art le rendit l'ennemi des poètes médiocres ; il les mortifiait dans toutes les occasions par ses railleries et ses sarcasmes ; mais il avait, pour les hommes d'un vrai mérite, les égards qui leur sont dûs. Pénétré de la beauté de ses vers, il les récitait avec enthousiasme, et en s'agitant comme un convulsionnaire.

Santeuil mourut, âgé de 67 ans, en 1697, à Dijon où il était allé avec le prince de Condé qui s'y était rendu pour l'assemblée des états de Bourgogne.

D.

GUARINI.

P. De Jode del.t *Landon direx.t*

NAPOLI

GUARINI.

Jean-Baptiste Guarini naquit à Ferrare, l'an 1537, époque brillante de la littérature en Italie; ses aïeux y avaient contribué par leurs soins et par leurs écrits. Guarini marcha sur leurs traces; et, très-jeune, il fut secrétaire d'Alphonse II, duc de Ferrare, qui le députa vers différens souverains de l'Europe. Après la mort de ce prince, il passa successivement au service de Vincent de Gonzague, de Fernand de Médicis, et du duc d'Urbin; toujours fâché d'être l'esclave des grands, et voulant toujours l'être.

Il s'est rendu célèbre par son *Pastor fido*, drame ou poème dialogué en cinq actes, et dans lequel on trouve quelques ressemblances avec *l'Aminte* du Tasse qui disait hautement que Guariñi lui avait volé son bien.

Des longueurs, des jeux de mots, des comparaisons outrées, des peintures trop voluptueuses, des expressions trop libres, peu d'ordre dans la conduite, telles sont les taches que l'on rencontre dans cette production qui, d'ailleurs, est remplie de détails piquans, de pensées fines, d'idées originales, souvent exprimées avec une élégance, une précision que n'offre pas toujours l'estimable traduction française de M. *Pecquet*.

Guarini a fait encore plusieurs ouvrages, entre

autres *l'Idropica, comedia;* et, parmi les nombreuses éditions que l'on a faites du *Pastor fido*, la plus rare est celle d'Amsterdam, 1678, in-24, caractères d'Elzevir, et figures de Leclerc.

Guarini mourut à Venise, en 1612, âgé d'environ 74 ans, estimé comme bon poète, mais abandonné de ceux qui l'avaient cru leur ami, et peu regretté par ses concitoyens, par ses enfans même qui, plus d'une fois, avaient eu à s'en plaindre.

Un Guarini, son grand oncle, avait acquis à Constantinople des manuscrits grecs du savant *Chrysolcras;* il en emporta une partie avec lui, et, de retour à Ferrare, il y attendait les autres avec impatience. Un soir, au moment où il allait se mettre au lit, on vint lui annoncer la perte du navire sur lequel on les avait embarqués, et la peine qu'il en ressentit, fut si vive, si profonde, que ses cheveux blanchirent dans la nuit même.

F. D.

TAVERNIER.

Hainselman pinx.t *Landon direx.t*

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

TAVERNIER.

Jean-Baptiste Tavernier, l'un des plus grands voyageurs du dix-septième siécle, naquit à Paris, en 1605. Son père avait quitté Anvers, sa patrie, pour venir s'établir en France, et y faire le commerce de cartes géographiques. Les objets que le jeune Tavernier avait sans cesse sous les yeux, les entretiens dont il était témoin et qui roulaient constamment sur des sujets de géographie, lui inspirèrent de bonne heure la passion des voyages. A 22 ans il avait déja parcouru les principaux états de l'Europe, la France, l'Angleterre, les Pays-Bas, l'Allemagne, la Suisse, l'Italie, la Pologne et la Hongrie. Jusques-là le desir de satisfaire sa curiosité avait été le but principal de ses courses : en se livrant à des spéculations commerciales, il trouva bientôt le moyen de faire servir son goût dominant à l'établissement de sa fortune. Le trafic des perles et des pierreries le conduisit dans l'Orient; et, pendant l'espace de 40 ans, il fit six voyages en Turquie, en Perse et aux Indes, *par toutes les routes que l'on peut tenir*, ce sont ses expressions. En 1668, Tavernier revint en France. Il était possesseur d'un capital considérable; Louis XIV lui donna des lettres de noblesse, quoiqu'il fût protestant, et il acheta la baronnie d'Aubonne, dans le pays de Vaud. L'inconduite d'un de ses neveux à qui il avait

confié la direction d'une riche cargaison, ayant dans la suite dérangé ses affaires, il vendit sa terre pour payer ses dettes, et se rendit à Moscow, où il mourut en 1689, à 84 ans. Tavernier a publié, en 1679 et 1681, trois volumes in-4.° contenant la relation de ses voyages. Ne pouvant la rédiger lui-même, il chargea successivement de ce soin le génevois Chappuzeau, et la Chapelle, secrétaire du premier président de Lamoignon; il aurait pu choisir deux meilleures plumes: mais toute mal écrite qu'est cette relation, elle ne laisse pas que d'être intéressante, aujourd'hui même que nous connaissons mieux la plupart des pays visités par l'auteur. Si l'on a relevé avec raison beaucoup d'inexactitudes dans les voyages de Tavernier, on a souvent suspecté à tort sa véracité, et on l'a personnellement attaqué avec une aigreur que n'inspirait pas l'amour seul de la vérité. Il avait eu à se plaindre des Hollandais, pendant son séjour aux Indes et notamment à Batavia; il ne les ménagea pas dans le morceau intitulé: *Conduite des Hollandais en Asie;* de là les invectives de Jurieu et de plusieurs autres. Tavernier, Bernier et Chardin ont voyagé dans l'Orient à peu près dans le même temps; tous trois ont publié leurs voyages; mais ceux de Chardin, si justement estimés, ont presque fait oublier les deux autres.

F.

J. DE LA VALETTE.

N... pinx.t Landon dirax.t

NAPOLI

DE LA VALETTE.

L'ordre de S. Jean de Jérusalem, institué, lors des croisades, pour défendre la foi contre les Musulmans, a soutenu trois fois leurs attaques dans le chef-lieu de sa résidence. A chacune de ces époques glorieuses, il était commandé par un grand-maître, français d'origine.

Dans Rhodes, d'Aubusson avait triomphé des forces de Mahomet II; son successeur, Villiers-de-l'Isle-Adam, non moins brave, mais moins heureux, avait été forcé de céder à l'ascendant de Soliman II, et l'île de Malte était devenue l'asile des chevaliers. Plus rapprochés de l'Europe chrétienne, voisins de la Sicile qui pouvait leur fournir des secours de toute espèce, ils avaient encore l'avantage de pouvoir diriger leurs forces, comme d'un point central, sur tous les parages de la Méditerranée, et de braver la puissance colossale de leurs ennemis.

Jean de La Valette-Parisot, élu grand-maître, en 1557, donna une nouvelle activité aux entreprises hardies que l'ordre tentait contre les pavillons du Croissant; et, en peu d'années, plus de cinquante vaisseaux turcs furent amenés à Malte.

Le conquérant de Rhodes vivait encore, et sa fierté fut indignée de ces nombreux échecs. Au mois de mai 1565, sa flotte débarqua dans l'île

une armée de 80,000 hommes qui, par l'immense supériorité du nombre, contraignit les chevaliers à se renfermer dans leurs murailles. Alors se renouvelèrent tous les prodiges de valeur dont Rhodes avait été le théâtre. Les attaques des Turcs, poussées pendant quatre mois avec un acharnement incroyable, échouèrent contre l'intrépidité de La Valette et de ses dignes compagnons d'armes. L'armée de Soliman, diminuée de 20,000 hommes, fut contrainte à une honteuse retraite.

La ville avait été réduite en cendres par le feu de l'ennemi. On en construisit une nouvelle que la reconnaissance et l'admiration décorèrent du nom de *Cité Valette*, qu'elle porte encore aujourd'hui. Son fondateur avait résolu d'en faire une des plus fortes places de l'Europe; il avait vu se réaliser une partie de ce projet, lorsqu'en 1568, la mort termina son honorable carrière.

Le pape Pie V, touché du courage et de la piété du grand-maître, lui avait offert la pourpre romaine, que de La Valette refusa. Sans doute il pensait qu'elle ne pouvait rien ajouter à la gloire d'un prince souverain, et du vainqueur de Soliman.

D. D.

LOWENDHAL.

Petit del.t *Landon direx.t*

NAPOLI

LŒWENDAL.

L'arrière-petit-fils de Frédéric III, roi de Danemarck, Ulric Frédéric Woldemar, comte de Lœwendal, ne parvint au grade de capitaine, l'an 1713, en Pologne, qu'après y avoir été simple soldat, bas-officier, aide-major, et enseigne. L'année suivante, il revint en Danemarck, marcha contre la Suède, en qualité de volontaire, passa en Hongrie en 1716, signala sa valeur à Péterwaradin, à Témeswar, à Belgrade, et n'acquit pas moins de gloire en Sardaigne qu'en Sicile, depuis 1718 jusqu'en 1721. Il défendit Cracovie, sous les drapeaux du roi de Pologne; fit, sur le Rhin, les campagnes de 1734 et 1735; servit la Czarine dans la Crimée et dans l'Ukraine; passa en France, en 1743, avec le titre de lieutenant-général; se distingua aux siéges de Menin, de Furnes, d'Ypres, de Fribourg en 1744; commanda le corps de réserve à la bataille de Fontenoi, en 1745, y repoussa la colonne anglaise; s'empara, dans la même campagne, de Gand, d'Ostende, d'Oudenarde, de Nieuport; assiégea l'Ecluse et le Sas-de-Gand, en 1747; força l'ennemi à s'éloigner d'Anvers; courut à Berg-op-zoom, et le prit, malgré les fortifications du célèbre Coehorn, le Vauban des Hollandais. Le duc de Parme y avait échoué en 1588, et Spinola en

1622. Ce fut à la suite de cette brillante expédition que M. de Lœwendal reçut le bâton de maréchal de France; deux ans avant, Louis XV lui avait remis le collier de l'ordre.

Né avec de l'esprit, M. de Lœwendal avait beaucoup lu, beaucoup appris dans ses voyages; il possédait, à un degré éminent, le génie, la géographie, la tactique, l'art militaire; parlait, avec la même aisance, le latin, le danois, l'allemand, l'anglais, l'italien, le russe, et le français; mais, simple et bon, il ne se croyait supérieur à personne, et parut très-étonné lorsque l'Académie des sciences l'admit au nombre de ses membres honoraires.

Il naquit à Hambourg, le 6 avril 1700, et mourut à Paris, le 27 mai 1755, d'un mal qui lui survint au pied; la gangrène s'y mit, et rien ne put en arrêter les progrès. On regrette de ne pas voir paraître les manuscrits que l'on a trouvés dans ses papiers.

F. D.

HIST. DE FRANCE.

BRIZART.

Mme Guyard pinxt. Landon dirext.

NAPOLI

BRIZARD.

Jean-Baptiste Britard, dit Brizard, naquit à Orléans, le 7 avril 1721, de parens aisés; il eut le malheur de les perdre à dix ans. Amené à Paris, dans la famille de sa mère, il y continua ses études. Un goût décidé pour la peinture le conduisit alors chez le célèbre Carle-Vanloo, et ses progrès furent si rapides, qu'à peine âgé de quinze ans, il se trouva en état de concourir pour le grand prix. Des circonstances particulières le décidèrent à prendre le parti du théâtre. Il resta longtemps dans la province, jouant les premiers rôles tragiques; et peut-être ne fût-il jamais venu à Paris, sans mesdemoiselles Clairon et Dumesnil qui purent juger, à Lyon, de son talent. Encore fallut-il un ordre du roi pour le déterminer à ce voyage.

Brizard était doué d'une sensibilité profonde. Il possédait tout l'instinct de son art, et, lorsqu'il s'animait, son jeu était sublime. Il dut à sa figure noble et à sa belle chevelure, autant qu'à la chaleur de son ame, la réputation de grand acteur. Un jour qu'il manqua périr dans une barque entraînée sous le pont du Saint-Esprit, par le cours rapide du Rhône, sa frayeur fut si grande, que le lendemain, à son réveil, il s'aperçut que tous ses cheveux avaient blanchi. Dès-lors il quitta

les rôles de jeunes princes, pour prendre ceux de roi et de père, dans lesquels il devint inimitable.

Le jour de sa retraite du théâtre, un homme de très-grand mérite monta dans la loge de cet acteur, avec son fils, et dit à ce dernier : *Embrassez Monsieur; c'est aujourd'hui que nous perdons un homme dont les vertus ont surpassé les talens.*

Brizard fut enlevé à la société et à ses amis, le 30 janvier 1790. Le théâtre Français ferma le jour de son convoi. M. Ducis fit son épitaphe, et la fit touchante. « Il m'a semblé, écrivait-il, « en l'envoyant à la veuve inconsolable de notre « grand acteur; il m'a semblé, en la laissant « sortir de mon cœur, que je payais un tribut « de reconnaissance à sa mémoire; car combien « n'en dois-je pas à ses talens! *Nos deux ames* « *s'étaient unies sur la scène;* je n'oublierai ja- « mais cette association avec un homme de bien « et l'acteur *de la nature.* Je ne puis songer sans « attendrissement à *notre* Œdipe et à *notre* roi « Léar, où il fut inimitable. Ces tristes lignes, « destinées pour son tombeau, vont renouveler « vos douleurs, je le sais, Madame; mais con- « sidérez qu'elles rendent justice à ses talens et « surtout à ses vertus, et souvenez-vous, en pleu- « rant sa mort, que vous avez rendu sa vie heu- « reuse. »

F...e.

GUTTEMBERG.

P. Slent del.t *Landon direxit*

NAPOLI

GUTTEMBERG.

Les abrégés, les dictionnaires répètent tous les jours *que Guttemberg inventa l'imprimerie à Mayence, en 1440 :* aucun n'avertit que chaque mot de cette ligne n'est tout au plus qu'une conjecture. Combien, dans l'histoire, de ces résultats courts et commodes dont l'autorité s'ébranle, lorsqu'on les discute ! Il n'est que trop vrai que malgré tant d'ouvrages sur l'origine de l'imprimerie, sur les lieux où fut placé son berceau, et plus de quinze villes ont revendiqué l'honneur de lui avoir donné naissance, sur le nom de ses inventeurs et sur l'époque précise de ses premières productions, l'histoire de cette grande découverte ne présente guère que des probabilités. Ce que la discussion des différens systèmes, l'examen des preuves, et surtout l'étude des premiers monumens de l'art typographique semblent prouver, c'est : 1.° que l'imprimerie tabellaire (avec des planches fixes de bois ou de métal), qui existait depuis longtemps à la Chine, a été appliquée par les Européens à l'impression des cartes et des images vers la fin du quatorzième siècle ; 2.° qu'avant 1440, on avait imprimé de cette manière, soit à Harlem, soit ailleurs, d'abord des recueils d'images avec de courtes inscriptions, puis des livrets d'église ou d'école ; 3.° qu'avant 1440, l'idée des types mobiles fut conçue à Strasbourg,

mais que l'exécution se borna à des essais improductifs avec des lettres sculptées sur le bois ou sur le métal; 4.° que les caractères de fonte, tels que les nôtres, furent inventés à Mayence de 1450 à 1455, et qu'enfin une des premières productions vraiment typographiques, et peut-être la première, est la célèbre Bible latine, sans date et en 637 feuillets, qui précéda le psautier de 1457. Voici maintenant le peu que l'on sait sur Guttemberg. Son nom propre était *Henne* (Jean) *Gaensfleisch de Sulgeloch:* il naquit à Mayence vers 1598, d'une famille noble. En 1420, il alla à Strasbourg et s'y occupa *du poli des pierres et des glaces, et d'autres arts tenant au merveilleux.* Les pièces d'un procès qu'il y soutint, en 1439, attestent qu'il travaillait dès lors à l'imprimerie; mais ces premiers essais furent sans succès. En 1445, il revint à Mayence et reprit ses travaux typographiques. En 1450, il s'associa à Jean Fust ou Faust, trouva enfin l'art de fondre les caractères, art que son ouvrier Pierre Schoeffer perfectionna ou même découvrit avec lui, et imprima la Bible latine. Guttemberg eut, en 1455, un procès avec Faust qui rompit leur société. En 1455, l'électeur de Mayence le reçut au nombre de ses gentilshommes: il est mort vers 1468. Guttemberg et Schoeffer paraissent donc se partager la gloire de l'invention de l'imprimerie: la reconnaissance publique leur associe Faust qui fournissait les fonds de l'entreprise.

F.

BARON.

De Troye pinx.t *Landon direx.t*

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

BARON.

Michel Baron, né à Paris, en 1652, était fils d'un acteur, et se nommait Boyron ; mais Louis XIV l'ayant appelé plusieurs fois Baron, ce nom lui est resté. Ce comédien entra dans la troupe de Raisin, et peu de temps après dans celle de Molière. Il quitta le théâtre en 1691, et reçut du roi une pension de mille écus. Il y remonta en 1720, âgé de 68 ans, avec encore plus d'éclat que dans sa jeunesse.

On a appelé Baron le Roscius de la France. Il excellait également dans le comique et dans le tragique. Sa voix était sonore et flexible, ses tons énergiques et variés, ses gestes précis et ménagés. Son jeu muet était admirable. L'acteur disparaissait : on croyait voir Achille, Agamemnon, Pyrrhus, Cinna, etc.

Comme auteur, il a moins de réputation que comme acteur. On lui a disputé plusieurs pièces, entre autres, l'*Andrienne* qui est attribuée au P. La Rue, jésuite.

Baron avait la plus haute opinion de son art. Il disait lui-même, dans ses accès d'amour-propre, que *tous les cent ans on voyait un César, mais qu'il en fallait deux mille pour produire un* BARON. Il disait souvent qu'il fallait qu'un comédien *fût élevé sur les genoux des reines.* C'est à lui que

Le Sage fait allusion dans ce passage de son roman intitulé, *le Diable boiteux :* « J'aperçois un histrion qui goûte, dans un profond sommeil, la « douceur d'un songe qui le flatte agréablement. « Cet acteur est si vieux, qu'il n'y a tête d'homme « à Madrid qui puisse dire l'avoir vu débuter. Il y « a si longtemps qu'il paraît sur le théâtre, qu'il « est, pour ainsi dire, théâtrifié. Il a du talent ; « et il en est si fier et si vain, qu'il s'imagine « qu'un personnage tel que lui est au dessus d'un « homme. Savez-vous ce que fait ce superbe héros « de coulisses ? Il rêve qu'il se meurt, et qu'il voit « toutes les Divinités de l'Olympe assemblées, « pour décider de ce qu'elles doivent faire d'un « mortel de son importance. Il entend Mercure « qui expose au conseil des Dieux que ce fameux « comédien, après avoir eu l'honneur de repré- « senter si souvent sur la scène Jupiter et les « autres principaux immortels, ne doit pas être « assujetti au sort commun à tous les humains, et « qu'il mérite d'être reçu dans la troupe céleste. « Momus applaudit au sentiment de Mercure ; mais « quelques autres Dieux et quelques Déesses se « révoltent contre la proposition d'une apothéose « si nouvelle ; et Jupiter, pour les mettre tous « d'accord, change le vieux comédien en une « figure de décoration. »

Baron mourut en 1729, âgé de 77 ans.

F...e.

KÉPPLER.

Heidon del.t *Landon direx.t*

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

KÉPLER.

Le privilége des grands-hommes, dit l'éloquent auteur de l'Histoire de l'Astronomie, est de changer les idées reçues, et d'annoncer des vérités qui répandent leur influence sur le reste des siécles. A ces deux titres Képler mérite d'être regardé comme un des plus grands-hommes qui aient paru sur la terre : il est le véritable fondateur de l'astronomie moderne.

Képler naquit à Wiel, dans le Wirtemberg, en 1571. Il alla, en 1589, étudier la philosophie à Tubingen, et y trouva un astronome estimé, Michel Moestlin, qui fut son maître en mathématiques et en astronomie. Moestlin avait été un des premiers partisans du système de Copernic; Képler qui semblait pressentir, dès ses premiers pas, toute la fécondité de cette hypothèse, l'adopta sans hésiter. Sa réputation le fit bientôt appeler à Gratz, en Stirie, pour y professer. C'est là que s'établit entre lui et Tycho-Brahé une correspondance qui inspira à celui-ci le plus vif desir d'avoir auprès de lui l'homme qu'il regardait déja comme son successeur. Les instances de ce célèbre astronome et le titre de mathématicien de l'empereur déterminèrent Képler à s'établir à Prague, avec sa famille, en 1600. Tycho-Brahé mourut l'année suivante, et laissa à son disciple le riche dépôt de ses observa-

tions et le soin de continuer *les Tables Rudolphines* qu'il avait commencées. Képler était physicien autant qu'astronome : doué à la fois d'une imagination vive et d'une pénétration sans exemple, il se sentait emporté comme malgré lui vers la science des causes ; il ne rencontrait pas un fait sans en rechercher l'explication. Dans l'immense recueil de vérité dont il se trouvait possesseur, il entrevit les matériaux de l'édifice du monde, et il s'occupa sans relâche de le construire. Ses méditations se portèrent d'abord sur la marche de la lumière et sur le phénomène de la réfraction encore mal connu. Il créa une nouvelle science qu'il intitula *Astronomie optique ;* cette heureuse application de la physique à l'astronomie fut le prélude des plus étonnantes découvertes.

L'opinion des mouvemens circulaires considérés comme la marche la plus simple et le moyen unique de la nature céleste, est le caractère de l'antiquité. Lorsque ce caractère s'efface, ainsi que l'observe Bailly, le règne des anciens est fini, celui des modernes et leur supériorité commencent. Or cette révolution, ce fut Képler qui la fit : il déchira le voile étendu sur vingt siécles, en découvrant la vraie forme des orbites planétaires, dans son célèbre *Commentaire sur le mouvement de Mars,* l'un des plus étonnans ouvrages exécutés par l'homme armé de la patience et du génie. Dès lors l'astronomie changea de face ; les épicycles de

Copernic et de Tycho lui-même furent détruits ; la simplicité des loix de la nature fut enfin aperçue ; elle remplaça les hypothèses compliquées qu'il avait fallu inventer pour expliquer les mouvemens célestes. Dans cet ouvrage publié en 1609, et dans celui qu'il intitula *Harmonices mundi*, et qu'il donna en 1619, Képler établit les trois grandes vérités suivantes, que l'on regarde avec raison comme le fondement de l'astronomie moderne, et qui portent encore aujourd'hui le nom de *Loix de Kepler* : les orbites des planètes sont des éllipses dont le foyer est au centre du soleil ; les planètes décrivent ces éllipses avec un mouvement inégal, et avec des vîtesses telles que les aires sont toujours proportionnelles aux temps ; les carrés des temps de leurs révolutions sont comme les cubes de leurs distances au soleil. En découvrant la dernière de ces loix, Képler n'osait se persuader qu'il eût enfin trouvé une vérité cherchée pendant 17 ans. *Je croyais d'abord rêver*, dit-il, *et mettre en principe ce qui était en question* : qu'aurait-il pensé s'il eût pu prévoir les conséquences qu'on a tirées de cette loi ? Il s'ensuivait nécessairement que la force centrale, ou la gravité des planètes vers le soleil, était en raison inverse du carré de la distance, c'est-à-dire la plus belle découverte de Newton. C'est ainsi que les ouvrages de Képler renferment le germe de presque toutes les idées modernes. Il approfondit les loix du mouvement, et reconnut le premier

la force d'inertie; conduit par une série de conséquences, il devina la rotation du soleil avant l'invention des lunettes; il doua cet astre d'une force particulière pour retenir et faire circuler les planètes dans leurs orbites, etc. Nous ne devons cependant pas dissimuler qu'au milieu de ces grandes vérités, quelquefois aperçues et désignées plutôt que démontrées, Képler consigna dans ses ouvrages des erreurs qui paraissent aujourd'hui ridicules. En réformant son siécle sur tant de points, il a bien fallu qu'il lui cédât sur quelque chose, et qu'il payât aussi son tribut à l'éducation, à l'habitude et à la faiblesse humaine. *Les Tables* nommées *Rudolphines*, qui furent pour Képler l'objet de tant de travaux et l'occasion de tant de découvertes, parurent en 1627. C'est le plus beau monument qu'un disciple ait jamais élevé à la gloire de son maître; ce fut presque le dernier ouvrage de ce grand homme. Il mourut à Ratisbonne, le 16 novembre 1631. Sa vie, si occupée et si utile aux sciences, fut continuellement troublée par le soin de pourvoir à la subsistance de sa famille. Sans autre fortune que des pensions modiques et souvent mal payées, il était obligé, ainsi qu'il le dit lui-même, de composer pour vivre des almanachs à prédictions, les seuls ouvrages qu'on achetât et qu'on lût à la cour. La gloire et la pauvreté, voilà le sort de Képler: ce fut celui de beaucoup de grands hommes.

F.

MAHOMET II.

Berlini pinx.t *Landon direx.t*

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

MAHOMET II.

Mahomet II, empereur des Turcs, surnommé *Bouyouk*, c'est-à-dire le grand, naquit à Andrinople en 1430. C'est sous son règne que l'empire grec fait place, en Europe, à l'empire turc.

Il y avait à peine un siécle et demi qu'Ottoman, ou Othman, d'abord simple soldat, puis général d'un sultan d'Iconium, avait jeté les premiers fondemens de la grandeur de sa maison. Une partie de la Bithynie et de la Cappadoce fut le prix de son courage. Orcan, son fils, ajouta à cet héritage la Mysie, la Carie et toutes les provinces qui s'étendent vers l'Hellespont. Amurat I acheva de soumettre l'Asie mineure, passa le Bosphore, en 1355, sur des vaisseaux génois, s'empara d'Andrinople, la seconde place de l'empire, et y fixa son séjour. Bajazet I, surnommé *le Foudre*, soumit la Thessalie, la Macédoine et la Bulgarie, et vint, en 1393, assiéger Constantinople. L'empire d'Orient disparaissait alors, si Bajazet, obligé de voler en Asie pour repousser Tamerlan, n'eût été vaincu dans les plaines d'Angora. La fortune des Ottomans résista à ce sanglant revers. En 1429, Amurat II, petit-fils de Bajazet, reprend les projets de son aïeul; vainqueur en Asie, il passe l'Hellespont, s'empare de Thessalonique, inonde de ses troupes les restes de l'empire grec, écrase, en 1444, l'armée chrétienne

en Hongrie, donne, en 1448, un empereur à Constantinople, et s'affermit dans ses nouveaux états par ses vertus autant que par ses talens. Ce fut lui qui institua la milice si longtemps redoutable des Gengi-chéris, que nous nommons Janissaires. Issu de tant de guerriers fameux, Mahomet II les effaça tous.

Deux fois, sous le règne de son père, il fut appelé au trône, et deux fois il le céda, sans résistance, à celui de qui il le tenait. Cette circonstance est remarquable dans la vie d'un ambitieux et d'un conquérant. En 1451 il reprit le sceptre une troisième fois, et ce fut pour ne plus le quitter qu'avec la vie. Ses premiers regards se portèrent sur Constantinople. Amurat, fidèle à ses promesses, avait dédaigné ou différé cette facile conquête. Son successeur fut plus hardi ou moins scrupuleux. Au mois d'avril 1453, Constantinople fut investi par 300 mille hommes, et le 29 mai suivant les Turcs s'en emparèrent après un assaut général. Constantin Dragacès, dernier empereur d'Orient, lutta contre sa malheureuse destinée avec le courage d'un héros. Trahi par ses sujets, abandonné de l'Europe, il périt les armes à la main dans la mémorable journée qui vit disparaître à la fois la liberté des Grecs, le nom des Césars et la gloire d'un empire qui avait subsisté 15 siécles. Mahomet eut la politique de laisser à ses nouveaux sujets le libre exercice de leur religion; il installa lui-même un

patriarche. Constantinople devint la capitale de son empire, et de là, comme d'un point central, il porta tout autour de lui ses armes victorieuses. L'Epire résista quelque temps à ses efforts, mais il finit par la conquérir; après la mort d'Huniade il s'établit sur les bords du Danube. Bientôt il soumit la Grèce et le Péloponèse; acheva d'éteindre l'empire grec en s'emparant de Trébisonde et de la partie de la Cappadoce qui en dépendait; se rendit maître de Caffa, l'ancienne Théodorie; revint réduire Scutari, Négrepont, Zante, Céphalonie, et presque toutes les îles de l'Archipel; courut à Trieste, à la porte de Venise, et s'en empara; prit et saccagea Otrante, et établit la puissance ottomane au milieu de la Calabre, d'où elle menaçait le reste de l'Italie. Pendant 31 ans que dura son règne, Mahomet II marcha de conquête en conquête; il soumit deux empires, douze royaumes et deux cents cités, sans que les princes chrétiens songeassent à se réunir contre un si redoutable ennemi. Scanderberg, le héros de l'Epire, et le célèbre Huniade, gouverneur de la Hongrie, eurent quelque temps la gloire de contenir ce torrent débordé. Les Vénitiens, alors puissans, firent des efforts tardifs pour s'en garantir: mais les chevaliers de S. Jean de Jérusalem, ayant à leur tête le vaillant d'Aubusson, se couvrirent de gloire par la défense de Rhodes. Mahomet II, irrité de sa défaite, se préparait à la réparer; il menaçait à la fois

l'Orient et le Midi de l'Europe, l'Asie et l'Afrique, lorsque la mort le surprit à Nicomédie, à 53 ans. Il ordonna que l'on gravât sur son tombeau ces mots : *Je voulais prendre Rhodes et conquérir l'Italie :* c'était probablement pour tracer à ses successeurs leur devoir.

Il y a loin sans doute de Mahomet II à Alexandre et à César ; mais à quelque distance qu'il soit de ces hommes célèbres, il occupe une place distinguée parmi ceux qui se sont illustrés en ravageant la terre. Il avait des talens remarquables pour son temps, et plus d'instruction que la plupart des princes contemporains. Il parlait avec facilité plusieurs langues, savait le grec et le latin, connaissait l'histoire et la géographie, cultivait les lettres, aimait les artistes et les savans. On peut douter qu'il ait porté la férocité jusqu'à la démence, ainsi que le disent quelques historiens ; et par exemple, qu'il ait fait fendre le ventre à quatorze de ses Icoglans ou pages, pour trouver un melon, et qu'il ait coupé la tête à sa maîtresse, devant ses soldats, pour se montrer supérieur aux faiblesses de l'amour ; mais il est certain qu'il était naturellement violent, qu'il fut quelquefois perfide, et que dans son palais comme sur le champ de bataille, il se montra souvent cruel et sanguinaire. On a remarqué que ses meilleurs ministres ou généraux étaient des chrétiens renégats.

F.

ARIOSTE.

Titien pinx.t *Landon direx.t*

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

ARIOSTE.

Ludovico Ariosto, né à Ferrare, en 1474, était fils de *Nicolo Ariosto*, gouverneur de Reggio, et de la belle Daria Malaguzza, issue d'une noble et ancienne famille de la même ville. Son goût pour la poésie sembla se développer avant sa raison ; son père le vit avec peine, et fit tous ses efforts pour s'y opposer, mais ils furent inutiles, et souvent, comme Ovide, l'enfant fit des vers, en promettant qu'il n'en ferait plus. A peine avait-il atteint sa quinzième année que son parent, le jeune Pandolfe Arioste, et le savant Grégoire de Spolette s'empressèrent de lui donner les premiers élémens de la littérature grecque et latine : à cette époque, il perdit son père qui, presque sans fortune, laissa dix enfans dont le soin retomba sur l'Arioste qui était leur aîné. Les Magaluzzi vinrent à son secours, et bientôt il fut accueilli par le cardinal Hippolyte d'Est qui le traita bien moins en protecteur qu'en ami. A sa mort, l'Arioste passa au service d'Alfonse I, duc de Ferrare, qui le chargea de plusieurs négociations dans lesquelles il eut toujours le plus grand succès. Pour se faire une idée de son adresse et de son caractère, il suffit de le suivre dans les montagnes de l'Apennin, de l'y voir calmer les esprits révoltés, et détruire ou désar-

mer les voleurs dont la province était infestée. Quelque temps après son arrivée dans ce pays, plusieurs de ces brigands le rencontrent seul et se promenant loin de sa demeure : ils courent à lui, le saisissent et allaient l'emmener, quand l'un d'eux s'écrie : *c'est l'Arioste !* A ce nom, tous se prosternent à ses pieds, lui disent que l'auteur de l'*Orlando* leur fait oublier la personne du gouverneur, et le reconduisent jusqu'à la forteresse qu'il habitait.

L'Arioste ne pouvait souffrir qu'on le lût ou qu'on le déclamât sans grâce ; et son oreille était si délicate, qu'un jour il entra furieux dans la boutique d'un potier de terre dont il brisa tous les pots, parce qu'en passant il l'avait entendu estropier une de ses stances. Il savait parfaitement la langue latine, et cependant il ne voulut écrire que dans son idiôme, malgré les représentations du cardinal Bembo auquel il répondit qu'il aimait mieux être le premier des écrivains italiens, que le second des latins. Sage et modeste, il n'était pas plus recherché dans son ameublement que dans ses manières ; et quand on lui demandait pourquoi sa maison était si simple, lui qui dans son *Roland* avait décrit les palais les plus somptueux : « C'est, disait-il, qu'il est « plus prompt et plus facile d'assembler des mots « que des pierres. »

Le successeur de Jules II envia souvent à la mai-

son d'Est le bonheur qu'elle avait de posséder un homme tel que l'Arioste, à qui son mérite et ses mœurs, son respect pour sa mère, et sa bienveillance envers les malheureux procurèrent et conservèrent pour amis, *Paul Jove*, *Bembo*, *Sadoletto*, *Bibiéna*, en un mot, tous les savans, ainsi que tous les poètes du siécle de François I et de Léon X. A Mantoue, Charles-Quint lui mit sur la tête les mêmes lauriers qui avaient couronné celle de Pétrarque; et, d'accord avec les souverains, la république de Venise fit graver les éloges prodigués à *l'Orlando*.

Cet ouvrage parut, pour la première fois, en 1532, et le pape Clément le lut avec transport. Le signor *Abbate Mezea* compare ceux qui n'en goûtent pas les beautés aux paysans grossiers qui s'étaient rassemblés pour attaquer *Roland* dans sa folie.

Grand et bien fait, l'Arioste avait la figure belle, la physionomie agréable, et le Titien s'est plu à saisir ses traits, à rendre l'expression de ses yeux, dont le feu était tempéré par une douceur qui annonçait la sensibilité de son ame. *Simon Fornari* prétend qu'il a aimé plus d'une fois; et l'on croit que le portrait d'*Olympe* est tracé d'après une maîtresse dont il eut deux fils. L'aîné prit le parti des armes, l'autre ne servit que l'amour et les muses.

L'Arioste a fait sept satyres, cinq comédies

des sonnets, des madrigaux, des chansons, des ballades, enfin son *Orlando furioso* qui, bien supérieur à *l'Orlando inamorato* de *Matteo-Maria Borardo* dont il est la continuation, a été traduit et imprimé plusieurs fois en différentes langues. La plus belle édition que l'on en ait faite en italien est celle de Paris 1772, 4 volumes in-8.°, caractères de Baskerville, et figures d'habiles maîtres.

L'Arioste mourut en 1533, âgé de 59 ans, et fut enterré chez les bénédictins. En 1612, un de ses neveux lui éleva, dans la même église, un monument sur lequel on retrouve les inscriptions qui ornaient le premier tombeau dans lequel ses cendres reposaient.

F. D.

VOITURE.

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE" NAPOLI

Philippe de Champagne pinx.t *Landon direx.t*

VOITURE.

Vincent Voiture naquit à Amiens, en 1598, d'un marchand de vin qui ne négligea rien pour son éducation. Bientôt de puissans protecteurs l'introduisirent à la cour, et l'esprit qu'il montrait le fit admettre dans la société la plus distinguée. Il fut un des plus brillans esprits de l'hôtel de Rambouillet. Ayant voyagé en Espagne et en Italie, il y mérita les distinctions les plus flatteuses. Les érudits de ces deux nations admirèrent également les vers qu'il fit dans leur langue. Il faut croire que l'esprit de courtisan contribua à la renommée de l'auteur. Voiture a joui d'une si grande renommée, de son vivant, que Boileau, sacrifiant au goût public, dans un de ses premiers ouvrages, ne craignit pas de placer Voiture auprès d'Horace; mais, dans la suite, devenu le législateur du Parnasse français, il n'hésita point, dans son *Art poétique*, à indiquer les défauts de Voiture, et à détourner les jeunes poètes de l'imiter.

Voiture, trop exalté pendant sa vie, est à peine lu de nos jours. Ce n'est pas qu'il soit dénué de tout charme, mais ce qu'il en a est comme étouffé sous de nombreux défauts. L'affectation et le faux bel esprit règnent dans ses Lettres, dont la moindre lui coûtait, dit-on, 15 jours de travail.

Ses poésies ont quelquefois de la délicatesse, mais elles manquent de naturel. Son sonnet à Uranie, opposé à celui de Benserade sur Job, fit naître une vive querelle parmi des esprits ardens, encore agités des troubles de la fronde. Les deux partis virent même à leur tête quelques-uns des personnages qui avaient le plus marqué dans les dissentions civiles. Ainsi l'histoire de tous les temps se ressemble par un mélange de frivolités et de malheurs.

Voiture avait la passion du jeu et celle des femmes : tous les bienfaits de la cour ne suffirent jamais à ses prodigalités, et il fut souvent obligé de recourir à ses amis, qui répondirent à sa confiance en eux, avec un empressement qui fait leur éloge et le sien : il n'était pas moins empressé à les servir quand l'occasion s'en présentait. Cependant, habitué à vivre avec les grands, il était parfois insupportable à ses égaux. Il avait de plus la petitesse de rougir de l'obscurité de son origine ; c'est ce qui lui attira beaucoup de railleries. Comment un homme qui s'élève par ses talens ne se fait-il pas gloire des obstacles qu'il a eu à vaincre, avant d'arriver à la place que lui marquait son mérite?

Voiture fut reçu à l'Académie française, en 1634, et mourut le 27 mai 1648. L'Académie prit le deuil à sa mort.

B.

ADRIENNE LE COUVREUR

Fontaine pinx.t *Landon direx.t*

NAPOLI

ADRIENNE LE COUVREUR.

Adrienne Le Couvreur, fille d'un chapelier de Fisme, en Champagne, naquit le 14 mai 1690. Le comédien Le Grand lui donna les premières leçons de déclamation ; il la fit jouer à Paris sur quelques théâtres particuliers. Elle débuta au théâtre Français par le rôle de Monime, et fut reçue en 1717. Lors de ses débuts, les battemens de main ne cessaient pas. Un seul homme, tapi dans un coin de loge, et pour qui cet engouement général n'était pas contagieux, se bornait de temps en temps à dire à demi-voix : *bon cela !* Cet original ayant été remarqué par l'actrice à laquelle on fit part de cette espèce de phénomène, elle voulut savoir quel était cet homme-là. On lui apprit que c'était le fameux grammairien Du Marsais. La débutante l'invita, par un billet très-poli, à lui faire l'honneur de venir dîner chez elle, en tête-à-tête. Le philosophe s'y rendit. Avant de se mettre à table, il pria mademoiselle Le Couvreur de vouloir bien lui réciter une tirade des rôles qu'elle aimait le mieux. Elle y consentit ; mais elle fut bien étonnée de n'entendre, de la part de Du Marsais, que deux ou trois *bon cela!* Un peu humiliée, elle lui demanda poliment le mot de cette singulière énigme. — « Volontiers, Made-« moiselle, attendu que si l'explication vous déplai-« sait, je vous épargnerais l'ennui de dîner avec un

« homme qui aurait eu le malheur de vous déplaire.
« — Parlez, je vous en prie, votre réputation m'est
« connue. Je ne peux que gagner beaucoup à vous
« entendre. — Eh bien ! apprenez donc, Mademoi-
« selle, que jamais actrice, à mon gré, n'annonça de
« plus grands talens que les vôtres ; et, que pour
« effacer toutes celles qui vous ont précédées, j'ose
« vous garantir qu'il ne s'agit de votre part que de
« donner aux mots leur vraie valeur ; cela est né-
« cessaire, et surtout dans votre bouche. — Ah !
« Monsieur, quelle obligation ne vous aurais-je
« pas, si vous aviez assez d'indulgence pour m'ap-
« prendre ce secret. » Du Marsais ne se fit pas long-temps prier. La docilité de l'écolière remplit, en très-peu de jours, l'espérance du maître.

Cette actrice avait l'organe voilé, mais intéressant. Sa physionomie s'embellissait par l'expression du sentiment. Jamais de si beaux yeux ne s'ouvrirent pour répandre des pleurs. Coypel l'a représentée dans l'attitude de Cornélie, tenant l'urne de Pompée. Parmi ses amans, on compte le maréchal de Saxe, qui n'était encore connu que pour excellent officier, et Voltaire qui la corrigea des lamentations mélodieuses. Tous deux lui furent attachés jusqu'à sa mort, qui arriva le 20 mars 1730. Ils accompagnèrent son corps jusqu'aux bords de la Seine où elle fut inhumée clandestinement, la sépulture ecclésiastique lui ayant été refusée.

F...e.

WINKELMANN.

R. Mengs pinx.t *Landon direx.t*

NAPOLI

WINKELMANN.

Winkelmann naquit, en 1717, à Stendal, dans la vieille Marche de Brandebourg. Son père était cordonnier, et ne put cultiver le goût qu'il annonçait pour la littérature. Abandonné à lui-même, Winkelmann étudia les auteurs grecs et latins. Mais la détresse où il se trouva le réduisit à être maître d'école ; et c'est alors, comme il le dit lui-même, « qu'il méditait sur des passages d'Homère, « en montrant l'alphabet à des enfans. » Le comte de Bunau, ami des littérateurs, et auteur lui-même, le tira de cet état pénible, et l'appela près de lui. Le voisinage de Dresde fournit à Winkelmann les moyens de méditer sur les productions de l'art, et de se faire connaître des savans.

Une nouvelle carrière s'ouvrit devant lui : le nonce du pape lui proposa de faire le voyage d'Italie, et l'assura qu'il ne lui serait pas difficile de devenir bibliothécaire du Vatican. Cette espérance si flatteuse pour Winkelmann exigeait de lui plus d'un sacrifice, il lui fallait quitter le comte de Bunau, et changer de religion.... L'amour des arts l'emporta. Au reste, il mit tant de candeur dans ses excuses, que son protecteur ne cessa pas d'être son ami.

Avant de partir pour Rome, Winkelmann publia des *réflexions sur l'imitation des ouvrages*

grecs dans la peinture et la sculpture. Cet opuscule fit parmi les connaisseurs une assez grande sensation. Après avoir étudié et observé dans sa route les objets d'art les plus remarquables, Winkelmann arriva à Rome. Mais le prélat qui lui avait fait de si séduisantes promesses ne les réalisa pas. Winkelmann n'en obtint qu'un logement, et sa fierté ne lui permit pas de demander davantage. Il n'avait alors, pour subsister, qu'une pension de cent écus que lui faisait la cour de Dresde. Il la perdit, lorsque la Saxe fut envahie. Sa présentation au pape Benoist XIV, et ses liaisons avec le fameux cardinal Passionei ne lui avaient procuré qu'une considération stérile. Il se vit forcé de renoncer à une partie de son indépendance, et s'attacha au cardinal Albani en qualité de bibliothécaire. Il fut nommé, peu de temps après, *président des antiquités*, et se trouva si satisfait de sa situation que quoique plusieurs souverains d'Allemagne qui desiraient le fixer près d'eux, lui eussent fait des propositions avantageuses, ils ne purent lui faire quitter son séjour favori.

La *description des pierres gravées du cabinet de Stosch* étendit, parmi les antiquaires, la réputation de Winkelmann. *L'histoire de l'art chez les anciens* fut publiée en 1764. Ce magnifique tableau de la naissance, des progrès, et de la décadence de la statuaire chez les principales nations de l'antiquité eut un succès prodigieux, et fut regardé, dès

qu'il parut, comme un ouvrage *classique*. Les erreurs, quelquefois assez graves, que l'on y a découvertes, celles qu'on y pourra découvrir encore ne peuvent nuire à son succès. Winkelmann, il faut l'avouer, est quelquefois systématique; il n'est pas assez sévère dans le choix des morceaux qu'il recommande à l'admiration du lecteur; mais avec quelle chaleur et quel sentiment il exalte les chef-d'œuvres de l'art antique, et expose les immuables principes du *beau!* Avec quelle sagacité il classe les ouvrages de sculpture, et désigne les époques auxquelles on doit les rapporter! Ajoutez à cette connaissance de l'art une érudition profonde, et le talent si rare d'instruire sans fatiguer. Winkelmann n'a pas toujours su se défendre des préventions. Son amitié pour le peintre Mengs, son compatriote, fut sans doute un sentiment estimable, mais elle le porta souvent à l'exagération dans les éloges qu'il donnait à cet artiste.

Blessé des critiques de plusieurs adversaires que son extrême irritabilité n'avait rendu que plus hardis dans leurs attaques, et forcé de renoncer à un voyage en Grèce qu'il avait depuis longtemps projeté, Winkelmann voulut revoir l'Allemagne; mais malgré l'accueil flatteur qu'il recevait, le regret d'avoir quitté Rome le suivait partout. Cette idée le dominait tellement que le sculpteur romain *Cavaceppi*, son compagnon de voyage, le pressa de

retourner en Italie. Parti de Vienne pour Trieste, Winkelmann fit la connaissance, dans cette dernière ville, d'un aventurier italien nommé *Archangéli*, qui gagna sa confiance en témoignant un grand amour pour les arts. Ce misérable voulant lui voler quelques médailles d'or que Winkelmann eut l'imprudence de lui montrer, le frappa de cinq coups de couteau. Il fut pris et puni, quoique Winkelmann qui, à l'approche de la mort, montra de grands sentimens de piété, eût déclaré qu'il lui pardonnait. Winkelmann ayant fait des dons à quelques amis, et institué pour son légataire universel, le cardinal Albani, mourut après sept heures de souffrances, le 8 juin 1768, à l'âge de 51 ans.

L'Histoire de l'Art, écrite en allemand, a été traduite en plusieurs langues. Outre cet ouvrage et ceux qu'on a cités, Winkelmann en a composé plusieurs autres, soit dans son idiôme natal, soit en italien. Les plus considérables sont les *Lettres sur Herculanum*, un *projet d'allégories pour les artistes*, les *Monumenti antichi inediti*, etc. M. d'Hancarville, son ami, et qui, comme lui, a consacré son temps et ses lumières à l'étude de l'antiquité dans la capitale des arts, a composé, en son honneur, une inscription latine, dans le style lapidaire des anciens.

D. D.

SAINT-EVREMONT.

Gunst del.t *Landon direx.t*

BIBLIOTECA NAZIONALE NAPOLI

SAINT-EVREMONT.

Charles de Saint-Denys, seigneur de Saint-Evremont, né en 1613, à Saint-Denys-le-Guast, à trois lieues de Coutances, a joui longtemps d'une réputation extraordinaire, comme bel esprit. Il eût pu prétendre à celle d'homme de guerre, et il tiendrait un rang distingué parmi les littérateurs philosophes, si lui-même n'eût paru dédaigner ce titre honorable. Mais il préféra toujours au rôle de moraliste de profession, celui d'épicurien délicat et de courtisan aimable.

Il termina ses humanités à Paris, sa philosophie à Caen; étudia le droit, se destinant à la robe, et finit par prendre le parti des armes. Sa bravoure, sa politesse, ses talens, les agrémens de son esprit, et les grâces de sa personne, lui gagnèrent tous les suffrages. Trop enclin à la satyre, il perdit la faveur du prince de Condé qui l'avait fait lieutenant de ses gardes; et Mazarin lui fit payer quelques plaisanteries indiscrètes par un séjour de 3 mois à la Bastille. Pendant les démêlés de la Fronde, son attachement à la cour lui avait mérité le brevet de maréchal de camp. Mais une lettre écrite au marquis de Créqui, et dans laquelle il faisait la satyre du Traité des Pyrénées, le plongea dans une nouvelle disgrace, et il ne put éviter la terrible Bastille, qu'en se réfugiant en Angleterre.

Les regrets de ses amis, l'accueil gracieux de Charles II ; les correspondances qu'il conserva en France, et qui chaque jour ajoutaient à sa gloire, adoucirent les ennuis de son exil ; et bientôt ses liaisons intimes avec la célèbre Hortense de Mancini, à qui il voua, en quelque sorte, un culte littéraire, lui firent oublier sa patrie. Il se fixa parmi les Anglais jusqu'à sa mort, qui arriva en 1703. Il avait plus de 90 ans. A cet âge il n'avait rien perdu de l'enjouement de son esprit et de la vivacité de son imagination. Il fut enterré à Westminster. Sa réputation littéraire avait été prodigieuse, mais elle ne s'est point soutenue. Ses poésies très-médiocres ne pouvaient jouir d'un succès durable ; et à peine aujourd'hui lit-on sa prose. Cependant, dans son Traité sur *les divers génies du peuple romain*, dans ses Observations sur Pétrone, Salluste et Tacite, dans son morceau sur la vieillesse, dans celui sur la dévotion qu'il appelle *le dernier des Amours*, on trouve des morceaux dignes de nos meilleurs écrivains. Mais en général il y a, dans ses écrits, plus de finesse que de profondeur, et plus d'élégance que de précision.

L. G. T.

LE SAGE.

J.B. Guélard pinx.t

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

Landon direx.t

LE SAGE.

Le Sage naquit à Vannes, en Basse-Bretagne, en l'année 1668. Il vint à Paris à 25 ans, pour y faire sa philosophie. Ses talens, pour n'avoir été développés que fort tard, n'en furent pas moins aussi brillans que solides. Il se fit connaître par une traduction des Lettres d'Aristenète. Plusieurs pièces qu'il emprunta de la littérature espagnole, et qu'il transporta sur la scène française, n'eurent aucun succès. Mais *Crispin rival de son maître* réussit complètement, et bientôt *Turcaret* le plaça, sinon dans le premier rang des auteurs comiques, au moins à la tête de ceux qui forment la seconde classe. Nous ne pouvons entrer ici dans l'examen des critiques qu'on a faites de cette pièce si amusante. Le plaisir que le public éprouve chaque fois qu'on la joue, est la meilleure réponse à ses détracteurs. Avant qu'elle eût été représentée, Le Sage la lisait dans les sociétés. Un jour qu'il était attendu chez la duchesse de Bouillon, une affaire imprévue l'arrêta; il ne peut se rendre que longtemps après l'heure indiquée. Comme la duchesse lui reprochait, avec humeur, d'avoir fait perdre à l'assemblée deux heures à l'attendre : « Si je les lui ai fait « perdre, reprit Le Sage, rien n'est plus simple « que de les lui faire regagner ; je ne lirai pas ma « pièce. » Il disparut, et rien ne put dans la suite

le ramener chez la duchesse. La Sage s'était déja annoncé par son *Diable boîteux*, comme excellent romancier moraliste. Mais le roman de *Gil-Blas* le met au dessus de tous ceux qui, avant et après lui, ont écrit dans le même genre. C'est son chef-d'œuvre. Une plaisanterie aimable et fine y assaisonne sans cesse les leçons de la morale, et partout on reconnaît l'empreinte d'une ame libre, honnête et pure, qui se rit des travers des hommes, sans les haïr ou les mépriser.

C'était assez le caractère de Le Sage. Heureux au sein de sa famille, exempt de soins et d'ambition, il pouvait se livrer, sans obstacle, à son goût pour les lettres. Mais, pour avoir fait des chef-d'œuvres, il n'en était pas mieux traité da la fortune; aussi le vit-on prostituer son talent au théâtre de la Foire, pendant 20 années de suite. On a le recueil des pièces qu'il composa en partie, avec d'Orneval et Fuzelier. Ses autres ouvrages sont: *le Bachelier de Salamanque*, *Gusman d'Alfarache*, *Estavanille-Gonçalès*, etc., la plupart imités de l'espagnol, et incapables d'ajouter à sa gloire après *Turcaret* et *Gil-Blas*.

Le Sage, vieux, pauvre et infirme, se retira chez un de ses fils, chanoine à Boulogne-sur-mer, où il mourut, à l'âge de 80 ans, le 17 novembre 1747.

L. G. T.

ASTRUC.

Vigée pinx.t *Tardon direx.t*

NAPOLI

ASTRUC.

Jean Astruc naquit, en 1684, dans la petite ville de Sauves, au diocèse d'Alais.

Dès ses premières années, il se fit remarquer par une prodigieuse mémoire et un goût décidé pour l'étude. Son aptitude à tout apprendre le rendait également propre à toute espèce de science; aussi n'écoutant d'abord que son extrême facilité, il se livrait à la fois à la physique, à l'histoire naturelle, à la théologie, aux mathématiques, à l'histoire, à l'étude des langues mortes, enfin à la médecine qu'il cultiva de préférence sous les plus célèbres professeurs de l'école de Montpellier. Il y devint bientôt l'exemple de ses camarades et l'émule de ses maîtres. Une chaire de professeur, qu'il obtint au concours, fut le premier prix de ses travaux. Il la remplit avec éclat jusqu'en l'année 1743.

A cette époque, des circonstances particulières l'amenèrent à Paris. Sa réputation l'y avait précédé depuis longtemps. Les membres les plus distingués de la faculté de médecine lui proposèrent, pour le fixer au milieu d'eux, de l'agréger sans examen, par un décret honorable et digne de sa renommée. Astruc, sen-

sible à cette marque d'estime d'un corps célèbre accepta l'agrégation ; mais, pour ne point violer d'antiques et respectables usages, dont ses talens connus pouvaient le dispenser, il voulut soutenir une thèse publique, à laquelle la faculté, pour honorer davantage son nouveau collégue, ne voulut point nommer de président.

Une grande pratique et de nombreux succès attirèrent bientôt à Astruc des honneurs et de la fortune. Louis XV le nomma l'un de ses médecins consultans ; et Stanislas, roi de Pologne, l'appela près de lui, pour être son premier médecin.

Mais l'éclat d'une place honorable ne dédommage pas toujours des sacrifices qu'elle impose. Astruc, en quittant Paris, renonçait à des habitudes dont le cœur seul d'un médecin peut sentir tous les charmes. Les malades qu'il a rendus à la vie, ceux qui lui ont confié leurs plus intimes secrets, établissent, entre eux et lui, des rapports d'affection dont il compose le bonheur ou au moins l'intérêt de sa vie. Astruc préféra donc aux faveurs de la cour du roi Stanislas, les douceurs de la reconnaissance, et de la confiance de ses anciens et nombreux cliens. Il revint à Paris, où tout son temps fut partagé entre l'étude des scien-

ees, ses malades, et l'éducation de ses enfans.

Doué d'une élocution facile et brillante, d'une érudition immense qu'il aimait à répandre, il mettait un soin particulier aux leçons de médecine dont il était chargé au collége de France. Jamais un plus nombreux concours d'élèves n'y reçut les leçons d'un maître, avec plus d'enthousiasme et d'admiration. Des personnes même étrangères à la science de la médecine, y venaient grossir la foule des auditeurs, et regrettaient, en s'en allant, que leurs occupations ne leur permissent pas de venir plus souvent payer, par leur présence, un juste tribut de reconnaissance et d'éloges, à l'homme éloquent qui les avait instruites et charmées.

On peut juger par le grand nombre d'ouvrages qu'Astruc a composés, combien sa vie a dû être occupée. La médecine possède plus de vingt volumes sur différens sujets de l'art, tous traités avec soin, et pleins d'une érudition aussi brillante que solide. Son ouvrage *de Morbis venereis* est encore aujourd'hui ce qu'il y a de plus complet sur l'origine et les signes de ce terrible fléau.

On lit aussi, avec beaucoup d'intérêt, d'autres productions d'Astruc, qui prouvent l'étendue et la variété de ses connaissances. De ce nombre

sont l'Histoire naturelle du Languedoc ; des Conjectures sur les Mémoires originaux qui ont dû servir à Moyse, pour la Genèse ; un Traité sur l'immatérialité et l'immortalité de l'ame, tous ouvrages remarquables par la clarté du style, et l'immensité des citations.

Ce célèbre médecin a terminé sa carrière, à Paris, en 1763.

B....s.

LE CAT.

Restout del.

Landon direx.

NAPOLI

LECAT.

Claude Nicolas Lecat naquit, en 1700, à Biraucourt, en Picardie. Son père, chirurgien assez distingué, le destina, dès sa jeunesse, à l'état ecclésiastique, et voulut que son éducation l'y préparât. Mais la nature qui se joue des calculs des hommes, n'avait donné au jeune Lecat de vocation que pour la géométrie, le dessin et l'architecture. Les fortifications militaires avaient principalement pour lui un attrait particulier; et, si l'on peut augurer des succès de l'âge mûr, par les dispositions de la jeunesse, il est vraisemblable que le jeune Lecat se fût acquis une grande renommée, dans un art auquel ses goûts et ses facultés le portaient tout entier.

Par respect pour un père estimable, le jeune Lecat fut forcé de renoncer à l'état qu'il ambitionnait; mais il ne put consentir à entrer dans l'église. Alors il composa avec son père; et, pour le consoler de ses refus pour l'état ecclésiastique, il déclara qu'il se ferait chirurgien, et se rendit à Paris pour étudier sous les grands maîtres de l'art.

L'amour du travail, une conception prompte, l'envie de parvenir, et le sentiment de ses forces

firent faire au jeune Lecat de rapides progrès, et il s'aperçut bientôt qu'il trouverait, dans sa profession adoptive, un ample dédommagement du sacrifice qu'il avait fait à son père.

La ville de Rouen lui en offrit l'occasion. Elle annonça un concours pour la place de chirurgien major de son grand hôpital; Lecat s'y présenta, et fut choisi à l'unanimité, en 1731. Ce ne fut point sans quelques regrets qu'il se détermina à résider au lieu de son triomphe. La capitale offrait à sa légitime ambition un théâtre plus vaste. Mais, pour cette fois encore, la reconnaissance et l'amitié changèrent ses projets. M. de Tressan, archevêque de Rouen, son protecteur et son malade, le décida à préférer la ville de Rouen pour l'exercice de ses talens.

Dès ce moment, l'hôpital de cette ville devint une école célèbre de clinique externe, et la maison du professeur, un point de réunion pour tous les amis des arts et des sciences. C'est à cette réunion que l'Académie royale des sciences de Rouen a dû son existence. On érigea aussi en écoles publiques de chirurgie, l'amphithéâtre de l'hôpital, et le roi Louis XV dota cet établissement en faveur de celui qui l'avait formé.

Les occupations de Lecat croissaient avec sa

réputation; mais son infatigable activité suffisait à tout. La chirurgie et la médecine peuvent également s'honorer de ses travaux. S'il paraissait une nouvelle découverte, il s'empressait de la confirmer ou de la combattre par ses propres expériences.

Lecat s'éleva avec force contre le lithotome caché du frère Côme, contre la doctrine de Haller, sur la sensibilité exclusive des nerfs et sur l'irritabilité des seuls muscles. Son Traité des sensations et des passions en général, et des sens en particulier, annonce autant d'érudition que d'imagination; mais ce qui surtout met le comble à sa réputation dans l'art de guérir, c'est qu'ayant concouru huit années de suite pour les prix de l'Académie de chirurgie, et les ayant constamment remportés, il reçut l'honorable invitation de ne plus concourir à l'avenir, pour ne pas décourager les autres prétendans.

Des titres aussi légitimes et aussi nombreux lui valurent d'être choisi par l'Académie des sciences et par celle de chirurgie pour être un des membres associés de ces deux corps célèbres. Le roi lui accorda des lettres de noblesse que, par une distinction particulière, le parlement et la chambre des comptes de Rouen enregistrèrent *gratis*.

Quelques personnes ont reproché à Lecat d'avoir plus souvent travaillé pour l'amour propre que pour l'avancement de son art. Nous aimons à croire que la jalousie a plus de part à ce reproche, que la vérité ; il n'en est pas moins constant que sa mort, arrivée en 1768, a excité les regrets universels des habitans de Rouen, et que les Académies auxquelles il appartenait, n'ont cessé de le regarder comme un des membres qui avait le mieux justifié son adoption.

B....s.

VAN-SWIETEN.

A. De S. Aubin del.t *Landon direx.t*

NAPOLI

VAN-SWIETEN.

Van-Swieten naquit à Leyde, en 1700. Il se destina de bonne heure à l'étude de la médecine. Après avoir terminé son cours de philosophie à Louvain, il revint à Leyde où il se fit bientôt distinguer parmi les nombreux disciples du célèbre Boerhaave. En 1725, il reçut le titre de docteur en médecine. Cette époque ne fut point le terme de ses études scolastiques; il continua, pendant onze ans, d'assister aux leçons de Boerhaave, et ne cessa d'être disciple, qu'au moment d'être professeur. Ses succès excitèrent la jalousie qui, sous le prétexte de la religion, arma contre lui la constitution de l'état. Né de parens catholiques, et ne voulant pas renoncer à leur croyance, il ne put obtenir d'enseigner à Leyde. Le ministère anglais l'invita à venir se fixer à Londres, en lui offrant de placer dans les fonds publics une somme suffisante pour assurer à lui et à ses descendans une rente de 1000 liv. sterl. Van-Swieten le refusa. Son goût pour la vie simple et indépendante lui fit aussi refuser d'abord les offres que la reine de Hongrie lui fit peu de temps après. Cette princesse n'épargna rien pour le déterminer : elle lui écrivit elle-même ; et, sur la promesse qu'elle lui fit de le laisser le maître de continuer le genre de vie auquel il était accou-

tumé, il se décida à passer à Vienne. Nommé premier médecin de l'impératrice, baron du Saint-Empire, chef de l'instruction publique, censeur général de tous les ouvrages, etc., il ne fit usage de sa fortune et de son crédit qu'en faveur des savans et des sciences. Il conserva toujours le même zèle à visiter les malades dans les hospices, et la même facilité à recevoir les pauvres qui venaient le consulter.

Van-Swieten dut sa célébrité à son enthousiasme pour la doctrine de Boerhaave dont il fut le commentateur jusqu'à la fin de sa vie. Ne s'étant appliqué qu'à recueillir les idées de son maître, et à les développer, il n'a rien fait qui lui soit particulier pour agrandir le domaine de la science médicale, et se placer au rang des auteurs. Ses commentaires seront toujours un ouvrage précieux.

Van-Swieten mourut à Vienne, en 1772, âgé de 72 ans.

D.

PRÉVOST D'EXILES.

Schmidt del.t *Landon direx.t*

REGIO NAPOLI

L'ABBÉ PRÉVOT.

La vie entière de l'abbé Prévôt a prouvé quel est le malheur de ces hommes qui, nés avec tous les dons de l'esprit et du cœur, mais dominés par une imagination vive et par des passions ardentes, ne savent ni régler l'une, ni captiver les autres sous le joug de la raison. Jamais existence ne fut plus agitée que la sienne. Tour-à-tour moine ou militaire, trop sensible aux attraits de cette passion qui fait tant de victimes; incapable de jouir des plaisirs du monde avec modération, ou de pratiquer les vertus du cloître avec exactitude;

Il prit, quitta, reprit la cuirasse et la haire.
VOLT.

et malheureux également dans l'un et l'autre état, il finit par rompre tous ses liens, quitta la congrégation de Saint-Maur où il était engagé, et se retira en Hollande. Il n'avait point de fortune; ses talens y suppléèrent. Les *Mémoires d'un homme de qualité* qu'il publia, firent sa réputation. Il avait d'abord fixé sa résidence à la Haye; mais bientôt il passa en Angleterre. Son ouvrage périodique intitulé, *le pour et le contre*, fit des mécontens, et eut peu de succès. Il ne tarda pas à obtenir son retour en France. Les soins généreux du prince de Conti, qui lui offrit un asile; le choix que le chancelier Dagues-

seau fit de ses talens pour la rédaction de l'*Histoire générale des Voyages;* la faveur de quelques grands, le succès de ses ouvrages, tout contribua à lui rendre une considération, qu'il méritait d'ailleurs par ses qualités personnelles. Il pouvait se promettre enfin des jours tranquilles et une vieillesse honorable, lorsqu'un accident affreux termina sa carrière. Assis au pied d'un arbre, dans la forêt de Chantilly, il fut saisi d'une attaque d'apoplexie. On le crut mort; on l'ouvrit, et il expira dans l'opération. Ainsi périt, en 1763, âgé de 66 ans, cet auteur fécond, né à Hesdin, en 1697. Nous ne pourrions faire ici l'énumération de tous ses ouvrages; la totalité monte à près de 200 volumes. On distingue ses *Traductions des Romans de Richardson*, des *Lettres familières de Cicéron*, et de beaucoup d'autres productions; mais surtout ses romans, dont quelques-uns, entre autres *Cléveland*, renferment des beautés du premier ordre. Tous les ouvrages de l'abbé Prévôt, prouvent ce qu'il eût pu faire, si la nécessité où il était de travailler pour le libraire, lui eût permis de polir davantage ses écrits, de mettre plus d'ensemble et de régularité dans ses plans, plus de précision dans ses récits et dans ses réflexions, et plus de vraisemblance dans les faits. Il étonne par la fécondité de son imagination, il intéresse par la pureté et l'élégance de son style.

L. G. T.

LEIBNITZ.

N... pinx.t *Landon direx.t*

NAPOLI

LEIBNITZ.

Godefroi Guillaume Leibnitz, né à Leipsick, fut, comme Newton son contemporain, un génie supérieur. Il dispute à ce dernier la découverte du *calcul différentiel* qui étend presqu'à l'infini le domaine et les moyens des sciences mathématiques.

En mettant à part les prétentions nationales, très-puissantes chez les Anglais, il passe pour constant aujourd'hui que le calcul différentiel fut trouvé, sous des dénominations différentes, en Angleterre par Newton, et en Allemagne par Leibnitz.

Le père de Leibnitz, professeur à l'université de Leipsick, avait laissé à son fils une bibliothèque nombreuse et choisie. Le jeune Leibnitz la lut toute. La méthode qu'il se fit, et la force de son esprit le préservèrent de la confusion qui résulte des lectures accumulées, sans ordre ni mesure. Il devint tout ce qu'il avait lu, c'est-à-dire, poète, historien, orateur, jurisconsulte, théologien, philosophe, et surtout mathématicien. Le seul morceau de poésie digne de son nom, est un poème latin sur la mort du duc de Brunswick.

A l'âge de 20 ans, Leibnitz voulut se faire recevoir docteur en droit. Il en avait la science. A 22 ans, il étonna les publicistes par un écrit qui avait pour but de diriger l'élection d'un roi de Pologne.

A 24 ans, il défendit la gloire d'Aristote qu'on lui semblait trop rabaisser. A 25 ans, il dédia deux Traités de physique, l'un à l'Académie des sciences de Paris, et l'autre à la Société royale de Londres : ces deux traités formaient une physique générale, la plus complète qu'on pût avoir alors. De belles préfaces, de savantes dissertations, des aperçus nouveaux sur le droit public, sur l'histoire du moyen âge, ou sur celle de la maison de Brunswick, auraient suffi pour lui faire une célébrité dans ce genre. Si on le compare à lui-même, c'est dans les sciences mathématiques que réside sa gloire principale : son nom est à la tête des problèmes les plus relevés ; il est mêlé dans tout ce que la géométrie a fait de plus grand dans ce siècle. Si on le compare aux autres philosophes modernes, la force d'esprit avec laquelle il soumit toutes les matières, et y trouva des rapports nouveaux, le font paraître prodigieux et lui laissent peu d'égaux.

La métaphysique [illegible] exerçait alors que sur des sujets plus épineux qu'intéressans. L'union de l'ame avec le corps, la liberté ou la non-liberté de l'homme dans ses actions, le vide, les atômes, le temps, l'espace occupèrent aussi Leibnitz. Il eut ses idées particulières, ses *monades*, son *harmonie préétablie*, idées non moins creuses que quelques autres de Descartes, de Malebranche, etc. ; mais il avait reconnu l'insuffisance de cette méta-

physique réellement nébuleuse, et il se proposait d'en établir une meilleure. Il projeta un alphabet des pensées humaines, une langue philosophique qui aurait participé de la simplicité, de l'exactitude de la langue des géomètres, et au moyen de laquelle toutes les idées et toutes les nations auraient eu des communications directes. En discutant sur le mystère de la Trinité, avec un disciple de Socin, il sentit l'imperfection de cette logique disputative qui est l'arsenal plus que la régulatrice des disputes, et il proposa aussi des moyens de la perfectionner.

Leibnitz fut donc encore théologien, mais d'une espèce particulière. Il était né dans la secte de Luther. Il eut, avec deux évêques célèbres, l'anglican Burnet et notre Bossuet, des correspondances pour la réunion de l'église anglicane à l'église luthérienne, et pour un rapprochement entre l'église protestante et la catholique. Ces négociations polémiques n'eurent d'autre résultat que d'attester l'universalité de Leibnitz, et l'impossibilité des rapprochemens de cette nature. Ce n'est pas que le philosophe de Leipsick dut être bien exigeant : sa seule doctrine en religion était une vaste tolérance. Il l'a développée dans sa correspondance avec Pélisson, devenu de protestant persécuté, catholique trop peu tolérant. Du reste, les opinions particulières de Leibnitz sont plus que suspectées d'une indifférence, qu'aucune théolo-

gie n'approuve. S'il parut critiquer Bayle, par sa *Théodicée*, ce fut à la sollicitation de la reine de Prusse ; mais on sent qu'il ménage son adversaire, et il écrivit au savant Pfaf qu'il partageait les opinions de ce même Bayle. Leibnitz ne faisait, à proprement parler, aucun exercice de religion. Les pasteurs luthériens lui en firent plus d'une fois des reprimandes publiques. Il ne vit la religion qu'en homme d'état. Dans un de ses grands projets, il range l'Europe politique sous un seul souverain (un empereur), et l'Europe religieuse sous un seul chef (le pape). Il est probable que cette idée ne contribua pas peu à donner de l'humeur aux pasteurs luthériens contre lui. Quoi qu'il en soit, c'était sûrement parce que la majorité des Européens était catholique, qu'il préférait cette religion, plus que pour son propre compte, car il refusa des propositions avantageuses qui lui furent faites pour le fixer en France, par la raison qu'on exigeait qu'il se fît catholique. Il justifia à sa mort les reproches des ministres luthériens. Son domestique lui ayant proposé d'appeler un pasteur, il répondit : *je n'en ai pas besoin.*

Le czar Pierre I visita Leibnitz, et adopta ses idées pour introduire les sciences et les lettres en Russie. Ainsi Leibnitz est un des premiers bienfaiteurs de cette nation à laquelle il ne manque que des lumières. Ce fut sur le plan de Leibnitz que le premier roi de Prusse institua l'Académie de

Berlin. Ce monarque, l'empereur de Russie, celui d'Allemagne, le roi d'Angleterre, les électeurs de Saxe et de Mayence, les ducs de Brunswick se disputèrent en quelque sorte la gloire d'honorer Leibnitz, et de lui faire accepter des bienfaits. L'Académie des sciences de Paris le mit en tête de ses associés étrangers.

Il y a peu de particularités remarquables dans la vie d'un savant; mais quelquefois elles sont instructives. Il y aurait plus d'avantage à imiter la manière de lire de Leibnitz, que son régime de vie. Il faisait des extraits de tout ce qu'il lisait, et y ajoutait ses propres reflexions. Cette méthode gravait pour toujours les choses dans son esprit. Quant à son genre de vie, c'était celui d'un célibataire dévoué exclusivement à l'étude. Il mangeait seul et à des heures non réglées. Son principal repas était à une heure ou deux du matin. Souvent il ne dormait que sur sa chaise. Il était quelquefois des mois entiers, sans quitter son siége. Cette assiduité laborieuse paraît lui avoir causé un engorgement et un ulcère à la jambe qu'il traita à sa fantaisie. Il ne consultait point les gens de l'art auxquels il croyait trop peu. Cette espèce d'incrédulité ou d'abandon lui fut fatale, car ayant pris, dans un accès de goutte, une médecine que lui avait conseillée un jésuite d'Ingoldstat, il mourut une heure après, à Hanovre.

Le docte Eckard qui a continué son histoire de Brunswick, lui fit faire des obsèques magnifiques

auxquelles il invita toute la cour de l'électeur de Hanovre, roi d'Angleterre. Aucun des courtisans ne parut à la pompe funèbre; sur quoi Fontenelle observe qu'Eckard a tort de s'en étonner. Leibnitz ne laissant personne après lui qui pût leur être utile, ils n'auraient eu qu'un hommage de sentiment à rendre à son mérite : or ce genre de devoir n'est pas dans le calendrier des courtisans. Le même Fontenelle a caractérisé Leibnitz d'une manière ingénieuse et précise par cette comparaison. « Pareil « en quelque sorte, dit-il, aux anciens qui avaient « l'adresse de mener jusqu'à huit chevaux de front, « il mena de front toutes les sciences... Il était uni- « versel, dit encore Fontenelle, non parce qu'il « allait à tout, mais parce qu'il saisissait dans tout « les principes les plus élevés et les plus géné- « raux, ce qui est le caractère de la métaphysique... « Il s'entretenait volontiers avec toute sorte de « personnes... Se dépouillait facilement du carac- « tère de savant et de philosophe... Il était aimable « avec les femmes... Il était toujours d'humeur « gaie; à quoi servirait sans cela d'être philo- « sophe?... Il entrait dans les travaux ou les pro- « jets de presque tous les savans de l'Europe... « Il aimait presque autant travailler au profit ou « pour la gloire d'autrui que pour lui-même. »

Leibnitz vécut 70 ans, étant né en 1649, et mort en 1719.

J.

BARBEROUSSE II.

N. pinx.t *Landon direx.t*

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

BARBEROUSSE.

Il y a deux frères de ce nom, ou plutôt de ce surnom, tous deux pirates et rois d'Alger, mais d'ailleurs assez peu dignes de l'histoire, car de pirate parvenir à commander aux Algériens, n'a rien d'extraordinaire, ainsi que d'être brave. L'aîné des *Barberousse* offre néanmoins un trait assez piquant pour un corsaire qu'on ne suppose pas avoir lu l'histoire. Attiré dans une embuscade par le gouverneur espagnol d'Oran, sur la côte d'Afrique, il employa une ruse dont Mithridate avait fait usage : il sema sur sa route son or, son argent, sa vaisselle, pour retarder la marche de l'ennemi qui le poursuivait de près. Mais il fut atteint, et périt avec sa troupe, en 1518.

Son frère lui succéda. Il est plus fameux, et ses exploits ont quelques rapports avec notre histoire. C'est pour cela que nous en retraçons les traits et le souvenir. Soliman II lui donna le commandement de ses flottes. Il parcourut la Méditerranée avec cent galères, fit trembler Charles-Quint, et prit Tunis, en 1535. L'année suivante, Charles-Quint arma contre lui une puissante armée; et, aidé d'André Doria vainquit Barberousse, lui reprit Tunis, et y rétablit le roi chassé. Mais bientôt Barberousse parut devant la Sicile avec une flotte turque; Charles-Quint fut effrayé de nouveau, et souscrivit une trêve.

François I, s'élevant au dessus des idées de son siécle, avait fait, en 1543, une alliance avec les Turcs; en conséquence ils combattaient pour lui contre son ennemi l'empereur-roi d'Espagne. Barberousse se joignit au comte d'Enghien pour assiéger Nice (en 1543). Cette entreprise fut sans succès; mais ce ne fut pas la faute de l'amiral algérien. A en juger par l'anecdote suivante, il ne remporta pas une grande opinion de l'armée française. Quoique sur le territoire de France, le général français manqua de poudre et de plomb; il en envoya demander à Barberousse qui refusa durement : « Voyez, « disait-il à ses officiers, la stupidité de ces chré- « tiens qui s'engagent dans une expédition, sans « s'être munis des instrumens de la victoire... » Puis s'adressant au baron de la garde, qui avait été ambassadeur à Constantinople et qu'on avait chargé de cette mission, comme bien voulu des Turcs: « Si tout autre que toi avait été chargé d'une « pareille commission, je ne lui aurais répondu « qu'en le faisant mettre à la chaîne. »

Quelques années auparavant (en 1538) Barberousse avait conquis pour l'empire turc, le royaume d'Yémen. Il mourut, en 1547, âgé de 80 ans, de suites de débauches.

Le véritable nom des Barberousse était *Chairouddin* ou *Cheredin*. Ils étaient originaires de Sicile.

J.

TAMERLAN.

N... pinx.t *Landon direx.t*

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

TAMERLAN.

Timur, ou Timour, Amir-Timour, ou Temir-Akschakal, est le même personnage que les Européens nomment Tamerlan. C'est un de ces conquérans terribles de l'Asie qui ont ravagé le monde, sans lui faire aucun bien, et pour la fureur de la monarchie universelle. On ne peut comparer Timur qu'à Gengis-Kan, tartare (tatar mogol) comme lui, et qui existait environ deux siécles auparavant. Pour l'étendue et la rapidité des conquêtes, Alexandre est inférieur à l'un et à l'autre.

On a dit que Tamerlan descendait par les femmes de Gengis-Kan même. D'autres ont prétendu qu'il était fils d'un berger, et que sa bravoure l'avait fait élever au trône de *Dschagataï* par les émirs. On trouve la même incertitude sur des faits plus importans: par exemple, fit-il enfermer et périr dans une cage de fer Bajazet? Des historiens l'affirment, mais ils sont suspects d'avoir voulu rendre odieux le conquérant de leur pays; d'autres ne font point mention de cette particularité; quelques-uns la nient positivement, et semblent les plus croyables. Ils disent, au contraire, que Tamerlan ne négligea rien pour consoler Bajazet de ses revers, et qu'il était sur le point de lui rendre ses états, lorsque

le sultan mourut. Les Turcs qui lui imputent, d'après les Grecs, la cage de fer, lui attribuent d'ailleurs d'avoir rendu avec magnanimité à l'un des fils de Bajazet le trône de son père. Ce n'est pas que Tamerlan ne fût sanguinaire : il ne pardonnait point de lui résister. Les habitans des villes qui se défendaient étaient passés au fil de l'épée. Ainsi périrent 70,000 individus dans Ispahan. Les habitans de Sébaste et de Bagdad subirent le même sort. On a porté à environ 800,000 les victimes égorgées dans Bagdad et ses environs.

Du reste entre Alexandre et Tamerlan, la différence est dans le degré de civilisation et les mœurs, plus que dans les caractères. Alexandre construisit des villes et ouvrit des routes au commerce; Tamerlan ne fit que dévaster : mais le *Tatar* n'en était ni plus violent ni plus cruel que le héros civilisé de la Grèce. C'était le droit public des *Tatars* de ravager et de ne point pardonner à ceux qui se révoltaient ou qui refusaient de subir le joug. Alexandre se fit souvent le même droit public.

De tout ce que les Arabes, les Grecs et les Turcs ont écrit sur Tamerlan, nous nous bornerons à ce qui suit : il naquit en 1335 (et non en 1557, comme le dit Voltaire). Son règne ne fut qu'une série rapide de victoires et de conquêtes, dans la Perse, dans l'Indostan, en Egypte,

en Syrie, en Géorgie, en Natolie, etc. Il marchait à la conquête de la Chine, quand la mort l'arrêta, en 1505, à l'âge de 71 ans. Dans la guerre qu'il fit à Bajazet, le sultan vaincu et détrôné fut aussi le plus barbare et le plus injuste : après avoir aidé le neveu de l'empereur d'Occident à se mettre à la place de son oncle, Bajazet allait dépouiller le neveu ; cinq émirs ou princes mahométans avaient été aussi dépouillés par lui ; l'empereur menacé et les émirs réclamèrent la protection de Tamerlan, et ce que le *Tatar* demanda pour ses protégés paraît juste. Refusé avec hauteur, il vainquit et détrôna Bajazet, en 1402, à la fameuse bataille d'Ancyre qui dura trois jours. Après ses premiers succès, il avait consenti à la paix, aux mêmes conditions qu'avant les hostilités.

Tamerlan était boîteux et manchot du bras droit ; malgré cela il était infatigable et d'une activité prodigieuse.

On cite de lui des traits d'une gaieté spirituelle et en même temps de modération : après la bataille d'Ancyre, étant entré dans le camp et dans la tente de Bajazet, on lui amène le sultan prisonnier, les mains liées ; il ordonne qu'on les lui délie, et qu'après avoir laissé reposer cet ennemi vaincu, on le lui présente dans un état conforme à sa dignité. Bajazet parut avec fierté. Tamerlan l'ayant considéré de plus près, et, voyant qu'il était borgne, sourit. Bajazet le

lui reprocha, disant qu'il n'est pas d'un grand cœur d'insulter à l'infortune. « Je n'insulte pas à « ta situation, répondit Tamerlan ; *mais je ris « de ce que la fortune ait partagé l'empire du « monde entre un borgne comme toi et un boi- « teux comme moi.* »

L'historiette suivante, rapportée par l'auteur persan d'une vie de Tamerlan, prouverait qu'il permettait une assez grande familiarité à ceux qui l'approchaient. Etant au bain avec des courtisans, l'on s'amusait à se donner chacun une valeur estimative en argent : un poète persan, nommé Homédy, estima Tamerlan *trente aspres :* l'objet avec lequel je m'essuye les vaut, répondit le conquérant ! *Aussi est-ce en le comprenant,* répliqua Homédy. Cette répartie fit rire Tamerlan.

Si ce *Tatar* avait eu une cour d'historiens et de poètes, et surtout des Grecs, pour le vanter, il figurerait sans doute avec éclat, comme beaucoup d'autres, parmi les héros de l'histoire.

J.

AURENG-ZEB.

Delarmessin del.t *London direx.t*

NAPOLI

AURENG-ZEB.

On a nommé Aureng-Zeb l'Auguste du Mogol; mais cette comparaison manque d'exactitude. Auguste ne fut point parricide, dans le sens propre du mot, tandis qu'Aureng-Zeb conspira, avec un de ses frères, pour ôter la couronne à leur père commun; l'ayant détrôné, emprisonné, fait empoisonner, il fit ensuite étrangler ses frères, pour n'avoir point de concurrens. Il affecta, après ces crimes, la modération, la dévotion, l'humilité religieuse, et la pénitence qui, dans l'Inde, plus qu'ailleurs, servent à tromper les hommes. Il se contentait d'un pain grossier et de légumes à l'eau, se disait redevable de l'empire du Mogol à la Divinité « qui abaisse les « superbes et élève les humbles, etc.... »

Ses crimes et son hypocrisie lui prospérèrent, et c'est ici qu'il ressemble à Auguste. Il eut un règne brillant; ajouta à ses états les royaumes de Visapour, du Décan, de Golconde, et de Carnate. Contemporain de Louis XIV, il régna près d'un demi-siècle, et mourut en 1707, âgé d'environ cent ans. Aureng-Zeb avait de la bravoure, une grande activité et de la tempérance. Il craignait ses enfans, comme son père l'aurait dû craindre; et, pour éviter qu'ils n'imitassent l'affreux exemple

qu'il leur avait donné, il se tenait souvent au milieu de son camp.

Quoique mahométan, il paraît avoir été assez indifférent sur les religions. Cette indifférence caractérise assez généralement les ambitieux. Cependant si l'historiette que le jésuite Catrou a insérée dans la vie d'Aureng-Zeb est vraie, le rabbin à qui Aureng-Zeb demandait laquelle méritait la préférence, des religions de Moyse, du Christ, ou de Mahomet, n'osa lui répondre que par un apologue : « Un père de famille, dit le rabbin, « avait un diamant d'un prix inestimable, et que « chacun de ses trois fils desirait posséder. Pour « prévenir les querelles que la possession de ce « diamant pourrait causer après sa mort, le père « de famille fit tailler deux autres pierres avec « tant d'art, que, quoique fausses, il était im- « possible de les distinguer de la véritable. Il « les distribua, avec la première, à ses fils, et « chacun crut posséder celle qu'il desirait. » Aureng-Zeb en aurait conclu que toutes les religions sont indifférentes.

J.

KIRCHER.

A Bloemart del.t *Landon direx.t*

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE NAPOLI

KIRCHER.

Athanase Kircher, savant jesuite allemand, naquit à Fulde, en 1601. Il entra en 1618 dans la compagnie de Jésus, et professa la philosophie, les mathématiques et les langues orientales à Wurtzbourg, en Franconie. Les succès des Suédois en Allemagne l'ayant obligé de quitter cette ville, il vint en France, s'arrêta quelque temps à Avignon, et fut enfin appelé à Rome où il continua à enseigner les mathématiques et les langues. Il y est mort en 1680, âgé de 79 ans.

Le père Kircher passe avec raison pour un des savans les plus distingués de son temps, et pour un des plus féconds écrivains de la célèbre société à laquelle il appartenait. Philosophie, mathématiques, physique, cosmographie, histoire naturelle, philologie, histoire, antiquités, il avait tout étudié, il a écrit sur tout. Depuis 1631 jusqu'à 1677, on compte 33 ouvrages différens, formant près de 40 volumes, la plupart in-folio, sortis de la plume de cet infatigable et intrépide érudit. Il est devenu assez difficile de compléter la volumineuse collection de ses œuvres : heureusement, une bonne partie des ouvrages qui la composent peuvent être placés parmi les livres que l'on est convenu d'appeler curieux, mais que personne ne lit, parce qu'ils n'apprenent rien. Tels sont presque

tous ceux qui traitent des sciences : quelques vues ingénieuses, quelques faits intéressans y dédommagent rarement du fatras de mauvaise physique dans lequel ils sont noyés. On consulte plus volontiers les ouvrages de Kircher sur les antiquités : nous ne placerons point dans cette classe la *Turris Babel* et l'*Arca Noë ;* l'esprit de critique qui préside aujourd'hui à l'étude et à la discussion des faits et des monumens de l'antiquité, a condamné à l'oubli toutes ces pieuses visions ; mais nous citerons le *Latium*, l'*Œdipus ægyptiacus*, etc. Nous devons ajouter cependant que ces savans ouvrages eux-mêmes sont loin d'avoir obtenu toute la confiance que les longs travaux et la vaste érudition de leur auteur devaient leur mériter. Le penchant que Kircher avait à prendre pour des découvertes les rêves de son imagination, n'a pas peu contribué à décrier ses plus importantes productions. Dans son *Œdipus ægyptiacus*, par exemple, il prétend avoir trouvé et il essaye de donner la véritable signification des caractères hyéroglyphiques. On raconte, à ce sujet, que des jeunes gens ayant fait graver des caractères de fantaisie sur une pierre, le père Kircher à qui la pierre fut portée, étudia les caractères de très-bonne foi, et finit, après beaucoup d'application, par leur donner le plus beau sens du monde.

F.

FONTENELLE.

Voiriot pinx.t *Landon direx.t*

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

FONTENELLE.

L'ignorant l'entendit, le savant l'admira.
VOLTAIRE.

Ce vers qui caractérise Fontenelle d'une manière assez précise, est loin cependant d'en donner une idée complète. Celle de son mérite, dit Duclos, est formée de tant de titres différens, que pour le connaître, il faut le décomposer. Ainsi lui fut appliqué, ce que lui-même avait dit de Leibnitz. Son nom appartient à la littérature, à la philosophie, aux sciences. Il rappelle une des époques les plus marquantes dans les progrès de l'esprit humain: celle où les sciences physiques prirent tout-à-coup cet essor qui a été suivi de succès si rapides et si étendus. Fontenelle semble avoir marqué la première nuance entre le siècle de de l'imagination et celui de la raison. Il a ouvert les premières voies à l'esprit d'analyse et d'observation, et donné l'exemple de soumettre à l'examen beaucoup de choses que jusque-là on confondait trop avec celles qui sont au dessus des lumières naturelles.

Il naquit à Rouen, en 1657. Son père était avocat, et sa mère sœur du grand Corneille. Dès l'âge de treize ans, il s'était déja fait connaître par des productions ingénieuses, et il en avait dix-sept, quand il vint à Paris. Vers ce temps

Racine, déterminé par les dégoûts que lui avait suscités la cabale formée contre lui, venait de renoncer au théâtre. On espérait que le neveu de Corneille, déja précédé par sa réputation, et auteur de deux opéras qu'on avait attribués à son oncle, ferait oublier celui à qui on avait osé opposer Pradon. Cette attente fut trompée. La tragédie d'Aspar n'eut aucun succès, et Fontenelle la jeta au feu. Mais bientôt ses *Dialogues des morts*, ses *Entretiens sur la pluralité des mondes*, l'*Histoire des Oracles*, ses *Pastorales*, des *Fables*, d'autres morceaux de poésie et de littérature, fixèrent l'attention des amis des lettres. On admira, dans ces divers ouvrages, l'art délicat avec lequel étaient combinés, le badinage le plus léger, et la philosophie la plus profonde, les traits de la plaisanterie la plus enjouée, et ceux de la morale la plus intérieure, les grâces de l'imagination, et les résultats de la réflexion. Ainsi se manifestait celui qui, par l'attrait séduisant de son style, devait donner à la science une sorte de popularité. Peut-être trouva-t-on trop de recherches dans ses pensées, un soin de les parer qui va jusqu'à l'afféterie, et une finesse d'idées qui approche quelquefois de la subtilité. « Mais s'il répandit trop d'orne-« mens, dit Voltaire, c'était de ces moissons « abondantes dans lesquelles les fleurs croissent « naturellement avec les épis. » Ces défauts qu'il

sut, comme Sénèque, rendre en quelque sorte agréables, purent justifier la constance avec laquelle Racine et Boileau, si sévères en matière de goût, s'opposèrent, tant qu'ils vécurent, à son admission à l'Académie française. Mais, sans doute, aux yeux de ces zélateurs ardens de l'antiquité, le plus grand tort de Fontenelle avait été de se ranger du parti de son ami Lamothe, dans la célèbre dispute sur les anciens et les modernes. On pourrait comparer Fontenelle à ces terres heureusement situées qui portent toutes les espèces de fruits. Admis à l'Académie des sciences, il en fut nommé secrétaire, en 1699. Il commença dès-lors les mémoires de cette Académie, ouvrage immortel dont la préface seule eût suffi pour le faire regarder comme un écrivain du premier ordre. Ensuite parurent successivement ses éloges, qui ont sauvé tant de noms de l'oubli, en les attachant au sien, et qui passent, à juste titre, pour son chef-d'œuvre. Toutes les Académies alors se faisaient un honneur de le posséder au milieu d'elles, et sa gloire, qui n'était plus contestée, avait imposé silence à la prévention et à l'envie. Peu d'hommes en ont joui aussi longtemps; peu ont fourni une carrière aussi paisible et aussi heureuse. La modération, une sorte d'insouciance raisonnée, et l'amour du repos, paraissent avoir été le fond de son caractère. Il connaissait les passions et sut s'en garantir.

Depuis longtemps on a repoussé les injustes inculpations d'insensibilité, d'égoïsme et d'incrédulité, dont on a voulu charger sa mémoire. Il mourut, le 9 janvier 1757, avec le calme et la sécurité dont il avait joui toute sa vie. Il avait cent ans moins quelques semaines. Il s'applaudissait, à la fin de sa longue carrière, de n'avoir jamais jeté le moindre ridicule sur la plus petite vertu. Sa vie fut un siècle de repos, dit la Harpe ; sans doute il dut son bonheur à sa tempérance et à sa sagessse, et il est le premier peut-être qui, chargé de tant d'années, ait dit, en mourant, qu'il eût volontiers recommencé exactement la même carrière.

L. G. T.

PASCAL.

Eddinck del.[e] *Landon direx.*[t]

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

PASCAL.

Quand on porte ses regards sur cette foule d'écrivains illustres qui concoururent à la gloire du grand siécle de Louis XIV, Pascal se présente dans les premiers rangs. Ce savant célèbre sut réunir deux choses presque toujours séparées, le génie de la science et le talent d'écrire. Il naquit, en quelque sorte, ce que les autres deviennent avec le temps et à force d'art et de travail. A 12 ans, il avait deviné, par la seule force de son génie, la science des mathématiques. A 16, il avait publié, sur les sections coniques, un traité qui faisait l'étonnement de Descartes lui-même. A 19, il avait inventé la machine arithmétique. A 23, il avait fixé, d'une manière immuable, les opinions encore flottantes des savans, touchant la pesanteur de l'air. Malheureusement la faiblesse de son corps ne suffisait pas à l'activité de son esprit, et déja il ne pouvait plus se livrer au travail et à la méditation que par intervalle, lorsqu'il fut enlevé aux sciences par un événement qu'il regarda comme un avertissement du ciel. Il se promenait dans sa voiture, près du pont de Neuilly. Ses chevaux s'emportent ; les deux premiers se précipitent dans la rivière ; heureusement les traits cassent, et les deux autres avec la voiture s'arrêtent sur le bord

du précipice. Cette secousse était trop forte pour la frêle constitution de Pascal. On le ramena chez lui sans connaissance ; et ce fut depuis ce moment que souvent il croyait voir un abyme à son côté gauche. Déja ses méditations s'étaient portées sur des objets bien différens de ceux qui l'avaient occupé. Il s'était lié avec les célèbres solitaires de Port-Royal ; leurs principes avaient trouvé une entrée facile dans son ame méditative. Il les adopta ; et ce fut à leur instigation qu'il publia ces fameuses lettres dites *provinciales*, qui préparèrent de loin la destruction des jésuites, en les rendant également odieux et ridicules. Ouvrage unique dans son genre, écrit avec tant de perfection qu'il semble avoir fixé le génie de la langue française, et qu'il subsistera éternellement comme un chef-d'œuvre de style, de bonne plaisanterie et d'éloquence. Il n'amena point cependant les résultats qu'on devait en attendre ; Pascal eut les rieurs de son côté, mais les jésuites soulevèrent les puissances civiles et ecclésiastiques, et Port-Royal fut détruit. Cette guerre qu'il fit contre eux dura près de trois ans, et l'empêcha de travailler au grand ouvrage qu'il méditait sur les preuves de la religion. Il n'en est resté que des fragmens et des pensées détachées. Tout informe que soit cet écrit, on y trouve telle page qui contient plus d'idées que bien des livres entiers sur des matières sem-

blables. Dans le tableau sublime qu'il y trace de l'homme, il lui apprend à se connaître, et à fixer lui-même la place qu'il doit occuper dans l'univers. On voit que Pascal avait porté, dans cette étude, la même profondeur que dans celle des mathématiques. Au reste, ses écrits et sa vie prouvent l'injustice de ceux qui accusent la géométrie de porter à l'incrédulité et au déréglement. Se faire un devoir non-seulement de ne pas rechercher les jouissances permises, mais même s'imposer toutes les privations que peut supporter la nature humaine, telle fut la règle de sa conduite. Pour se punir des mouvemens de vanité dans lesquels il se surprenait quelquefois, il portait à nu, sur la chair, une ceinture armée de pointes de fer, et il se donnait des coups de coude pour redoubler la violence des piqûres (c'est là, sans doute, pourquoi Voltaire se croyait autorisé à l'appeler *vertueux fou*).

Pendant sa dernière maladie, la nécessité de faire diversion à ses tourmens par une forte application, lui fit découvrir toutes les solutions des problèmes sur la Cycloïde. Huit jours lui suffirent pour en donner l'exposition, et ces découvertes sont placées par les géomètres au nombre des plus grands efforts de l'esprit humain. C'est donc avec raison que d'Alembert, appréciateur plus juste que Voltaire du mérite de

Pascal, le qualifie de « génie universel et su-
« blime, dont les talens ne pourraient être trop
« regrettés par la philosophie, si la religion n'en
« avait pas profité. »

Pascal, né à Clermont en Auvergne le 19 juin 1623, mourut à Paris, en 1662, âgé de 39 ans.

L. G. T.

CRÉBILLON.

N... pinx.t Landon direx.t

NAPOLI

CRÉBILLON.

Prosper Joliot de Crébillon naquit le 13 février 1674, à Dijon, ville qui compte au nombre des hommes célèbres qu'elle a produits, Bossuet, Piron et Rameau. Ses parens voulurent en faire un jurisconsulte; mais la nature l'avait fait poète, et la France eut en lui son Eschyle. Il avait cependant plus de trente ans, quand on lui conseilla de quitter le barreau pour le théâtre. Selon la remarque de d'Alembert, à juger du caractère de Crébillon par le genre de son esprit, on croirait que pour se livrer à son talent, il n'aurait pas eu besoin d'en être averti, ou du moins qu'il n'avait besoin que de l'être, comme Achille fut instruit de son sexe, dès qu'on lui montra des armes.

La tragédie d'*Idoménée* marqua le premier succès de Crébillon. Celle d'*Atrée et Thyeste* qui la suivit, annonça dans l'auteur les progrès du génie tragique. L'horreur dont on avait accusé cette dernière pièce, fut adoucie dans *Electre*, à laquelle on reprocha de l'embarras dans l'exposition, et ce double amour que Voltaire a si bien appelé *une partie quarrée*. Mais l'intérêt du sujet, la chaleur de l'action, le caractère d'Electre, et la beauté supérieure du rôle de Palamède enlevèrent tous les suffrages.

Après *Electre*, Crébillon se surpassa lui-même dans *Rhadamiste*, son chef-d'œuvre, ou plutôt l'un des chef-d'œuvres du théâtre Français. C'est la peinture la plus éloquente de l'amour jaloux, coupable et puni de remords. La reconnaissance des deux époux, l'entrevue de Pharasmane et de Rhadamiste, l'entretien secret des deux frères, tout décèle un peintre énergique des passions. Le Mithridate de Racine semble avoir donné l'idée du caractère de Pharasmane; mais le premier hésite dans sa vengeance, et le second brûle de la consommer.

Crébillon s'était en quelque sorte épuisé dans *Rhadamiste*; il n'eut plus qu'une monotone fécondité. Il donna, avec très peu de succès, les tragédies de *Xerxès* et de *Sémiramis*. Il fut plus heureux dans *Pyrrhus*, qu'il appelait lui-même une *ombre* de tragédie, parce que personne n'y meurt.

On doit regarder *Pyrrhus* comme le terme des travaux dramatiques de Crébillon. Ce poète était oublié depuis trente ans, et *presque mort pour la nation*, lorsqu'on engagea madame de Pompadour à le tirer de l'obscurité et de l'indigence. Il eut une pension sur la cassette, et la place de censeur de la police. Bientôt il ne fut plus question que d'un *Catilina* auquel il travaillait depuis très-longtemps, et qui devait, disait-on, surpasser tout ce qu'avait fait Voltaire. On se

récriait sur l'injustice qu'on avait eue de négliger si longtemps, *le plus grand tragique du siècle* (*voyez les Lettres de la Harpe à Paul I*). Crébillon lui-même disait naïvement que toutes les tragédies de Voltaire n'étaient que *Rhadamiste refait*. Il refusa d'approuver la tragédie de *Mahomet*, parce qu'on lui avait persuadé que Mahomet était rival d'Atrée. Il sembla réparer ce tort à l'égard de Voltaire, en lui rendant la tragédie d'*Oreste* qu'il approuva. *J'ai été content*, lui dit-il, *du succès de mon Electre; je souhaite que le frère vous fasse autant d'honneur que la sœur m'en a fait.*

Quant au *Catilina*, il fut représenté la même année que la *Sémiramis* de Voltaire. Cet ouvrage extravagant et barbare eut vingt représentations de suite, au lieu que *Sémiramis*, pleine de beautés supérieures et vraiment tragiques, fut sifflée à la première représentation, et ensuite abandonnée et décriée. C'est alors que Voltaire, pour se venger, refit presque toutes les tragédies de l'auteur qu'on lui opposait. Il donna tout de suite *Oreste* et *Rome sauvée*. *Oreste* fut encore plus mal reçu que *Sémiramis;* mais *Rome sauvée* fut mieux accueillie, parce que l'auteur, qui était absent, avait paru céder à l'envie, en abandonnant son pays, qui ne l'a revu que trente ans après.

Crébillon, jaloux de justifier les faveurs de la

cour par de nouveaux succès, entreprit une tragédie du *Triumvirat*; mais s'il ne put pas dire avec Corneille:

Tel Sophocle à cent ans, charmait encor Athènes,
Tel bouillonnait encor son vieux sang dans ses veines,

il sut très-bien répondre à Louis XV qui lui disait: *Vous avez 80 ans. — Non, Sire, c'est mon extrait de baptême qui les a.*

Il est à remarquer que les reconnaissances forment le ressort de toutes les pièces de Crébillon, et que, dans tout le théâtre de Racine, il n'y en a pas une seule.

Crébillon, mort en 1762, à 89 ans, laissa un fils, le seul romancier, qui, avec Marivaux, ait bien connu les femmes du grand monde. Piron disait: *Le père est un grand homme, et le fils un grand garçon.*

F...e.

THAMAS KOULI-KHAN.

N.... pinx.t *Landon dir.ex.t*

NAPOLI

TAHMAS-QOULI-KHAN.

Le conquérant célèbre, connu généralement en Europe sous le nom de Qoûli-Khân, en porta plusieurs, à diverses époques, et s'appela d'abord Nadir-Qoûli (l'esclave de Dieu). Il naquit à Calot, ville du Khorasân. Forcé par son oncle, après la mort de son père, de quitter le gouvernement dont Calot était la capitale, Nadir-Qoûli se mit au service du Beglierbey de Mushade. Avant l'âge de 32 ans, Nadir-Qoûli ne fit rien paraître de l'ardente ambition qui le dévorait : élevé de grade en grade jusqu'au commandement de 1000 hommes de cavalerie, il semblait satisfait de son état, et la plupart de ses compagnons n'avaient de lui qu'une idée médiocre. Victorieux des Tartares Usbecs, Nadir-Qoûli éprouva l'ingratitude du Beglierbey qui commençait à le redouter. Le châtiment ordinaire des esclaves, chez les Orientaux, la bastonnade sur la plante des pieds, fut l'unique récompense du vainqueur, et la seule réponse que son maître fit à ses plaintes. Nadir-Qoûli se fit chef de brigands; et peu de temps après entra au service de Châh Tâhmas, sophi de Perse qui, attaqué par les Afghuans, les Turcs, et les Russes, n'était pas dans une situation assez tranquille pour se priver du secours d'un guerrier cou-

pable, mais intrépide. Nommé généralissime des armées de Tâhmas, en 1729, Nadir-Qoûli défit complètement les Afghuans. Après cette victoire, le monarque autorisa son général à prendre le nom de Tâhmas-Qoûli-Khân (le seigneur, esclave de Tâhmas). Cet esclave était trop ambitieux pour se contenter du second rang. Il détrôna Tâhmas, le fit enfermer dans une étroite prison, et, joignant la politique à la perfidie, il fit couronner roi un enfant de Tâhmas, encore au berceau.

Tâhmas-Qoûli-Khân, ayant pris le titre de régent du royaume, alla combattre les Turcs. Après des succès variés, et après avoir même essuyé une défaite qui semblait le perdre sans retour, Tâhmas attaqua les forces dispersées de ses ennemis, et les contraignit à faire une paix honorable pour la Perse. Ce fut alors qu'il ne cacha plus ses dessins, et qu'il se fit décerner, par les chefs de son armée, un titre qui n'ajoutait rien à sa puissance, mais qui lui parut propre à légitimer son usurpation. Il fut proclamé roi de Perse, et prit à cette occasion le titre de Nadir-Châh.

Les trésors du grand-mogol, Mohammed-Châh, et les immenses états de ce prince tentèrent l'avarice et l'ambition de Nadir. Il savait que Mohammed, prince indolent et voluptueux, ne lui opposerait qu'une faible résistance, et il fit une

irruption dans l'Indostan, sans même daigner justifier son attaque par quelques-uns de ces prétextes qu'il est pourtant si facile à la politique d'employer. Les places frontières, l'opulente Cabul, Peishor, Lahor, étaient déja au pouvoir de Nadir, avant que Mohammed eût quitté Delhi. Il ne parut en présence de son ennemi que pour voir fuir ses innombrables soldats devant un petit corps de cavalerie persanne. Dans l'espoir de conclure un traité, Mohamed eut l'ineptie de venir dans le camp de son vainqueur, qui, dès ce moment, le traita en esclave. Son artillerie, ses trésors devinrent la proie des Persans; et Nadir, le traînant à sa suite, fit son entrée solennelle dans Delhi, le 7 mars 1739.

Un des plus affreux massacres dont l'histoire fasse mention suivit cet événement. La nombreuse population de Delhi, excitée par ses chefs, et opprimée par les soldats de Nadir, se révolta dans plusieurs quartiers. Nadir ordonna de faire main-basse sur les Indiens, et ne fut que trop bien obéi.

Mirza-Zuman, secrétaire d'un des seigneurs de la cour de Mohammed, et témoin oculaire, s'exprime ainsi :

« Le carnage dura depuis huit heures du ma-
« tin jusqu'à trois heures après-midi. Il périt
« 120,000 citoyens, selon les uns; et 150,000,

« selon d'autres.... Plusieurs, jaloux de leur « honneur, donnèrent la mort à leurs épouses, « et se tuèrent ensuite.... Dans la plupart des « maisons, quand un des membres de la famille « survivait au massacre, il entassait 30 à 40 ca- « davres, et les brûlait; on en faisait autant au « milieu des rues, etc. » Enfin Nadir céda aux prières de son prisonnier Mohammed, et fit ordonner, au son du tambour, la cessation du massacre.

Chargé des immenses trésors du mogol, Nadir retourna en Perse. On évalua le dommage causé par son irruption dans l'Inde à environ *trois mille millions*. Nadir termina cette expédition par un trait unique en son espèce. Etant en marche pour son retour, il ordonna que chacun de ses guerriers eût à lui remettre ce qu'il avait pillé. Telle était la terreur qu'il inspirait que tous obéirent. Il fit alors distribuer 500 roupies à chaque soldat; les officiers n'eurent qu'une somme un peu plus forte. Cet homme extraordinaire, qui ne fut, après tout, que le fléau de l'Asie, périt par la main de ses partisans. Il fut assassiné dans sa tente, le 8 juin 1747, par Mohammed, l'un des généraux de son armée. Aussitôt Ali-Qoûli-Khân, neveu de Nadir, et chef de la conspiration, se fit proclamer roi de Perse. Il ordonna d'égorger, dans le même jour, 19 princes du sang royal, parmi lesquels étaient les trois fils de Nadir.

D. D.

ALBERT-DURER.

Albert-Durer pinx. *Landon direx.*

NAPOLI

ALBERT-DURER.

Albert-Durer naquit à Nuremberg, en 1470. Son père était orfèvre, et desirait lui faire embrasser sa profession ; mais le génie d'Albert le portait vers les arts. Il se mit sous la discipline de Michel Wolgemuth, chez lequel il apprit à peindre et à graver. Ses progrès furent si rapides qu'il ne tarda pas à surpasser son maître. L'empereur Maximilien employa ses talens, le récompensa magnifiquement, et l'ennoblit. L'humeur douce d'Albert Durer, et ses manières nobles lui procurèrent l'amitié des grands. Il ne fut pas moins chéri des artistes, dont il se plaisait à louer les ouvrages. Il envoya son portrait et quelques gravures à Raphaël qui lui fit passer en échange son portrait et plusieurs dessins. Dans un voyage de Hollande, Albert se lia d'amitié avec Lucas de Leyden, peintre habile. A son retour, il fut nommé membre du conseil de Nuremberg.

L'humeur chagrine et l'avarice de la femme d'Albert-Durer troublèrent son repos et abrégèrent sa carrière. Il mourut, le 8 avril 1528, âgé de 57 ans.

Considéré comme peintre, Albert-Durer peut être appelé le fondateur de l'école allemande. Il n'a pas entièrement évité les défauts des artistes de son pays, tels que la sécheresse des contours,

des plis de draperies trop multipliés, le défaut de dégradation dans les couleurs, et de fréquentes fautes de costume; mais on admirera toujours la fécondité de son génie, la variété et l'esprit de ses compositions, le brillant de son coloris, et le précieux de son exécution. Vasari a dit de lui qu'il aurait été le premier de tous les peintres, s'il eût pu étudier à Rome les chef-d'œuvres antiques.

Albert consacra la plus grande partie de son temps à la gravure; c'est surtout par les progrès qu'il a fait faire à cet art, et par ses estampes précieuses qu'il a mérité sa grande réputation. Il a perfectionné les tailles de bois, et inventé la gravure en clair-obscur, ainsi que celle à l'eau forte. Son burin est net et facile. Dès son vivant on recherchait ses gravures, et elles tiennent encore à présent une place honorable dans les recueils des amateurs. Son œuvre, en comprenant les gravures en bois, est d'environ 450 pièces; mais si l'on y ajoutait les morceaux gravés d'après ses inventions, et les copies, il y en aurait plus de 1250.

Les connaissances d'Albert-Durer ne se bornaient point aux beaux-arts. Outre un *traité des proportions du corps humain*, il en a composé plusieurs autres sur la *géométrie*, la *perspective*, et *l'architecture civile et militaire*.

L.

CONFUCIUS.

Le père Couplet del.t *Landon dirext*

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

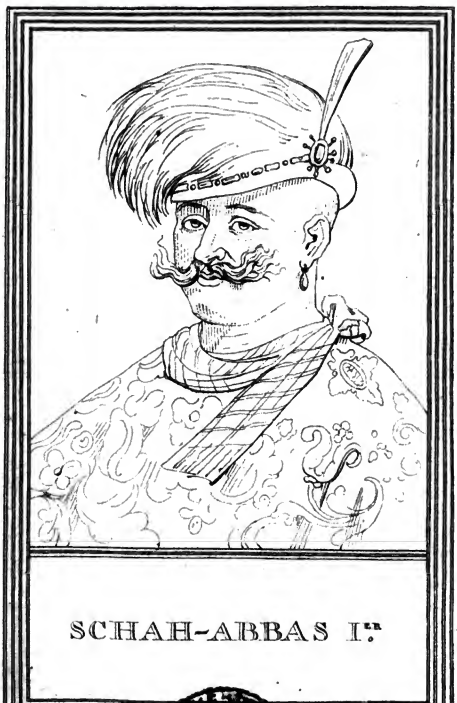
CONFUCIUS.

Voltaire a dit de Mahomet que dans une moitié du monde il était regardé comme un être divin, et dans l'autre moitié comme un grand homme. On en peut dire autant de Confucius, dont la gloire est bien plus pure que celle du conquérant Arabe. Dans le plus vaste empire de l'univers il est presque adoré comme un dieu; les autres peuples voyent en lui un sage dont les maximes, la vie publique et privée commandent l'admiration et le respect.

Con-fou-tzée, que nous nommons *Confucius*, naquit, environ 550 ans avant l'ère vulgaire, à *Chan-Ping*. Il comptait parmi ses ancêtres *Ti-y*, vingt-septième empereur de la seconde dynastie. Appliqué dès l'enfance à l'étude des sciences et surtout à celle de la morale, il obtint le grade de mandarin, et devint ensuite ministre du royaume de *Lû*, l'un des états dans lesquels la Chine était alors sous-divisée. Désespérant d'opérer le bien, comme il s'en était flatté, et ne voulant pas être témoin des progrès de la corruption, il se retira de la cour. Dans l'asile qu'il se choisit au royaume de *Sin*, il ouvrit une école de philosophie. Cultiver la vertu, l'éloquence, la politique (en prenant ce mot dans son acception honorable), revêtir les maximes de la sagesse d'expressions élégantes, propres à les graver dans la mémoire; telles étaient

les occupations habituelles des disciples de Confucius, dont le nombre s'accrut jusqu'à plus de 3,000, parmi lesquels environ 500 furent appelés dans la suite à des emplois distingués. Sa doctrine était simple, elle recommandait l'adoration de l'Être suprême, la bienveillance envers les hommes, et donnait pour base aux vertus la modération dans les desirs. Ainsi ont pensé Socrate, Epictète et tous les véritables sages, anciens ou modernes. Il n'y a point deux espèces de morale : dans les quatre traités que Confucius a composés, et qui ont été presque entièrement traduits en latin et en français, on retrouve les maximes des philosophes de l'Europe, souvent exprimées dans les mêmes termes. Confucius fit mieux encore que d'écrire d'excellens préceptes : il les mit en pratique ; et c'était autant par son exemple que par ses ouvrages qu'il excitait à la pratique des vertus. Sur la fin de sa vie, il revint dans le royaume de Lû, où il mourut, âgé de 77 ans. Ses disciples l'y avaient suivi. Les honneurs extraordinaires qu'ils rendaient à sa personne semblaient présager ceux que la Chine rendit ensuite et rend encore à sa mémoire. Ses descendans sont mandarins de droit, et ne payent point de tribut à l'empereur.

D. D.



SCHAH-ABBAS I.er

N... del.t Landon dirext

NAPOLI

CHAH A'BBAS.

Ce n'est pas dans une simple et très-courte notice que nous pouvons donner une juste idée d'un règne à la fois aussi long et aussi brillant que le fut celui du grand A'bbâs. Nous nous bornerons donc à indiquer les événemens qui contribuèrent le plus à cimenter la juste renommée dont ce monarque jouit encore dans l'Orient et même en Europe.

A'bbâs, troisième fils de Khodâbendeh, et sixième roi de la dynastie des *Séfy*, monta sur le trône de Perse, en 994 de l'hégire (1585 de l'ère vulgaire), immédiatement après la mort de Châh Ismaël, son frère. Il était à cette époque vice-roi de Hérat, en Khoraçân, et occupé à disputer cette belle province aux Uzbeks qui s'en étaient emparés. Il parvint à les chasser, et poussa même ses conquêtes si avant du côté de l'Inde, qu'il prit parmi ses titres celui de *Pâdchâhi Sind* (monarque du Sind, province occidentale de l'Inde). Il s'empara même dans la suite de plusieurs autres provinces limitrophes et dépendantes de l'empire Moghol, telles que Kâboul, Qandahâr (en 1034 de l'hégire), etc. Ses armes furent moins heureuses contre les Turcs, car tandis qu'il était occupé du côté de

l'Inde, en 1618, ceux-ci firent une invasion dans le Mâzendérân, mais ils furent bientôt repoussés ; A'bbâs reconquit non-seulement le Mâzendérân et le Chyrvân, il chassa l'ennemi au-delà de Yân et de Teflys, prit Baghdâd et Bassorah. L'Arménie fut ravagée, et une grande partie des habitans transférée dans le Mâzendérân, pays qui jusqu'alors avait été un désert. Ce prince, *grand politique et grand conquérant*, suivant l'expression du voyageur Chardin, y transporta trente mille familles de chrétiens « qui, disait-il, ne pouvaient manquer d'y mul-« tiplier, puisqu'ils y trouveraient en abondance « du vin et des pourceaux ; » ils avaient en outre la facilité de trafiquer par mer avec les Russes. La malignité du climat déconcerta les projets, et rendit inutiles les immenses travaux de A'bbâs. Cinquante années suffirent pour réduire à quatre cents les trente mille familles transplantées dans le Mâzendérân. La colonie arménienne, transférée auprès d'Ispahan par le même souverain, fut plus heureuse, et subsista longtemps sous le nom de *Julfah*. En dépeuplant ainsi l'Arménie, dont il attirait les habitans au centre même de ses états, A'bbâs-le-grand avait un double projet. Les Ottomans avec lesquels il avait de fréquentes guerres ne manquaient jamais de fondre sur l'Arménie, où

ils trouvaient amplement de quoi subsister. La dépopulation de cette province leur devenait donc très-préjudiciable. Il savait très-bien aussi que la principale et première source des richesses, et conséquemment de la prospérité d'un grand empire, c'est le commerce; il chercha donc à naturaliser et à *fondre*, pour ainsi dire, parmi les Persans, une nation peu considérable, à la vérité, mais justement célèbre, dans toute l'Asie, par son talent pour les opérations commerciales, et par les immenses relations qu'elle entretient dans les différentes parties de l'Orient les plus opposées.

Une nation qui rivalisait avec les Arméniens pour le commerce, et qui excitait alors l'admiration de l'univers entier par la hardiesse de ses marins, et par la bravoure de ses guerriers, les Portugais excitèrent l'inquiétude et la jalousie du monarque persan; il les chassa, le premier mai 1622, de l'île d'Hormouz. Il fut aidé, dans cette expédition, par les Anglais avec lesquels il entretenait des liaisons amicales.

Nous regrettons de ne pouvoir pas donner quelques détails sur les nombreux exploits militaires du prince persan, sur tous les moyens qu'il employa pour faire fleurir, dans ses vastes états, le commerce, les arts, et même la littérature.

Pourquoi faut-il que le juste tribut d'éloges que nous nous plaisons à lui payer soit considérablement affaibli par des reproches que nous ne pouvons dissimuler? Quatre de ses fils furent victimes de son caractère ombrageux et sanguinaire. Il en fit périr deux ; les autres furent plus malheureux encore que leurs frères, car on se borna à leur crever les yeux. S'il traitait ainsi ses propres enfans, on peut juger du sort qu'il fit éprouver à ses courtisans disgraciés ou aux princes que le sort des armes livrait entre ses mains.

Qu'on ne nous soupçonne pas de vouloir atténuer de telles atrocités ; mais qu'il nous soit permis d'observer qu'elles étaient le résultat de l'éducation et de l'exemple, tandis que ses grandes qualités, ses vastes projets et ses talens, il ne les devait qu'à son génie. Nous croyons que, pour mériter le nom de GRAND aux yeux même des Européens, il ne lui manqua que d'être né en Europe.

Après un règne glorieux de 45 années lunaires, Châh A'bbas mourut à Qazoùyn, en 1038 de l'hégire (1629 de Jésus-Christ). Il était né en 938 de la même ère (1531-2 de Jésus-Christ). Il était de petite stature, avait l'air vif, les yeux petits, mais animés, sans aucuns cils, le front bas, le nez gros et aqui-

lin, le menton pointu et effilé à la manière des Persans, il portait des moustaches excessivement longues, épaisses, et très-frisées.

Il est digne de remarque qu'à la même époque les trois principaux trônes du monde étaient occupés par trois monarques également célèbres. Châh A'bbâs excitait l'admiration des Persans; Akbar-le-grand, dans l'Inde, acquérait des droits à la reconnaissance de ses sujets par sa sage administration, et aux éloges des véritables dispensateurs de la renommée par la protection spéciale qu'il accordait aux sciences et aux savans; enfin le bon Henri IV s'efforçait d'effacer, parmi son peuple, le souvenir de ses exploits par le nombre de ses bienfaits, et recommandait son nom à l'amour de la postérité.

Il existe à la bibliothèque impériale et à celle de l'Arsenal une Histoire de Châh A'bbâs extrêmement curieuse, écrite en persan, et formant un gros volume in-folio. Nous l'avons consultée pour la rédaction de cette notice, surtout pour les dates; et nous avons été d'autant plus heureux de trouver cet ouvrage, que tous les voyageurs qui ont parlé de A'bbâs-le-grand varient entre eux sur plusieurs de ces dates. Parmi ces voyageurs, nous ne pouvons nous empêcher de citer le chevalier Chardin, et nous nous plaisons à lui rendre la justice qui lui est due, en

attestant que la plupart des traits caractéristiques et des faits qu'il raconte, touchant le prince dont il s'agit, sont parfaitement conformes à ceux qui se trouvent consignés dans l'histoire persanne de ce monarque.

L...s.

PUGATSCHEW.

De Mailly pinx.t *Landon dirext*

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III
NAPOLI

PUGATSCHEW.

Ymilca, ou Iehelman Pugatschew, né à Simonisk, sur le Don, servit d'abord la Russie contre le roi de Prusse, et contre les Turcs, déserta ses drapeaux, passa en Pologne chez les hermites du rit grec, gagna la petite Russie, rassembla une troupe de Cosaques vagabonds, prit des forteresses dans le gouvernement d'Orenbourg, s'y fit des prosélytes auxquels il permit une vie sans discipline, massacra ceux qui lui résistèrent, parvint à soulever une partie de l'empire, et fit payer des roubles à son effigie, autour de laquelle était écrit, en langue russe, *Pierre III, empereur de toutes les Russies:* au revers, on lisait: *redivivus et ultor.*

Catherine II mit sa tête à prix, promit cent mille roubles à celui qui l'apporterait à Pétersbourg, et fit marcher contre lui le général Alexandre Bibikow, dont les forces divisées défirent successivement les pelotons de rebelles qu'il atteignit, ou qui ne craignirent pas de l'attaquer.

La noblesse de Casan fut la première qui forma un corps pour la défense de la patrie, et Catherine en fut si reconnaissante qu'elle voulut, non-seulement être membre de cette noblesse, mais regardée comme bourgeoise de la ville.

Cependant l'armée principale de Pugatschew

était composée de trente mille hommes, à la tête desquels il faisait journellement de nouvelles conquêtes; mais il eut la maladresse de négliger la prise de Moscow, où cent mille serfs l'attendaient pour s'armer en sa faveur; et cette faute décida sa perte. Ses partisans même en hâtèrent l'instant; et, dénués de tout, indignés de ses cruautés, ils le livrèrent au commandant de la forteresse du Jaïck.

Amené à Moscow, dans une cage de fer, le 21 janvier 1775, Pugatschew y subit la mort la plus violente; et autant ses victoires lui avaient inspiré d'audace, autant l'approche du supplice le rendit lâche et pusillanime.

« Après Tamerlan, dit l'impératrice dans une « de ses lettres à Voltaire, il n'est point de scé- « lérat qui ait fait autant de mal à l'espèce hu- « maine. Hommes, femmes et enfans, officiers et « soldats, il n'épargnait personne, et livrait au « pillage les maisons même de ceux qui l'avaient « bien accueilli. »

Catherine crut d'abord qu'il était l'instrument de quelque puissance ennemie, mais on ne lui trouva aucune correspondance qui en offrît la présomption: le malheureux ne savait ni lire, ni écrire.

F. D.

-MANSFELD.

Van-dyck pinx.t *Landon direx.t*

NAPOLI

MANSFELD.

Ernest de Mansfeld, né en 1580, était fils naturel d'une dame de Malines et du comte Pierre Ernest de Mansfeld. Elevé dans la religion catholique, à Bruxelles, sous les yeux de son parrain, l'archiduc Ernest d'Autriche, il servit le roi d'Espagne dans les Pays-Bas, l'empereur en Hongrie, fut légitimé par les ordres de Rodolphe II, en récompense de sa bravoure; et, furieux de ce que l'on manquait à la promesse qu'on lui avait faite de le mettre en possession des biens de son père, il se jeta incontinent dans le parti des protestans; il y devint l'irréconciliable ennemi de la maison d'Autriche qui l'appelait l'*Attila* de la chrétienté.

Surpris un jour de se voir prévenu dans une attaque qu'il avait méditée, il apprend que *Cazel*, son officier de confiance, communiquait ses projets à l'ennemi, n'en témoigne aucun ressentiment, donne 300 rixalders au traitre, et le fait conduire au général autrichien, avec ces quatre lignes: « Cazel étant votre affectionné serviteur et non le « mien, je vous l'envoie, afin que vous profitiez « de ses services. »

A cette époque, Mansfeld se déclara le chef des révoltés de Bohême, s'empara de Pilsen en 1619, répara les défaites qu'il avait essuyées, pénétra dans le Palatinat, ravagea l'Alsace, prit Haguenau,

vainquit les Bavarois, et fut à son tour vaincu par Walstein, à la bataille de Dassou. Après cette défaite, il céda le reste de ses troupes au duc de Weimar, et se disposait à passer dans les états de Venise, mais il tomba malade dans un village entre Zara et Spalatro. Convaincu qu'il touchait à sa dernière heure, il ne voulut pas mourir dans son lit; et, le 20 novembre 1626, à l'âge de 46 ans, l'épée au côté, revêtu de ses plus beaux habits, il expira debout, appuyé sur deux domestiques.

Les Hollandais ont dit qu'il rendait de grands services à ceux qui l'imploraient, mais qu'il les faisait payer très-cher: *Bonus in auxilio, carus in pretio.* Du reste, autant il était avide du bien d'autrui, autant il était prodigue du sien; aussi est-il mort sans terres et sans argent.

Insensible au froid comme au chaud, à la faim comme à la soif, intrépide dans les combats, il avait dans les négociations une éloquence à laquelle il était difficile de résister; et, toujours occupé de vastes projets, toujours soutenu par de grandes espérances, jamais peut-être il n'a existé de capitaine plus entreprenant et plus infatigable. Dans toutes les occasions, il a justifié le droit qu'on lui avait donné de porter le nom de son père, dont la mémoire est consacrée, dans les Pays-Bas, par un mausolée chargé d'inscriptions qui attestent, à la fois, et sa valeur, et la sagesse de son gouvernement.

F. D.

TABLE

De la quatrième livraison.

Avis au Relieur.

Ce feuillet doit être supprimé, en faisant brocher ou relier le volume.

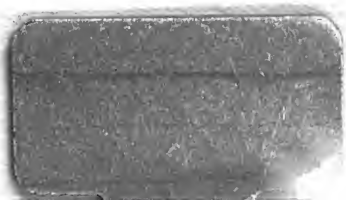
---

1. Peiresc.
2. Marini.
3. Santeuil.
4. Guarini.
5. Tavernier.
6. De La Valette.
7. Lœwendal.
8. Brizard.
9. Guttemberg.
10. Baron.
11. Képler.
12. Mahomet II.
13. Arioste.
14. Voiture.
15. Adrienne Le Couvreur.
16. Winckelmann.

17. Saint-Evremont.
18. Le Sage.
19. Astruc.
20. Lecat.
21. Van-Swieten.
22. L'abbé Prévot.
23. Leibnitz.
24. Barberousse.
25. Tamerlan.
26. Aureng-Zeb.
27. Kircher.
28. Fontenelle.
29. Pascal.
30. Crébillon.
31. Tâhmas-Qoûli-Khân.
32. Confucius.
33. Albert-Durer.
34. Châh-A'bbâs.
35. Pugatschew.
36. Mansfeld.

ERRATA.

Article *Bossuet*. Première ligne, 1687, *lis.* 1627; quatrième ligne, 1642, *lis.* 1652.

VA1
1551959

233.
B.
12.